

Violette Lazard
Marion Galland

VENDETTA



LES HÉRITIERS
DE LA BRISE DE MER

PLON

PLON

Violette Lazard
Marion Galland

Vendetta

Les héritiers de la Brise de Mer



PLON
www.plon.fr

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2020
92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr
www.lisez.com

Dépôt légal : avril 2020
ISBN : 978-2-259-27752-5
Mise en pages : Graphic Hainaut

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Natu a persona, natu u destinu
(« Quand un homme naît, son destin naît avec lui »)

Toutes les personnes mentionnées comme mises en examen ou qui n'ont pas été condamnées définitivement bénéficient de la présomption d'innocence.

Avant-propos

Le clan des orphelins

Il est de coutume, en Corse, de donner au premier garçon de la fratrie le prénom de son grand-père, parfois de son père, ou de son oncle. Jacques, Francis, Jean-Luc, Ange-Marie, Guy. Dans l'île, ces prénoms surannés continuent à se transmettre de génération en génération. Les traditions sont têtues. Et les arbres généalogiques difficiles à suivre (le schéma en ouverture du cahier photos devrait ainsi faciliter la lecture de ce livre). La transmission des patronymes fait également bégayer l'histoire du grand banditisme insulaire. Que transmet-on à un fils quand on lui donne le nom d'un père assassiné, d'un grand-père en cavale, d'un oncle en prison ? Quel héritage, quel destin, quel choix ?

« Si je n'avais eu que des filles, tout aurait été si simple. Mais un fils... on ne laisse pas un fils après un père. » Plusieurs années ont passé depuis la mort de son mari quand on rencontre cette belle femme, marquée à jamais par une tragédie qu'elle n'accepte pas. Elle a perdu le père de ses enfants, tué dans la guerre fratricide que se livrent depuis la fin des années 2000 les fondateurs du clan criminel de la Brise de Mer. Elle lit dans les journaux qu'il aurait été un guerrier, un membre d'un clan. Elle ne comprend rien. Tout ceci est pour elle une fiction écrite par les policiers et les journalistes. Mais la mort de son mari est bien réelle. Et elle tremble maintenant pour ses enfants. Après la guerre des pères, celle des héritiers semble inéluctable.

Elle répète : « On ne laisse pas un fils après un père. » Étrange expression. On ne laisse pas un fils seul avec son chagrin. On ne laisse pas les idées de vengeance devenir obsessions. On ne le laisse pas devenir un tueur ou une cible. Quand on est le fils d'un ancien baron de la Brise de Mer ou d'un de leurs ennemis, quand les pères se sont

entre-tués, les fantômes ne vous laissent jamais en paix. Il n'y a qu'en quittant l'île définitivement que l'on peut espérer échapper au destin. Mais personne ne part, le drame est là. Les hommes se savent en sursis, mais ils préfèrent vivre en Corse, quitte à ne s'éloigner du village qu'en voiture blindée, à ne plus aller au restaurant, à surveiller constamment les alentours de leurs demeures.

La guerre des clans a laissé de nombreux orphelins. Nous avons tenté de savoir comment ils se sont construits. Ce que sont devenus leurs rêves de gosses. Et ce que pèse une vie « normale » face à la tentation d'assouvir une vengeance, promesse chimérique et illusoire d'une sérénité retrouvée. Ce livre est l'histoire millénaire, forcément tragique, de ces enfants qui vengent leur père. Leurs existences n'ont plus d'importance, cette mission devient leur seule issue. Voilà ce qui les lie. Entre eux, ils ne parlent que de ça : la figure paternelle qu'il faut honorer.

Vendetta est aussi l'histoire d'un clan criminel né dans un bar du Vieux-Port de Bastia il y a quarante ans et dont le nom comme la réputation a traversé les âges. La Brise de Mer n'a jamais été une bande d'amis qui jouaient aux cartes, encore moins de la « pipette. » Même si cette boutade, répétée tant de fois à la barre des tribunaux, contribue à renforcer mythe. Ce clan a surtout été le plus puissant. Le plus cruel. Le plus riche. Le plus proche de ce qu'on appelle une mafia. La Brise, très vite, s'est invitée à la table des élus, en Corse mais aussi à Paris. Ses membres sont devenus de riches propriétaires immobiliers, capables d'obtenir des permis de construire, de faire pression sur les maires et sur les préfetures. Ils ont voyagé jusqu'en Sibérie. À l'aube de leur cinquantième anniversaire, beaucoup sont devenus des notables, des cols blancs. Mais ils n'ont pas eu beaucoup de temps pour profiter de leurs palais hollywoodiens, de leurs voitures rutilantes et de leurs chevaux de course. Ils sont tous tombés sous les balles, ou presque. Illustres prédécesseurs au bien funeste destin. Ils avaient placé le nord de l'île, puis peu à peu le sud sous leur pouvoir. Marchés publics, structures touristiques, restaurants, casinos, pas grand-chose ne leur échappait. Cet héritage – leur héritage – est toujours aujourd'hui au cœur des dernières guerres que se livrent les clans mafieux qui survivent en Corse.

Introduction

Garde à vue

Le 4 juin 2018 à 9 h 20, Christophe Guazzelli, 26 ans, est extrait de la maison d'arrêt d'Avignon-Le Pontet. Il y est incarcéré depuis mi-décembre 2017 dans le cadre d'une enquête sur un trafic de stupéfiants en Corse. Escorté par des hommes de la Brigade de recherche et d'intervention (BRI), il est entendu pendant quatre jours dans les locaux de la police judiciaire (PJ) d'Avignon. Des enquêteurs ont fait le déplacement d'Ajaccio pour l'entendre dans l'affaire d'un double assassinat commis à l'aéroport de Bastia le 5 décembre 2017.

Voici sa première déposition, le 4 juin 2018 :

Je me nomme Guazzelli Christophe.

Je suis né le 3 juillet 1991 à Bastia.

Je suis de nationalité française.

Je suis le fils de feu Francis Guazzelli.

Je sais lire et écrire le français.

Je ne suis pas marié, je vis en concubinage.

J'ai une fille qui a 2 ans.

Elle vit avec sa mère.

Je ne souhaite plus répondre à vos questions et je souhaite disposer de mon droit au silence. Je ne souhaite plus m'exprimer.

5 juin 2018, 10 h 05. Deuxième déposition

Connaissez-vous les victimes des faits qui sont Jean-Luc Codaccioni

et Antoine Quilichini ?

Je garde mon droit au silence.

Vous souvenez-vous de la date de cette tuerie ?

(Silence de l'intéressé.)

Où vous trouviez-vous au moment des faits, c'est-à-dire le 5 décembre 2017 vers 11 h 30 ?

(Silence de l'intéressé.)

Monsieur Guazzelli, avez-vous connaissance du gang historiquement appelé « la Brise de Mer » ?

(Silence de l'intéressé.)

Avez-vous de près ou de loin une relation quelconque avec cette organisation criminelle ?

(Silence de l'intéressé.)

Aviez-vous un quelconque intérêt à souhaiter la mort de ces deux personnes ?

(Silence de l'intéressé.)

La rumeur prétend qu'un auteur présumé du meurtre de votre père, en 2009, serait Antoine Quilichini. Avez-vous un commentaire à apporter sur cette rumeur ?

(Silence de l'intéressé.)

Connaissez-vous le surnom communément donné à ce dernier, à savoir « Tony le Boucher » ?

(Silence de l'intéressé.)

5 juin 2018, 15 h 30. Troisième déposition

Ne vivez-vous pas dans le souvenir de ce 15 novembre 2009, jour où votre père a été tué dans son véhicule à Penta-di-Casinca ?

(Silence de l'intéressé.)

Avez-vous déjà pensé à venger la mort de votre père ?

(Silence de l'intéressé.)

Avez-vous tué Jean-Luc Codaccioni et Antoine Quilichini en représailles à la mort de votre père ?

(Silence de l'intéressé.)

Ne croyez-vous pas que les deux victimes ont été attaquées et tuées par un clan rival corse ?

(Silence de l'intéressé.)

Vous semblez très déterminé, monsieur Guazzelli. Vous avez mené à bien votre vengeance contre le « clan » Germani. Vous vous y êtes préparé physiquement et mentalement pendant près de huit années. Mais qu'en est-il de votre frère Richard ? Était-il lui aussi au même stade de détermination que vous ?

(Silence de l'intéressé.)

Selon vous, vous avez agi dans l'intérêt de votre famille, du nom de Guazzelli. Mais avez-vous pensé à la souffrance qu'allait endurer votre mère à voir ses deux fils en prison ? Est-elle prête à endurer longtemps un tel sacrifice ?

(Silence de l'intéressé.)

Êtes-vous fier d'être le chef de tous, le chef de votre famille, de votre clan, le digne sauveur, le vengeur, le garant de la mémoire de votre nom et de votre père ?

(Silence de l'intéressé.)

5 juin, 18 h 45. Quatrième déposition

Comment vous sentez-vous ? Êtes-vous en état de comprendre les questions qui vous sont posées ?

Bien. Je suis juste fatigué.

Comment se déroule la mesure de garde à vue ?
Usante.

Souhaitez-vous formuler des observations ?
Non, qu'on me ramène dans ma cellule.

Après lecture faite par lui-même, le nommé Guazzelli Christophe persiste et signe le présent avec nous et notre assistant ce jour à dix-neuf heures et six minutes. Les deux jours suivants, il ne dira plus un mot.

Quelques heures plus tôt, devant un enquêteur, mais hors procès-verbal, Christophe Guazzelli avait lâché cette phrase : « Faites ce que vous avez à faire. Moi, j'ai fait ce que je devais faire. »

Au commencement était un bar

La fusillade de l'aéroport s'est produite il y a quelques heures. Avec son frère Richard, Christophe traverse l'île vers les plages touristiques de Porto-Vecchio, à plus de deux heures de route au sud de Bastia. Les deux frères ont une idée en tête. Un cousin de Chloé, la femme de Christophe, loue l'été une petite villa moderne, sans charme. Pendant les vacances, les touristes s'y succèdent, mais, là, au début de l'hiver, la région est déserte et le gîte n'a pas d'occupant.

Christophe le sait. Il sait aussi qu'il pourra s'y installer sans qu'on lui pose la moindre question. L'accueil, l'hospitalité, tout comme la discrétion, restent parmi les valeurs insulaires les plus tenaces. Quand il descend de sa voiture cet après-midi du 5 décembre, Christophe aperçoit le cousin de Chloé en train de fixer des pierres sur un des côtés de son garage. « Jean-François ? » Le cousin ne répond pas. Quand il bricole, il met ses écouteurs dans les oreilles et la musique à fond. Christophe s'approche et lui tape sur l'épaule pour le saluer.

Jean-François n'a vu Christophe qu'une fois dans sa vie, à l'occasion d'un week-end familial, mais il le reconnaît immédiatement. Les deux hommes s'étaient bien entendus, Christophe s'était montré jovial et, surtout, le cousin avait noté qu'il était très doux et attentionné avec l'enfant de Chloé, qui n'était pourtant pas le sien. Il en a gardé un bon souvenir. Il l'accueille donc les bras ouverts. À ses côtés, Richard, lui, semble un peu pâle. « Christophe m'a dit que son frère avait besoin de se reposer, qu'il n'était pas bien en ce moment, qu'il cherchait un endroit calme, et il m'a demandé s'ils pouvaient rester quelques jours, se souvient le cousin. Je lui ai demandé si Chloé allait les rejoindre, il m'a dit : "Non, je suis juste là pour mon frère." Je les ai fait entrer chez moi et je leur ai fait un café¹. »

Richard et Christophe filent ensuite dans la maison vide et froide. Le dîner est frugal. Brioche, pain de mie, complétés de quelques restes laissés par les touristes à la fin de l'été. La soirée s'étire, et Christophe ne peut fermer l'œil. Il prend son BlackBerry et pianote frénétiquement. Son téléphone est surcrypté, il se pense à l'abri de toutes écoutes policières. Là-dessus, il avait tout prévu : comme les dealers, comme les terroristes, il s'est procuré un portable équipé du système PGP² et en a distribué à tous ses complices. Sans clef de déchiffrement, personne ne peut recevoir et lire ses messages. Christophe se lâche. Personne, croit-il, ne lira jamais ses échanges. Au pire, si les flics débarquent, il aura le temps d'écraser son téléphone sous sa semelle, de le jeter par une fenêtre ou de l'expédier dans les toilettes. Il n'avait pas prévu que les experts de l'Institut de recherche criminelle de la Gendarmerie nationale, les seuls en France à pouvoir percer les mystères de ces algorithmes élaborés, parviendraient à obtenir son code de déverrouillage et redonneraient vie à ces centaines de confidences.

Après des dizaines et des dizaines de messages décousus et sans grand intérêt, truffés de fautes d'orthographe et ponctués de *fratè*³, Christophe se fait grave. Il écrit à Jacques Mariani. Les deux hommes, dont les pères étaient amis et sont morts dans des circonstances tragiques, se sont choisis des pseudos. Celui de Christophe résonne comme celui d'un adolescent épris de mythes, d'absolu, d'images vengeresses : « Katana44 ». Le katana est un sabre, symbole de la caste des samouraïs. Et 44 est le numéro du département de la Loire-Atlantique, où le jeune Christophe a failli devenir joueur de foot professionnel. Jacques Mariani s'est, lui, surnommé « Mat », comme la carte du fou dans le tarot de Marseille.

« La force de la vengeance, je l'ai, mais je suis très, très jeune, personne n'a cru en moi, écrit Christophe Guazzelli. Maintenant que j'ai rendu toute sa puissance à la Brise, tu peux parler en nos noms, c'est toi le chef, 50/50 sur toutes les affaires en tout genre. OK, frère ? Prends les choses en main, je t'ai rendu la force, c'est toi, moi et

Richard, le noyau. Les autres, je m'occupe de les gérer, frerot. » Mais il le supplie : « S'il te plaît, ne meurs pas. »

Christophe parle au nom de la « Brise ». La Brise ? La Brise de Mer. Ce clan criminel censé avoir disparu, relégué dans un passé sanglant mais révolu. Elle n'est donc pas morte. Les autorités l'avaient trop vite enterrée. Elle vient de ressurgir sous les doigts d'un jeune d'à peine 30 ans. En décembre 2017, Christophe Guazzelli, fils d'un des piliers historiques de la Brise de Mer, est le premier à écrire le nom de ce clan mythique. Depuis quarante ans, aucun de ses membres n'avait jamais reconnu son existence.

La Brise de Mer ? De la littérature policière, du roman journalistique, mieux, de la « pipette⁴ », répondaient inexorablement ses fondateurs – présumés – quand ils étaient entendus par les policiers. On ne parle jamais de son clan. On ne le nomme pas. On feint d'ignorer son existence. La Brise de Mer a pourtant bel et bien vécu, il a même été le clan criminel le plus puissant de Corse, depuis le début des années 1980 et pendant trente ans, au point d'être comparé à une organisation mafieuse. Monde économique, hommes politiques, tourisme, cercles de jeu, rien ne lui a échappé. Très soudés, liés par des amitiés solides ou des liens fraternels, les « pères fondateurs » de la Brise de Mer ont fonctionné sur le modèle des « coupoles », ces commissions de la mafia sicilienne (Cosa Nostra) qui se rassemblent pour prendre des décisions, une exécution, une prise de territoire, un nouveau système de racket. C'est le seul groupe criminel en Corse à s'être rapproché autant d'une mafia italienne.

Naissance de la Brise de Mer

Le bar a aujourd'hui disparu, mais sur quelques photographies de l'époque, publiées dans les gazettes locales de la fin des années 1970, on distingue la devanture d'un café quelconque. Un auvent rayé, des chaises en osier et des tables en Formica disposées sur le trottoir à quelques mètres de la mer. C'est là que tout a commencé, quai de la Marine, sur le Vieux-Port de Bastia, car il faut bien que les choses débutent quelque part. Au départ, la Brise de Mer était un simple bar.

Combien sont-ils, ces piliers historiques, ces barons, ces parrains, à s'y retrouver à la fin des années 1970, avant d'aller dîner Chez Huguette, restaurant de poissons du port toujours réputé aujourd'hui ? Une petite dizaine, guère plus. Ils n'ont pas encore 30 ans, des beaux gosses, cheveux gominés, moustache, costumes cintrés, issus pour la plupart d'entre eux de la bourgeoisie bastiaise. Mais ils voient tellement plus grand que l'office notarial, l'exploitation agricole ou le magasin prospère de centre-ville de leurs pères. On les retrouve tous accoudés au comptoir de la Brise de Mer où ils viennent s'encanailler avec des petits voyous et des vieux bandits aguerris, et rêver de magots, de belles voitures et de vies faciles.

Par qui commencer ? Les frères Santucci, peut-être. Le patronyme vient aux lèvres des spécialistes souvent en premier. Aucun atavisme familial ne les prédestinait à briller dans le milieu du grand banditisme. Le père est routier, leur mère ne travaille pas, mais elle a la santé fragile et se retrouve vite seule avec ses deux garçons. Les Santucci ont marqué les mémoires, mais pour des raisons différentes. L'aîné, François-Marie, avec ses allures de cadre, intelligent, calme, stratège, est le plus charismatique. Une vraie stature de leader, un homme qu'on écoute quand il prend la parole. Le petit frère, Pierre-Marie, a laissé un autre souvenir : impulsif, violent, il est vite devenu la « gâchette » du groupe. L'une des photos prises un jour de garde à vue montre un regard goguenard sur son jeune visage mangé de boucles noires.

Le clan a souvent fonctionné par duos. Mais les frères Santucci, eux, sont trop différents, ils ne montent pas les coups ensemble. François-Marie s'est lié avec Robert Moracchini, gérant d'un bar de la place Saint-Nicolas de Bastia et connu pour être aussi impulsif que lui. Lèvres pincées, regard noir, silhouette sèche, Robert se fait remarquer quand il traverse Bastia. Les deux jeunes hommes sont inséparables.

Dans la salle d'où l'on aperçoit le vieux port et ses bateaux de pêche traîne aussi Georges Seatelli, mèches blondes sur le front, des faux airs d'acteur américain ténébreux à la petite moustache taillée courte. Il est surnommé « le Gris ».

Que fait-il là, ce fils et petit-fils de notaire ? Il est l'un des profils les plus énigmatiques de la bande. Étudiant brillant, il ne finira jamais « son droit » – comme on dit à l'époque – à Aix-en-Provence, préférant emprunter d'autres chemins. Son frère, lui, ira au bout de ses études. Me Jean-Louis Seatelli, pénaliste brillant, continue de régner aujourd'hui dans les couloirs du palais de justice de Bastia. Il a défendu des voyous corses (de la Brise, mais pas seulement), conseillé Bernard Tapie, des hommes d'affaires parisiens, des footballeurs. Mais de l'assassinat de son frère Georges, tué alors qu'il déjeunait à la terrasse d'un restaurant de plage au sud de Bastia, en 1998, et de la mort du fils de Georges à 18 ans sous les balles d'un commerçant qu'il voulait dévaliser, de ces drames intimes qui ont traversé sa vie et sa famille, Me Seatelli ne parle jamais.

Au comptoir de la Brise, on trouve aussi la fratrie Guazzelli. Ils sont trois. Francis, belle gueule et yeux bleus perçants, est l'un des plus assidus. Il est entouré de ses deux frères, Paul-Louis et Jean-Angelo, que tout le monde appelle Angelo, peut-être aussi à cause de son allure séduisante. Le père, Jean-Toussaint, se déclare agriculteur, la mère est institutrice. Le quatrième garçon de la fratrie des Guazzelli connaîtra une tout autre trajectoire. Alors que ses frères sont surveillés par les autorités, soupçonnés à chaque nouveau braquage, construisent des palais dans leur village et changent de Porsche comme de costume trois-pièces, Jean-Claude Guazzelli est nommé directeur du Crédit agricole de l'île. Élu RPR, il prendra ensuite les rênes de la puissante Agence de développement économique de la Corse (ADEC).

Les frères Costa achèvent le tableau. Maurice, l'élégant qui aime autant boire des verres sur le Vieux-Port de Bastia que s'occuper de ses chevaux, là-haut, au village. Depuis ses 15 ans, il a également été mis au turbin dans la boulangerie de son père, un ancien légionnaire qui ne rigole pas avec les horaires. « Dans les familles corses, il y a toujours un voyou, un flic et un homme politique », aime-t-on à répéter sur l'île. Chez les Costa de Moltifao, il n'y aura pas de flic, mais deux voyous – Maurice et son frère Mimi – et un élu de la République, Jacques Costa.

Qui dirige alors la joyeuse petite bande à l'aube des années 1980 ? La Brise n'a jamais eu de chef, mais plutôt des mentors. Le premier est Antoine Castelli, gérant du café la Brise de Mer, et oncle de Francis et Pierre-Marie Santucci. Il est déjà tombé dans des affaires de machines à sous ou de proxénétisme, et les autorités le fichent comme « susceptible de commettre des vols à main armée ». « Corpulence moyenne, cheveux raides châtain foncé, yeux marron », il est considéré alors comme responsable de l'équipe de la Brise de Mer.

À la fin des années 1970, quand la Brise se soude, Francis Mariani occupe également une place à part. Il a pris de l'avance. Il a déjà été condamné pour un braquage, contre la poste de Moriani, au sud de Bastia. Il est déjà père de famille. Sa petite amie a donné naissance à des jumeaux – Jacques et Pascale – alors qu'il avait tout juste 16 ans. Anecdote cocasse, les deux adolescents, qui veulent se marier, demandent une dispense au président de la République, car ils n'ont pas les 21 ans requis pour convoler en justes noces. Le général de Gaulle sera leur bienfaiteur en signant cette dérogation exceptionnelle.

Le gang ne sera au complet que quelques années plus tard, avec l'arrivée de Richard Casanova. Le beau Richard, silhouette sèche, athlétique, a le look à la mode de l'époque avec sa chemise ouverte et ses grosses lunettes d'aviateur qu'il n'enlève jamais, même pour prendre des photos d'identité. C'est un passionné de moto, il a gagné plusieurs courses avant de renoncer à la suite d'un grave accident. Lui aussi est issu de la classe moyenne, plutôt aisée, de Bastia. Ses parents tiennent un grand magasin d'électroménager sur le boulevard Paoli. Son père, François, militaire, est un ancien du commando Hubert, unité d'élite de la marine. Le militaire a « fait » l'Indochine, le canal de Suez, l'Algérie. Il a transmis sa passion des armes à son fils.

Enfant, Richard est brillant, il saute des classes et ses instituteurs l'adorent. Les choses se gâtent à l'adolescence. Incapable de rester assis dans une salle de classe, il quitte le lycée pour aider ses parents dans le magasin plutôt que d'entamer de longues études. Il a même ouvert sa propre pâtisserie dans Bastia avant de la revendre ; le petit

monde du commerce insulaire – et légal – est trop étroit pour lui. Les policiers, qui observent de près ce qui se trame quai de la Marine, notent que le jeune Casanova fraie avec les nationalistes – il serait même un des artificiers du FLNC – et traîne de plus en plus à la Brise de Mer. En 1980, Richard, surnommé « le Singe menteur », ou plus simplement « le Menteur », est appréhendé, à Nice, avec un .357 Magnum. Il est soupçonné d'avoir eu le projet de cambrioler une bijouterie, mais il nie. Il est incarcéré à Nice, puis aux Baumettes, à Marseille. Au cours de l'enquête, il explique détenir une arme en raison de sa fascination pour le mouvement autonomiste et l'atavisme familial. Il est relâché au bout de huit mois.

L'élimination du clan Memmi

Les jeunes loups de la Brise ont tous grandi entre la vieille citadelle de Bastia et les villages de montagne alentour. L'hiver, le week-end, on part à la chasse. Bastia l'austère n'est pas Ajaccio la frivole, mais quelques bars de la place Saint-Nicolas brillent et accueillent les familles bourgeoises, les jeunes élégants. Au début des années 1980, les boîtes de L'Île-Rousse, de Saint-Florent, au nord de l'île, ou de la plaine orientale, réalisent de confortables chiffres d'affaires, grâce aux vagues de touristes qui arrivent en saison. À l'été, les jeunes Parisiens, Niçois, Marseillais débarquent de la Caravelle à l'aéroport. Les deux ferries qui assurent la liaison avec le continent, le *Corse* et l'*Estérel*, font le plein. L'argent vient jusqu'à eux, il est donc possible d'en gagner sans quitter l'île.

Les jeunes de la Brise se mettent donc en tête de faire des affaires ici plutôt que sur le continent, à Marseille ou sur la Côte d'Azur, comme leurs aînés. Les laboratoires clandestins de fabrication d'héroïne de la French Connection ont été démantelés, ils ne rêvent pas d'Amérique. Ils veulent le contrôle des jeux d'argent, des bars et des boîtes de nuit. Une entrée en matière classique pour des apprentis voyous. Évidemment, la place est déjà prise. La bande de Louis Memmi, que la presse de l'époque surnomme presque affectueusement le « juge de paix du milieu⁵ », règne alors tranquillement sur le nord de l'île. Visage rond, front dégarni, chemise (noire) éternellement ouverte

sous une veste (blanche) de smoking, Memmi est un parrain classique désormais âgé d'une cinquantaine d'années. Lui aussi a éliminé ses rivaux à son heure, fait son beurre sur les jeux et les machines à sous notamment, et protège les patrons de boîtes de nuit de la Haute-Corse. Sur son casier figurent deux condamnations, et un acquittement dans une affaire de meurtre.

La première guerre de la Brise va bientôt commencer. La Brise naissante veut la place, toute la place, et se met en tête d'écarter le clan Memmi. Diplomatiquement, dans un premier temps. « Il y a d'abord eu une tentative d'accord disons à l'amiable pour éviter que trop de sang ne coule », se souvient un avocat historique de la Brise. « Francis Santucci avait rendu visite à Louis Memmi à Corte. Il était monté là-haut en short, en sandales, décontracté. Il lui avait signifié que, désormais, les boîtes de nuit, c'étaient eux, les jeunes. Le vieux a rigolé, il ne les a pas pris au sérieux, il ne pouvait pas considérer qu'un gamin en short serait une menace pour lui, le vieux parrain installé et puissant. Une expédition punitive a été montée et ils l'ont tué. L'histoire est toujours la même. Les vieux, installés, ne se méfient pas assez des jeunes qui n'ont rien à perdre⁶. »

Commence une guerre implacable, un blitzkrieg. Les jeunes loups remportent toutes les batailles sans déplorer aucun mort dans leurs rangs. Ils bénéficient de l'effet de surprise. La première victime est Louis Memmi, le chef de l'ancien monde. À l'aube d'un matin de septembre 1981, après une nuit à jouer aux cartes à la foire du Niolu, la plus vieille de l'île, il s'effondre sous l'olivier centenaire de son jardin à Corte. Il n'a pas le temps de franchir la troisième marche, deux tueurs cachés dans les broussailles tirent dans la douceur de l'été indien. Il est 4 h 40 du matin, sa femme dort dans l'appartement situé au-dessus de la salle du restaurant géré par le couple. Une somme de cinquante mille francs est retrouvée dans sa poche.

Le lendemain, les journaux s'interrogent. À la foire du Niolu, ce jour-là, Louis Memmi « dirigeait » une partie de chemin de fer⁷ (un jeu de cartes semblable au baccara où sont mises de grosses sommes d'argent). Y a-t-il eu un différend de jeu ? Personne ne se doute encore de l'émergence d'un clan rival. Plus de deux mille personnes, venues de toute l'île mais aussi de la Côte d'Azur, suivent les

funérailles de cette figure de Corte. Noceur et jouisseur de son vivant, Louis Memmi a laissé des consignes étonnamment strictes pour le jour de sa mort : « ni fleurs ni couronnes ». Elles sont respectées à la lettre. Le lendemain, la photo d'hommage à la une de *Corse-Matin* transmise par la famille le montre souriant, affable, attablé devant une bouteille de champagne et une coupette vide.

Autre victime marquante de cette guerre fondatrice : Daniel Ziglioli. Le 14 septembre 1982, à 18 heures, ce dernier sort de son magasin, une entreprise familiale de boissons en gros. Il est touché à huit reprises par des munitions de gros calibres. Il meurt dans l'ambulance qui le transporte à l'hôpital. Qui pouvait en vouloir à cet « époux modèle », « travailleur assidu » et « père admirable » de 32 ans ? s'interroge un journaliste du *Provençal*⁸. Daniel Ziglioli était également patron de la discothèque Le Castel. La Brise lorgne évidemment l'établissement. Deux de ses membres s'étaient fait sortir brutalement de la boîte. Une histoire d'amour, ou plus exactement de tromperie, et d'affront, serait venue se greffer sur ce différend.

Les frères de ces deux victimes hurlent à la vengeance, s'arment et tentent de constituer autour d'eux des petits commandos capables d'anéantir la Brise naissante... Mais ils tomberont les premiers. Ils n'ont pas idée de l'ennemi qui se trouve face à eux. Le frère de Louis Memmi, Pierre-Jean, qui avait juré de punir les assassins de son aîné, est tué sur le cours Paoli, l'artère principale de Corte, à l'automne 1982. Au printemps suivant, en avril 1983, le frère de Daniel, Gérard Ziglioli, succombe à son tour alors qu'il était revenu de la capitale pour mener à bien sa vendetta. Les jeunes de la Brise sont violents, impitoyables, ils tuent pour marquer les esprits et s'imposer durablement.

Eux n'auront qu'à déplorer des dégâts matériels. D'abord, leur QG explose. Le 28 novembre 1982, alors que cinq personnes discutent dans l'arrière-salle du bar La Brise de Mer, la porte s'ouvre et une explosion retentit. La charge, d'environ deux cents grammes, ravage portes, fenêtres, tables et comptoirs. La première salle est dévastée, le sol jonché de débris. Mais personne n'est grièvement blessé. Quelques semaines plus tard, un autre attentat est organisé contre un membre du clan. Le 28 décembre 1982, la maison familiale de

Georges Seatelli, « le Gris », qui a définitivement quitté la fac de droit d'Aix-en-Provence pour intégrer le clan criminel, explose. Située à Cardo, sur les hauteurs de Bastia, la bâtisse est soufflée en plein après-midi. Deux bouteilles de gaz et plusieurs kilos de dynamite ont été installés pour rayer la maison de la carte.

Au total, plus de vingt personnes sont tuées entre 1980 et 1983 dans le clan Memmi. La Brise n'hésite pas à tuer des « civils ». Ils exécutent ainsi un témoin gênant d'une scène de meurtre sur son lit d'hôpital. Il s'y trouvait après avoir réchappé une première fois aux balles. Les policiers ne connaissent pas encore la Brise de Mer, mais les proches des victimes ont commencé à identifier leurs ennemis. Sur l'île, tout le monde commence à parler des Guazzelli, Mariani, Santucci et Seatelli.

Le premier procès de type mafieux

Seule l'enquête sur l'assassinat de Daniel Ziglioli débouchera sur un procès. C'est l'unique affaire où les policiers ont réussi à recueillir quelques éléments pour identifier les tueurs. Le jour du meurtre, dans la banlieue de Bastia, un témoin dit avoir vu deux silhouettes rejoindre un véhicule après les coups de feu. Quelques minutes plus tard, un agent de la police aux frontières (PAF) rentrant chez lui croise la voiture sur la route et voit un des passagers jeter un gros paquet dans le Golo, le plus grand fleuve côtier de l'île. Le policier croit reconnaître Robert Moracchini. Robert est le gérant d'un bar de la place Saint-Nicolas de Bastia, il est très ami avec les frères Santucci. L'agent de la PAF se demande quand même s'il n'a pas rêvé. N'est-il pas en prison, Robert, à cette date ? L'agent vérifie dans les fichiers. Bingo. Robert est sorti quelques jours plus tôt, c'était bien lui dans la voiture... Le Golo est dragué à l'endroit où un pont routier l'enjambe. Le paquet retrouvé contient l'arme du crime. Robert Moracchini retourne en prison immédiatement, mais les deux autres suspects, Georges Seatelli, « le Gris », et Pierre-Marie Santucci, se volatilisent. Ils seront rattrapés le 2 décembre 1982, terrés dans une vieille maison au milieu du village de Sorbo-Ocagnano, à une trentaine de kilomètres au sud de Bastia. Fusil de chasse, fusil de

guerre italien, gros calibres, perruques, gants : les deux hommes se sont bien équipés en vue de leur mise au vert. Le premier est inculpé pour complicité, le second pour assassinat. Ils sont renvoyés, avec Moracchini, devant une cour d'assises. Ce sera le premier gros procès de la Brise de Mer. Le premier d'une très petite série.

Les audiences débutent à la fin du mois de mai 1985, à Dijon. Pour éviter toute pression, le procès a été dépaycé loin de Bastia. Jeune avocate de la famille Ziglioli qui a pris place sur le banc des parties civiles, Me Christine Courrégé est confiante. L'arme du crime a été retrouvée. Un policier est le témoin principal. Et, parmi les trois inculpés, deux ont été arrêtés armés jusqu'aux dents. Elle a connu des dossiers moins bien engagés. Mais rien ne se passe comme prévu. Les trois hommes paradent. Robert Moracchini, gérant du bar Le Continental à Bastia, se promène le menton haut dans son costume prince-de-galles. Pierre-Marie Santucci (profession : serveur... à La Brise de Mer) se permet de gronder le président quand une question ne lui plaît pas. « J'ai la tête comme une cafetière⁹ », se plaint-il... Georges, qui déclare vivre des affaires de sa famille, se fait moins remarquer. Il explique seulement que les gants retrouvés dans la vieille maison où il a été arrêté servaient à égorger les cochons.

« Dès le début, l'audience était extrêmement tendue, pesante, se souvient Me Christine Courrégé. Aujourd'hui, avec le recul, je me dis que les jurés ont été touchés le premier jour. » Évidemment, il n'y a pas eu d'enquête à l'époque sur une possible corruption des jurés. Le dossier s'effondre progressivement. Le policier affecté à l'aéroport de Bastia qui avait vu les tueurs jeter l'arme dans le fleuve se rétracte de nouveau (il était déjà revenu une fois sur ses déclarations lors de l'enquête, avant de témoigner de nouveau à charge). Devant une salle figée par la peur, surveillée par des hommes muets et habillés de noir, il ne se souvient plus, finalement, s'il a vu Robert Moracchini. À la réflexion, il pense même que non.

Les autres témoins font parvenir des certificats médicaux préconisant le repos, et ne se déplacent pas à Dijon. En revanche, neuf joueurs du Sporting Club de Bastia prennent l'avion pour conforter l'alibi des accusés. « C'était surréaliste, se souvient l'un des participants au procès. Dijon, petite ville à l'époque, était rempli de

Corses ! Y avait du 2B partout, et en même temps des RG qui essayaient de surveiller tout ce petit monde... Inimaginable. » Coup de grâce : le propre cousin de Daniel Ziglioli va choisir le camp des accusés et leur servir d'alibi. Christian Leoni explique que Moracchini était avec lui sur le stade du Casone à Borgo le soir des faits. Il n'en avait jamais parlé, n'avait pas été entendu dans ce dossier. La famille Ziglioli hurle à la trahison. « On a honte. Combien on t'a payé ? Et tu vas encore fleurir la tombe de tes cousins¹⁰ ! » Christian Leoni va connaître ensuite un bel avenir au sein du clan, et devenir le futur « banquier » de la Brise de Mer, chargé de répartir les bénéfices entre ses membres et de les investir dans l'économie légale.

Pendant tout le procès, le président est bien peu virulent, et les coups de coude de son assesseur n'y font rien¹¹. Seul l'avocat général dénonce ces témoins qui se volatilisent, ces souvenirs qui resurgissent opportunément chez les proches des accusés, ces alibis providentiels. Il soupire lors de son réquisitoire sur cette étrange « alchimie de la mémoire »... Mais il fait fi de toutes ces bizarreries et requiert quinze ans de réclusion contre Moracchini et Santucci, et entre huit et dix contre Seatelli. Le 1^{er} juin 1985, la cour prononce un acquittement général.

Un procès de type mafieux dans toute sa splendeur. Pendant trente ans, la justice se retrouvera souvent bien impuissante à juger ces hommes que personne n'a jamais vus nulle part. À chaque procès, et encore aujourd'hui, le scénario est le même. Des hommes en noir, souvent costauds, assistent à toutes les audiences assis au premier rang. Ils regardent fixement les jurés, parfois les journalistes. Ils n'ont même pas besoin de parler : leur simple présence impressionne. Les jurés n'ont alors pas besoin d'être « touchés » pour avoir peur. La Brise de Mer a toujours tenté de manipuler l'appareil judiciaire, et ses membres ont parfois réussi. Un dossier instruit contre le clan a un jour disparu, physiquement, du palais de justice d'Ajaccio en 2001. Un greffier avait-il été corrompu, un avocat, pire, un juge... ? Les magistrats en poste à Ajaccio à cette période s'en souviennent encore, mais n'ont jamais eu la réponse.

« Le procès Ziglioli est l'un des dossiers qui m'ont le plus marquée dans ma carrière, conclut Me Christine Courrégé. J'étais ivre de rage,

d'impuissance, devant cette parodie de justice... Il s'agissait d'un assassinat, les jurés devaient répondre à quarante questions et le délibéré a duré trente minutes. Je n'ai jamais vu ça ! » Quelques années après le procès, en 1991, un avocat qui plaidait à ses côtés pour la famille Ziglioli se fait tuer au volant de son 4x4 à Bastia¹². Rien à voir avec ce dossier, *a priori*. « Mais, après cette affaire, je n'ai plus jamais plaidé de dossier corse, j'ai eu mon premier enfant et je me suis dit que j'avais autre chose à faire que de risquer ma vie pour des procès joués d'avance. »

La puissance de la Brise est renforcée après Dijon. Le clan Memmi n'existe plus, le bar du Vieux-Port de Bastia est fraîchement repeint et ne porte plus les stigmates de l'attentat. Les jeunes premiers roulent en 205 Turbo et font les fiers. Les policiers regardent ailleurs, du côté des mouvements nationalistes qui se radicalisent et menacent l'État. La priorité est d'anéantir les velléités indépendantistes, les voyous passent après. « Dès qu'il y avait une trêve politique, nous nous intéressions à la Brise, et là on s'apercevait que les dégâts étaient déjà considérables, se souvient un vieux flic en poste à Bastia au début des années 1980. On pensait alors que les intérêts en jeu étaient tellement gros qu'ils allaient s'entre-tuer. Mais c'étaient des gens très unis, des amis intimes, des frères, il n'y avait jamais aucune dispute entre eux, c'est ce qui a fait leur force. » Ils n'ont pas encore la folie des grandeurs ou des envies d'ailleurs. Certains d'entre eux n'auront même jamais la bougeotte. Ils font construire des maisons dans les fiefs familiaux malgré des comptes en banque remplis à ras bords dans les paradis fiscaux. Convaincus, en somme, que la mort les attend dans leur île.

¹. Déposition du 13 juin 2018.

². Pretty Good Privacy.

³. « Frère » en corse.

⁴. Cette expression a été employée notamment par Francis Mariani, un des fondateurs de la Brise de Mer.

⁵. *Corse-Matin*, 11 septembre 1981.

⁶. Judiciairement, l'assassinat de Louis Memmi n'a jamais été élucidé.

⁷. *Corse-Matin*, 11 septembre 1981.

⁸. *Le Provençal-Corse*, 16 septembre 1982.

9. *Corse-Matin*, 29 juin 1985

10. *Corse-Matin*, 31 mai 1985.

11. Article de Louis-Marie Horeau, *Le Canard enchaîné*, juin 1985.

12. L'avocat Jean Grimaldi avait été tué par balle le 6 novembre 1991, devant son domicile près de Bastia.

Christophe, le fils préféré

Il tape dans des ballons depuis qu'il sait marcher, passe ses soirées et ses week-ends à jouer au foot avec ses copains, et ne rêve que d'une chose : devenir joueur professionnel. En ce mois d'août 2001, Christophe Guazzelli vient de fêter ses 10 ans. Il foule avec son grand frère Richard les pelouses du centre de formation de Clairefontaine, au sud de Paris, le prestigieux institut d'où sont sortis tant de champions. Il n'est pas encore pensionnaire, mais il participe à un stage d'été et se prend pour un grand. La France a gagné la Coupe du monde trois ans plus tôt. Zidane, Trezeguet, Dugarry. Pourquoi pas lui, le jeune Corse qui a poussé à l'ombre des montagnes austères de la Castagniccia et de ses forêts de châtaigniers ?

Cet été-là, Christophe et Richard Guazzelli, 10 et presque 12 ans, sont deux gamins heureux qui courent sur les terrains de foot, entraînés par les meilleurs formateurs au milieu d'équipements dernier cri. Avec ses boucles noires, son visage rond et souriant, et les mêmes yeux bleus perçants que son père, Christophe séduit tout le monde. Richard est moins doué pour le ballon, mais le jeune garçon est adorable et bien élevé. Le stage se déroule sans anicroche. À la fin de l'été, les frères retrouvent la Corse et renouent avec leur quotidien entre la somptueuse villa avec piscine intérieure de leur village de La Porta, fief des Guazzelli, et l'intérieur bourgeois de l'appartement bastiais.

Les jeunes années des deux aînés de Francis Guazzelli (il en aura un troisième, Francis junior, né quelques années plus tard) sont douces. La mère, Sylvie Cappuri, d'une beauté discrète mais inoubliable à en croire tous ceux qui l'ont croisée, est très présente et attentive. Elle est une enfant de Bastia, a connu Francis et une partie des membres

de la Brise de Mer sur les bancs de l'école. Richard, l'aîné donc, a été baptisé ainsi en hommage à Richard Casanova, « le menteur », qui est également le parrain du premier-né de ses amis les Guazzelli. Les petits ne manquent de rien, évidemment. Fils de paysans, Francis Guazzelli impose malgré tout un cadre très strict à ses fils. Il est sévère, et quand le père parle, les enfants écoutent. « Francis, on le croisait dans la rue, on ne le remarquait pas, note un de ses proches. Avec les voyous, il pouvait être voyou. Mais avec les autres il était normal, il se mettait à égalité, contrairement à Francis Mariani qui, lui, rien qu'avec le regard, mettait toujours une distance, faisait peur. »

En famille, Francis Guazzelli est donc le patriarche, point à la ligne. Pour ses enfants, il a des rêves plein la tête, mais leur léguer la Brise de Mer en héritage n'en fait pas partie. « D'abord parce que, quand tu es le "fils de" en Corse, tu fréquentes les gens du milieu, c'est automatique, explique un homme qui a fréquenté la famille Guazzelli. Les gens sont intéressés, te montent la sega¹³, tu peux vite prendre la grosse tête. Francis ne voulait pas ça pour ses garçons. Il expliquait que lui-même avait vécu à une autre époque, plus propice au banditisme. Il estimait que cette vie-là n'était plus possible aujourd'hui, et il voulait que ses fils s'écartent de son chemin. »

« Frankenstein » – surnom parfois donné au père Guazzelli, probablement en raison de ses étonnants yeux bleus – est prêt à tout pour les éloigner de la place Saint-Nicolas, où, quelques années plus tôt, il paradait avec les membres de l'état-major de la Brise de Mer, conquérants, s'asseyant à des terrasses de café dont ils possédaient jusqu'à la dernière petite cuillère. Il est prêt à tout... et même à utiliser ses relations et la peur qu'il inspire pour leur permettre de réussir.

Ses fils veulent faire du foot ? Cela tombe très bien. Les membres de la Brise de Mer ont toujours entretenu des liens étroits avec ce petit monde. À Bastia, le club est leur deuxième maison. Les voyous rentrent à Furiani comme dans un moulin, ils ont les meilleures places lors des matchs. Tous les membres de la Brise ont un jour ou l'autre mis leur nez dans les finances d'un club. Richard Casanova, « le menteur », gravite par exemple autour de l'OM. Il voit toujours

très grand, le menteur. Son ancien binôme, Dominique Rutily, patron du Football Club de Calvi, lorgnait, lui, le club de Nice. Quand on l'assassine en mars 1996 à la sortie d'un match sur le parking du stade d'Hyères, dans le Var, il se trouve en compagnie de Rolland Courbis, alors son ami et conseiller.

Bref, trouver des relais dans le monde du foot dans l'île ou dans le sud de la France est un jeu d'enfant pour la bande. Mais comment nouer les bons contacts dans les centres de formation professionnelle, à Paris, pour permettre à ses fils d'accomplir leurs rêves ? Qui sont les bonnes personnes « à toucher », comme disent les voyous ? C'est au Wagram, cercle de jeu parisien installé entre l'Arc de triomphe et la place des Ternes, que Francis Guazzelli va trouver les intermédiaires nécessaires pour permettre à son fils Christophe, qui se révèle très vite être plus doué que son frère avec le ballon, de se frayer un chemin.

Casino chic installé sur trois étages d'un immeuble haussmannien, le Cercle Wagram, avec ses murs rouges ornés de boiseries, ses vingt tables de poker, est la machine à cash de la Brise de Mer. Plus petit mais tout aussi rentable, l'Eldo, boulevard Saint-Martin, avec ses tables de Multicolore (sorte de plateau tournant avec des couleurs sur lequel on lance une boule de billard), est aussi aux mains de la Brise. Des proches du clan sont aux manettes. Les Mariani, Guazzelli, Casanova n'y mettent jamais un pied directement, mais les vrais patrons, ce sont eux, et tout le monde le sait.

Les cercles financent une partie de leur train de vie ; les billets de banque descendent sur l'île grâce à un système ingénieux : le cash récolté sur les tables de jeu est soigneusement rangé dans de petites enveloppes remises chaque semaine à des notables corses à la réputation irréprochable. Ils les emportent à Bastia, en avion, dans leurs malles. Leur respectabilité les place au-dessus de tout soupçon, et ils ne sont jamais fouillés. Le Cercle Wagram permet aussi aux anciens voyous à la recherche de notabilisation d'étoffer leur carnet d'adresses. Les habitués des tables de poker sont des comédiens, des joueurs de foot, des hommes d'affaires et des jeunes ambitieux prêts à tout pour réussir.

Un ancien sportif qui a longtemps navigué entre les terrains de foot, les médias et les salles de jeu, comme le Cercle Wagram, va donner le premier coup de pouce à Christophe. Il se souvient de sa première rencontre avec la famille Guazzelli. C'était à l'été 2001, juste avant le début du stage organisé à Clairefontaine. Pierre (prénom modifié) reçoit un coup de téléphone de Michel Ferracci¹⁴, alors directeur des jeux du Wagram. Le comédien, époux de l'actrice belge Émilie Dequenne, a fait quelques apparitions dans *Mafiosa*. Il est surtout un proche de Richard Casanova, qui l'a placé à ce poste stratégique pour surveiller les finances du Cercle.

Ce jour-là, Ferracci est en service commandé.

— Oh, tu es où ? demande Ferracci à Pierre.

— Chez moi.

— Il faut que je te parle, viens.

— OK.

Lors du rendez-vous, le directeur des jeux évoque des amis à lui, les Guazzelli. Ils auraient laissé passer les dates d'inscription au stage de Clairefontaine pour leurs deux enfants et ont besoin d'aide. Pierre connaît du monde dans le foot.

— Est-ce que tu peux toucher quelqu'un ?

Le directeur de Clairefontaine est alors Gilles Bocq¹⁵, un très bon ami de Pierre. Deux places sont aussitôt réservées pour Christophe et Richard Guazzelli. Le patronyme des deux jeunes recrues n'a pas impressionné Pierre. Il n'a jamais entendu parler de la Brise de Mer. Au centre de formation de Clairefontaine, un des organisateurs, lui, s'inquiète. Il connaît le pedigree de la famille et précise : « Par contre, bon, il faut payer en chèque, on ne prend pas les espèces, nous ! » La mère de Christophe et de Richard remplit les dossiers, signe un chèque. Tout est réglé. Pierre comprend alors qui sont ses nouveaux amis corses...

Quelques jours plus tard, le téléphone de Pierre sonne de nouveau. Michel Ferracci est à l'autre bout du fil.

— Oh, tu es où ?

Cette fois, le rendez-vous est fixé chez Sormani, restaurant

gastronomique italien à deux pas du Cercle Wagram, au cœur du Paris chic, spécialisé dans la truffe. Sous les lustres en verre de Murano, toute la famille Guazzelli est attablée. Elle belle, naturelle, élégante mais simple. Lui père de famille imposant sans détonner dans le restaurant au luxe feutré. Les deux garçons aux boucles noires mangent sagement. Pierre remarque immédiatement les yeux bleus perçants de Christophe qui le dévisagent. « Nous voulions vous remercier pour ce que vous avez fait pour nos enfants », commence, cérémoniel, Francis Guazzelli. À la fin des agapes, un proche des Guazzelli raccompagne Pierre à sa voiture. « Il me demande d'ouvrir mon coffre et là, il y range quatre sacs Vuitton. C'était mon cadeau pour les avoir aidés, je n'avais rien fait, j'avais passé un coup de fil. Je suis resté sur le cul. J'ai compris par la suite que, pour eux, les billets de cinq cents euros étaient des prospectus. »

13. « Se monter la sega » : expression corse signifiant « se la raconter », « se prendre pour un autre ».

14. Contacté par l'une des auteures, Michel Ferracci a indiqué qu'il souhaitait tourner la page et se consacrer à sa vie de comédien. À l'issue du procès du Cercle Wagram, il a été condamné à dix-huit mois de prison avec sursis.

15. Contacté par les auteures, Gilles Bocq, aujourd'hui à la retraite, a déclaré ne pas se souvenir de cet épisode.

Les belles heures de la Brise

Le hall d'embarquement étouffe de chaleur ce 11 août 1992. Les touristes bronzés regardent les avions s'envoler en attendant le leur. Un Mercure de la compagnie Air Inter roule sur la piste vers le « point fixe », prêt à s'élancer vers Marseille. Il attend l'ordre de s'envoler. Mais les pales d'un hélicoptère se détachent dans le ciel. Un Alouette, transportant quatre personnes cagoulées et armées, se rapproche du cockpit et l'empêche de décoller. Les touristes prennent des photos, et voient sous leurs yeux les occupants de l'hélicoptère descendre, braquer les pilotes depuis la piste en béton, ouvrir la soute à bagages et emporter sept millions de francs conditionnés dans des bagages. Quelques minutes plus tard, l'appareil décolle dans le ciel. Le pilote pris en otage est retrouvé avec son hélico sur la plaine orientale de l'île. Il ne sera pas inquiété. Les braqueurs filent dans une voiture, insaisissables.

L'enquête qui commence est ardue... La Brise est immédiatement soupçonnée. Mais comment ont-ils pu savoir, ces voleurs de l'air, que l'avion transportait cet argent ? Même les policiers de l'aéroport n'étaient pas prévenus. Comment ont-ils pu à ce point être précis dans les timings du décollage de l'avion ? Un an plus tard, cinq personnes sont interpellées au nord de l'île, à Santo-Pietro-di-Tenda, près de Saint-Florent, alors qu'elles s'apprêtent à attaquer un fourgon rempli de billets de la société Securipost. Parmi elles, aucun pilier de la Brise, mais des proches du clan, le deuxième cercle. Les flics pensent les coincer grâce à une vidéo faite par un touriste le jour du braquage spectaculaire, qu'ils sont allés récupérer au bout du monde. Mais ils ne parviendront jamais à boucler l'enquête.

Ce braquage en plein ciel est l'une des opérations les plus spectaculaires attribuées à la Brise. Le gang a d'ailleurs un petit

penchant pour les aéroports... Ce n'est pas la première fois que de l'argent disparaît des soutes d'un avion. En 1989, un commando avait braqué au décollage l'avion de « la postale ». Préjudice : un peu moins d'un million d'euros. Deux ans plus tard, en juillet 1991, le braquage s'était tout simplement déroulé en plein vol. Parti avec environ six millions de francs à son bord, le Bastia-Paris de la Sécuripost était arrivé à vide dans la capitale. Les sacs étaient lestés de bouts de carton pour tromper les convoyeurs, mais à l'arrivée plus un sou. Les policiers comprennent très vite. Les passagers n'ont pas accès aux bagages pendant le vol. Le cambrioleur était donc caché dans une malle enregistrée à Bastia, particulièrement lourde et volumineuse.

Les policiers ont longtemps tourné autour du directeur régional d'Air Inter, Jean Casta. Ce petit homme sympathique, intelligent et débonnaire était en classe avec les frères Guazzelli. Il est l'ami de Jean-Claude, le directeur régional du Crédit agricole. Il est aussi très proche d'« Olive », Angelo de son prénom, qui produit une huile réputée dans sa propriété. Il côtoie aussi d'autres membres de la Brise, il les connaît bien, il ne s'en cache pas. En Corse, tout le monde se connaît, non ? Mais l'implication de Jean Casta, maire du village de Pietralba, en Balagne, pendant trente-sept ans, et un temps conseiller général, dans un de ces braquages n'a jamais pu être démontrée¹⁶. « L'aéroport de Bastia est particulièrement trusté par des individus en relation avec le milieu des malfaiteurs », écrivent malgré tout les policiers dans une note sur la sécurité de l'aéroport de Bastia-Poretta dans les années 1990. Ils soupçonnent même la Brise de faire pression jusqu'à la préfecture de la Haute-Corse... La compagnie Corse-Méditerranée a en effet, en 1992, obtenu une autorisation d'accès en zone réservée pour l'un de ses nouveaux employés, pourtant interpellé deux ans avant pour une attaque de fourgon sur l'aérodrome ! Le directeur de la police aux frontières (PAF) de l'époque s'y était opposé, mais, en son absence, le préfet avait donné son feu vert.

Au total, d'après une synthèse effectuée par la police judiciaire, dix braquages sont imputés à la Brise par les autorités, pour la seule

année 1984. Et entre 1981 et 1988, elles estiment qu'une centaine d'attaques de banques peuvent lui être attribuées.

Qu'ont-ils su, les fils Guazzelli, Mariani, des exploits de leurs pères ? Les ont-ils lus dans les journaux, devinant que leurs parents se cachaient derrière les gros titres et les photos de coffres dévalisés ? Ont-ils entendu des anecdotes s'échanger au coin du feu, lors des longues soirées d'hiver, dans leurs maisons familiales des fiefs de La Porta ou à Sant'Andrea-di-Cotone, sur les contreforts de la plaine orientale ? Sans doute pas. Les épouses étaient rarement mises dans la confiance, probablement encore moins les enfants. Il fallait les protéger, les élever loin de tout cela. Essayer au moins. Mais, en grandissant, les fils n'ont pu ignorer le nombre d'exploits attribués à leurs pères. Sur l'île, les braquages de la Brise font désormais partie du patrimoine historique.

Tous ne sont pas spectaculaires. Parfois, la petite bande fracture des coffres dans les Alpes-Maritimes. Mène des hold-up à l'ancienne dans des succursales de banques corses, assaillants grimés et armés. C'est le temps des postiches. Souvent, ils profitent des complicités internes. Parmi les embastillés, on trouve beaucoup de seconds couteaux, « Coco », « Nick » ou « la Bécasse ». Peu de leaders. L'un des frères Guazzelli, Paul-Louis, est arrêté en octobre 1984 à Neuilly-sur-Seine alors qu'une alerte sismique signale aux policiers la présence de plusieurs cambrioleurs dans la salle des banques du Crédit commercial de France. Les charges explosives utilisées étaient tellement fortes que les secousses enregistrées étaient semblables à celles d'un tremblement de terre. Quatre-vingt-quatorze coffres de clients avaient sauté. En 1988, son frère Francis Guazzelli est interpellé pour le braquage d'un fourgon en Corse, à Pietralba. La somme est modeste, cent quatre-vingt mille francs, mais ceux que la police considère comme la fine fleur de la Brise se sont fait cueillir. Francis Santucci, Christian Leoni, Joël Patacchini, Guy Voillemier.

Le nom de Francis Mariani apparaît très tôt dans les comptes rendus policiers. C'est même un précurseur. On le retrouve dès 1974, interpellé pour un vol à main armée contre un fourgon en Corse. Il est acquitté. Le revoilà moins de dix ans plus tard. Encore une attaque de fourgon, en Balagne cette fois, dans le nord-ouest de l'île,

qui tourne au vaudeville. Un véhicule de gendarmes fait irruption au moment du braquage, et finit coursé par les voleurs qui le canardent. L'ADN de Francis Mariani est retrouvé dans l'une des voitures, mais il sera relaxé. En 1988, il finit par se faire condamner à douze ans de prison par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône pour l'attaque, en mars 1985, de la banque Bonnasse, à Marseille, alors qu'il se trouvait en cavale.

Un vieux flic né en Corse, et qui a exercé ensuite une bonne partie de sa carrière à domicile, se souvient bien de tous ceux de la Brise. Le commissaire Démétrius Dragacci – qui tient son nom de l'étonnante histoire de sa ville natale, Cargèse, ex-colonie grecque créée au XVII^e siècle pour échapper aux Turcs – n'a pas gardé d'animosité spéciale envers eux. « Mon boulot, c'était de les attraper. Si je les voyais, je les attrapais, et sinon, eh bien, c'était "pas vu, pas pris"¹⁷ », raconte le commissaire en poste à Bastia entre 1982 et 1989, et futur patron de la PJ sur l'île. Désormais retraité, assis devant un feu de cheminée en une lumineuse journée d'hiver, l'homme se souvient avec son ton bourru qu'il a toujours entretenu des rapports normaux avec les Guazzelli, Mariani, Santucci. « On les traitait comme tout le monde, et ils se laissaient traiter comme tout le monde. Ils étaient même moins crapules intellectuellement que le petit voyou. Faut pas en faire des héros non plus, mais ils étaient plus pros. »

Il garde malgré tout un souvenir amer de l'un de leurs « exploits ». Les années ont passé, mais la colère du commissaire est intacte. C'était un vendredi. Un braquage est signalé à Bastia par des voisins de la place de Gaulle. Les flics arrivent juste au moment où les braqueurs s'échappent, et un gardien de la paix qui était parvenu à entrer dans l'établissement prend une balle dans le dos. Il identifie des membres du second cercle de la Brise. « Un de mes policiers est alors prêt à témoigner contre eux, raconte Dragacci. Puis, le soir, il se pointe au commissariat pour expliquer qu'il retire son témoignage. Il s'était fait secouer entre-temps. Je l'ai viré à coups de pied au cul de l'hôtel de police, puis de Corse par conseil de discipline. » Le policier touché a perdu un poumon, il est resté infirme à vie. « Le suivi de l'enquête a été un combat, il a fallu s'accrocher, mais il a abouti à une

condamnation. J'en avais fait une affaire personnelle. C'était une question d'honneur. »

Le casse le plus connu attribué à la Brise reste celui de l'Union des banques suisses (UBS), le 25 mars 1990 à Genève. « Le braquage du siècle ». On parle là de cent vingt millions de francs, une somme dont personne n'a jamais retrouvé un centime et qui continue à faire vivre bien des entreprises en Corse, à faire tourner des casinos en Afrique et à nourrir les veuves et les orphelins des hommes tombés sous les balles des frères devenus ennemis. La brochette des hommes suspectés dans ce dossier est belle. Richard Casanova, *alias* le menteur, alors âgé de 33 ans, considéré comme le cerveau de l'opération. Joël et Jacques Patacchini, proches de certains membres de la Brise. Alexandre Chevière, l'ami marseillais et homme de main des Bastiais. Grâce à une complicité interne – le mari de la secrétaire personnelle d'un des patrons de la banque – et à un scénario bien huilé, les braqueurs ont sauté le portillon, posé une arme sur la tempe des gardiens et dévalisé les coffres dont ils avaient les codes. Puis sont repartis tranquillement en voiture, avec plus de deux cents kilos de billets de banque.

La suite est connue. Le complice suisse, Michel Ferrari, se fait arrêter. Comme il n'a pas été payé comme promis par les Corses (du moins, c'est ce qu'il dit), il les balance. Mais aucune preuve matérielle n'existe à l'encontre des Bastiais, hormis quelques voyages à Genève dans les semaines qui précèdent le braquage. En plus, l'équipe qui a rencontré Ferrari n'est pas forcément celle qui est ensuite montée au braquage. Alors comment les confondre ? Ferrari en reconnaît certains, mais pas tous. Un simple témoignage, aussi crédible soit-il, ne suffit pas. Et, comme d'habitude, les accusés ont des alibis solides. Lors du procès aux assises de Paris qui se déroule plus de dix ans après le casse au mois de juin 2004, Michel Ferrari refuse de venir témoigner. Le principal rouage de l'accusation s'enraie... Tout le monde est acquitté.

« Au procès de l'UBS, j'y suis allé en short, on n'avait rien, pas de judiciaire solide, on a pris un bouillon, se souvient Jean-Gustave

Paulmier, arrivé à Marseille en 1986, puis directeur de l'OCRB, l'Office central pour la répression du banditisme, jusqu'en 1999¹⁸. La Brise a toujours été très difficile à surveiller : nous n'y arrivions pas, car nous n'avions pas les moyens techniques d'aujourd'hui. On n'avait que la surveillance physique, et cela ne fonctionnait pas en Corse. On perdait notre temps, notre énergie et de l'argent, donc il valait mieux faire autre chose. »

Trois jours après les audiences du procès de l'UBS, Alexandre Chevrière est assassiné. Richard Casanova, en cavale au moment du procès, ne sera jamais jugé.

¹⁶. Jean Casta a en revanche été condamné en 2013 lors d'un procès Wagram à deux ans d'emprisonnement, dont un avec sursis, pour avoir transporté entre cinq et dix millions d'euros issus des caisses du cercle de jeu, et à destination de la famille Guazzelli. Il n'a pas souhaité répondre à nos questions.

¹⁷. Entretien avec les auteures, janvier 2019.

¹⁸. Entretien avec l'une des auteures, septembre 2019.

La puissance...

C'est le cœur de la ville, le lieu de rendez-vous de la bourgeoisie bastiaise. Quand le soir tombe sur la place Saint-Nicolas, sous les platanes, les bars s'illuminent. Le Continental. Le Palais des glaces. Les petits jeunes du quai de la Marine sont passés dans la cour des grands. Face aux ferries et à la mer, les cafés bourgeois aux allures de brasseries parisiennes leur appartiennent tous. Ou presque. Le Napoléon a échappé à leur appétit et le bar des Palmiers reste détenu par un ancien flic qu'ils n'ont sans doute pas réussi à amadouer ni à effrayer.

La Brise a également dans son giron la plupart des boîtes de nuit de la Haute-Corse. À cette époque, elle possède le Challenger, à L'Île-Rousse, que les flics ont tenté une première fois de fermer, au début des années 1980, en vain. À Biguglia, dans la banlieue bastiaise, les voyous tiennent aussi L'Apocalypse, l'une des boîtes de nuit les plus populaires de l'île. La présence d'Alain Delon, le soir de l'inauguration, a peut-être contribué à sa réputation. L'acteur aurait même financé en partie l'établissement. Cela n'a jamais été prouvé, mais Delon n'a jamais démenti.

Proche de bien des milieux interlopes, l'acteur, qui aurait pu tout aussi bien faire carrière dans les boîtes et peep-shows de Pigalle comme il le reconnaît volontiers¹⁹, a fréquenté, on le sait peu, des barons de la Brise de Mer. Il était notamment très proche de Jean-Charles Flori, l'un des mentors du clan, qui est encore aujourd'hui l'un des personnages les plus mystérieux de cette galaxie. Né au début des années 1940, Jean-Charles Flori, que tout le monde appelle « Pierrot » (sans que personne sache vraiment pourquoi), a totalement disparu des radars policiers, alors qu'il avait été soupçonné dans de gros dossiers de stupéfiants au début des

années 1980. On sait simplement qu'il a continué à conseiller des jeunes voyous, comme Richard Casanova ou son ami Alexandre Rutili.

Pierrot était si proche d'Alain Delon qu'il en a fait le parrain d'une de ses jumelles, nées à la fin des années 1970. Un vieil ami de la famille Flori se souvient bien des embouteillages provoqués dans les rues du vieux village de Calacuccia (situé dans les montagnes du nord de l'île, à l'ombre du Monte Cinto) le jour du baptême. Le parrain était venu, bien sûr. « Les touristes s'arrêtaient, interloqués de voir Delon assis sur les marches devant une vieille maison du village », se souvient un invité de la fête. La seconde jumelle de Flori a également hérité d'un illustre parrain : Charles Pellegrini, ancien patron de l'OCRB au début des années 1980. Pellegrini et Pierrot, le flic et l'ami de la Brise, se connaissent depuis toujours, et le premier n'est pas du genre à renier ses amitiés. Les membres de la Brise de Mer ont décidément toujours été bien entourés...

À la fin des années 1980, le clan investit aussi dans l'économie légale, et pénètre progressivement toutes les strates de la société. « La Brise a servi de banque à toute la Corse. Ils injectaient de l'argent sous forme de prêts dans toutes les entreprises qui en avaient besoin, explique un ancien de l'OCRB, spécialiste de l'île pendant plus de vingt ans. La différence avec un prêt légal, c'est qu'il est plus facile à obtenir, mais les intérêts sont redevables à vie. Pour les voyous, ces investissements sont très rentables tant qu'ils ont les moyens physiques de venir chercher l'argent, de faire peur, d'impressionner. C'est de l'argent qu'on ne retrouvera jamais. Il a été blanchi et reblanchi depuis. À l'époque, on ne l'a pas cherché, car ce n'était pas un angle d'attaque privilégié. On ne travaillait pas de cette façon. La priorité était la lutte contre le nationalisme. »

C'est vrai... et faux. En octobre 1986, les autorités tentent d'assécher une première fois les revenus de la Brise. Une *task force* est constituée en vue de cette croisade : cinquante policiers issus de plusieurs services – la répression du banditisme, mais aussi la brigade nationale d'enquêtes – débarquent à Bastia. Un juge d'instruction s'est mis en tête de fouiller dans les comptabilités des bars et boîtes, et

s'appuie sur le préfet de l'époque, François Garsi, ex-procureur général de Bastia qui avait juré de « les avoir comme les Américains ont eu Al Capone ». Robert Moracchini, l'ancien accusé du procès Ziglioli, patron du Continental, est placé en garde à vue. Il a 27 ans, il est célibataire et roule dans une Porsche achetée au nom de son bar, dont sa mère est la gérante officielle. Des perquisitions sont menées dans son établissement, mais aussi au Palais des glaces et au Saint-Nicolas. Au Palais des glaces, une double comptabilité avec un bénéfice minoré d'environ un million de francs est découverte. L'Apocalypse, la boîte star de l'île, est également dans le viseur des autorités. Son gérant, Gilbert Voillemier, est interpellé. Un journaliste local note dans sa chronique : « Pour reprendre un slogan publicitaire à la mode, ça décoiffe. »

Les autorités n'en restent pas là. Au mois de décembre, elles lancent l'acte II. La discothèque le Challenger, à L'Île-Rousse, est cette fois dans le viseur, tout comme son gérant, Dominique Rutily, le copain de Richard Casanova. Les policiers épluchent les comptes de la société Le Forum qui exploite l'établissement, et bingo ! Le chef d'entreprise qui a construit le club admet avoir réalisé une double comptabilité à la demande de Rutily. Au lieu de lui adresser une facture portant le montant global des travaux, il a minimisé la note. La différence avec le prix réel – six cent mille euros – lui a été remise, en cash, sans aucune trace écrite. Ainsi, Rutily a pu blanchir de l'argent issu probablement de braquages. Cette enquête financière avait été décidée directement à Paris, par la chancellerie. Un témoin de l'époque avance le nom de Robert Badinter, ministre de la Justice jusqu'en février 1986, qui aurait été alerté de la puissance de ce clan après leur démonstration de force au procès de Dijon. Mais l'affaire est un demi-échec. Aucune sanction pénale n'est prononcée, un recouvrement de treize millions de francs est lancé mais n'arrive pas à son terme. Al Capone était tombé, mais la Brise de Mer résiste. Le clan sort renforcé de cette opération avortée, comme il était sorti puissant du procès de Dijon. Il échappe à la justice, au préfet, aux magistrats, et même aux agents du fisc venus de Paris.

Devant l'impunité qui guette, des élus se mobilisent. Vincent

Carlotti, maire d'Aléria et conseiller général de la Haute-Corse, est le plus virulent. En octobre 1986, en pleine session extraordinaire consacrée à la violence et au grand banditisme au conseil général de la Haute-Corse, il lance : « Tant que la pègre reste dans la cour des Miracles, on sait à quoi s'en tenir ; quand elle commence à gangrener la société, on peut redouter le pire. » Toujours très actif aujourd'hui, membre de l'association de lutte contre la corruption Anticor et du collectif contre la mafia A Maffia nò, a vita iè²⁰ né en septembre 2019, Vincent Carlotti se souvient de l'épisode qui l'a poussé à élever la voix. « Une jeune employée de l'administration fiscale s'était rendue à L'Apocalypse pour un contrôle. Le patron n'était pas là, elle laisse donc un message et s'apprête à repartir quand trois jeunes lui proposent de rester boire un verre. Elle refuse, ils insistent, elle refuse de nouveau quand l'un sort un flingue, la braque et lui dit : "Buvez !" La seule réaction de son patron a été de lui proposer d'être mutée²¹. »

L'ancien maire d'Aléria se souvient également de la frilosité de ses confrères politiques. François Giacobbi, président du conseil général, met plusieurs mois à audier la session. Lors d'une réunion préparatoire, un conseiller général confie à Carlotti : « Contre ces gens-là, je ne peux pas aller. » Un autre le prend à part : « Ils sont pas contents. » Certaines personnalités véhémentes lors de la réunion à huis clos se dérobent ensuite en séance publique. La motion est finalement votée à l'unanimité, mais par bien peu de monde. Beaucoup d'élus étaient aux toilettes au moment du vote...

Un milliard de patrimoine

À l'aube des années 2000, la Brise est richissime. Interrogé en 1999 par les sénateurs qui mènent une commission d'enquête sur « la conduite de la politique de sécurité menée par l'État en Corse », un responsable préfectoral lâche ces quelques phrases ahurissantes : « La Brise de Mer [...] dispose d'un patrimoine dont l'évaluation est délicate, mais qui se situe entre 800 millions de francs et 1 milliard de francs. Il est constitué du produit de vols à main armée très importants. [...] Cette mafia corse dispose d'environ 500 comptes bancaires, d'un patrimoine immobilier important, mais les revenus

déclarés au fisc sont dérisoires : quelque 3 000 francs par mois ! » Dans un autre rapport qui fera date, Bernard Legras, alors procureur général près la cour d'appel de Bastia²², enfonce le clou. « Les membres de ces équipes ne se sont pas enfermés dans les secteurs traditionnels du banditisme (vols à main armée, machines à sous, drogue, prostitution...), mais ils ont investi leurs butins dans les secteurs de l'économie traditionnelle. » Il décrit ensuite l'implacable mise en place d'un système mafieux. « La Brise de Mer soutient les entreprises locales qui ont quelques difficultés à obtenir des prêts de la part des banquiers. Elle vient en haut de bilan et y reste parfois, en mettant en place des hommes de paille. Elle sert aussi de relais pour attendre les subventions européennes, dont l'octroi est toujours plus long. Bref, elle s'implante dans l'économie locale en l'acquérant. »

Les nouveaux seigneurs de la Corse paradent en Porsche sur le boulevard Paoli, à Bastia. Ils payent une fois sur deux quand ils sortent au restaurant. Leurs femmes font leurs emplettes dans les bijouteries et parfumeries sans avoir besoin de sortir leurs portefeuilles. Leurs patronymes sont suffisants. Pendant que poussent les palais hollywoodiens sur les collines des villages dominant la plaine orientale de l'île, avec parfois piste d'hélico, piscine intérieure, tunnel pour se volatiliser et – ne jamais oublier l'essentiel pour ces chasseurs à l'âme de paysans – caves climatisées pour la charcuterie, les enquêteurs de la PJ locale cherchent toujours à couper les robinets de cash. L'argent, l'argent, l'argent, toujours l'argent. C'est par là qu'il faut les faire tomber. Le 5 mars 1998, une note, rédigée la veille, est envoyée au ministère de l'Intérieur. Elle résulte d'un long travail de l'antenne bastiaise du Service régional de police judiciaire (SRPJ) d'Ajaccio, qui a tenté de prouver l'incohérence entre les revenus officiels des Guazzelli, Benedetti, Voillemier et leur niveau de vie. Pour éviter toutes fuites, aucun service administratif du département n'a été sollicité. Tous les comptes bancaires sont retrouvés, notamment à la caisse régionale du Crédit agricole, dirigée longtemps par Jean-Claude Guazzelli, l'aîné de la fratrie. La sœur de Jean-Jacques et de Guy Voillemier était à cette période directrice de l'agence de Bastia. Une dizaine de sociétés civiles immobilières,

« écran juridique bien utile », souligne le rédacteur de cette même note de 1998, sont liées aux membres de la Brise.

« Toutefois, pour ne prendre qu'un exemple et bien qu'elle ne soit pas à son nom, la maison dans laquelle habite Francis Guazzelli peut être estimée à plusieurs millions de francs, et l'on peut raisonnablement estimer qu'en réalité elle lui appartient. De toute évidence, le train de vie de certaines de ces personnes ne correspond pas au contenu parfois squelettique de leur dossier fiscal. » Les rédacteurs de la note préconisent l'ouverture d'une information judiciaire, un peu sur le modèle de celle de 1986. Pour le commissaire Démétrius Dragacci, longtemps patron de la PJ en Corse, cet écrit, qui résume le « rapport Gréard » (du nom d'un commissaire en poste à l'époque), aurait pu changer le cours des choses s'il avait été pris au sérieux. La note est évoquée une première fois en février 1998, lors d'une réunion au ministère de l'Intérieur juste avant l'assassinat du préfet Claude Érignac. Le sous-directeur des affaires financières se montre intéressé. Mais, quelques heures plus tard, dans le bureau du directeur adjoint de cabinet, Roger Marion, le patron de l'antiterrorisme, balaie le rapport. « Pas de police à l'américaine. » Le rapport est posé sur un bureau, dans un coin. Avec l'assassinat du préfet Érignac, il dégringole fissa dans la poubelle à papier.

Protection des flics et des politiques

Roger Marion a-t-il été peu regardant avec les patrons de la Brise de Mer en échange d'informations sur les nationalistes, comme le soutiennent avec véhémence tous les grands flics qui le détestent (et il y en a beaucoup) ? Surnommé « Eagle Four » (pour « il gueule fort »), Roger Marion a toujours démenti ce mélange des genres. En juin 2001, alors au sommet de sa carrière (contrôleur général, directeur adjoint de la police judiciaire et responsable des « affaires criminelles »), il aurait pourtant fait retirer du fichier PJ3 (nom administratif donné au fichier du grand banditisme) les noms des frères Guazzelli. Paul, Angelo, Francis. Les frères Patacchini également. Envolés. Jacques et Joël Patacchini sont pourtant sur le point d'être jugés dans l'affaire du casse de l'UBS. Maintes fois mis en

cause, Roger Marion dément. « Dans le cadre de mes anciennes fonctions, je me suis en effet borné à entériner les décisions de retrait du fichier spécial de répression du banditisme qui m'étaient proposées par les services régionaux de police judiciaire », a-t-il fait savoir dans un droit de réponse envoyé à *Corse-Matin*²³.

Peu de temps après la modification de ce fichier PJ, l'avis de recherche de Richard Casanova, lui aussi traqué dans le cadre du braquage de l'UBS, disparaît inexplicablement. Pour l'administration, l'homme aurait été « retrouvé ». Totalemment faux. Il ne sera arrêté qu'en 2006. Son rôle d'indic n'est même plus discuté aujourd'hui. On ne fait pas seize ans de cavale sans protection. D'autant plus que l'homme ne s'est jamais vraiment caché. Il s'est offert le luxe de voter à certaines élections, et a déclaré en personne ses deux enfants Dimitri et Sacha dans les mairies des villages de Lucciana et Pietranera, dans l'agglomération bastiaise. Ses liens durables avec les nationalistes lui ont toujours permis d'avoir des informations sur le milieu.

Qui était le protecteur du Menteur ? Roger Marion montre du doigt Bernard Squarcini, qui a effectué sa longue carrière au sein des renseignements généraux avant de devenir le grand patron du contre-espionnage français sous la présidence de Nicolas Sarkozy. « Le Squalo », comme on le surnomme, jure, lui, qu'il n'a jamais rencontré le beau Richard. « On ne prête qu'aux riches²⁴ », sourit-il. D'après d'autres sources, Richard Casanova aurait été un contact de la DGSE, les renseignements extérieurs français. Lors de ses nombreux voyages en Afrique au cours de sa cavale, il aurait été un atout pour les militaires français. L'illustre passé de son père dans l'armée française pourrait avoir été une clef d'entrée... Claude Chossat, le chauffeur et homme de main de Francis Mariani, devenu ensuite le premier repentir de la Brise de Mer²⁵, persiste et signe : c'est bien Bernard Squarcini qui a « tamponné » Casanova. Et le jeune voyou surdoué aurait joué un rôle dans l'arrestation d'Yvan Colonna, recherché pour l'assassinat du préfet Claude Érignac. On ne prête qu'aux riches...

Bernard Legras, le procureur général auteur du rapport qui fera

date sur la Brise, ne se prononce pas sur la polémique « Roger Marion ». Il rappelle simplement quelques épisodes de la fin des années 1990 qui ont marqué sa mémoire. « Alors que j’avais entrepris de rédiger le rapport commandé par la chancellerie sur “la criminalité organisée en Corse” et que je cherchais à avoir une vision exhaustive du banditisme local, j’ai demandé au directeur du SRPJ d’Ajaccio de me faire parvenir toutes les synthèses qu’il pouvait détenir à ce sujet. Je savais que la PJ établissait et suivait bien évidemment ce type de documentation. Manifestement gêné, le directeur m’a répondu qu’il n’était pas habilité à répondre à ma demande et il m’a renvoyé vers la DCPJ. J’ai donc adressé ma demande à la direction centrale et, n’obtenant pas de réponse, ni d’explication sur les raisons du blocage, malgré plusieurs rappels, j’ai rendu compte à la chancellerie, en m’étonnant de ces réticences que je ne comprenais pas²⁶. » À l’époque, le ministère de la Justice n’a pas réagi.

Protection politique

Le clan noue également des liens étroits avec le monde politique. Parfois, il n’y a pas besoin de briser la glace avec les élus, ils appartiennent aux mêmes familles que les voyous notoires. Jean-Claude Guazzelli par exemple, frère de Francis, Angelo et Paul, est élu conseiller général en 1998. C’est un spécialiste des finances publiques, même s’il confie plus d’une fois au cours de sa campagne que son rêve aurait été d’être philosophe... « C’était un personnage intéressant, intelligent, il n’était pas impliqué dans les affaires de ses frères, se souvient un vieux flic. Mais a-t-il pu les ignorer ? A-t-il rendu des services, même sans le savoir ? » *Idem* dans la famille Costa. Jacques, frère de Maurice et de « Mimi », connaît une longue carrière politique insulaire. Il devient conseiller général, et vice-président du département. Nommé à la tête du parc naturel régional de Corse en 2013, après l’assassinat de son président, il est ensuite élu à la mairie de Moltifao en 2014. L’élu explique ne pas s’occuper des affaires de sa famille²⁷.

Dès 1985, les gendarmes observent les manœuvres de la Brise pour

« tamponner » les hommes politiques ou les grands décideurs économiques de l'île. Discret, impressionnant et intelligent, Francis Guazzelli aurait été le « référent politique » de la Brise. « C'est simple, à cette époque, si vous vouliez être élu, vous appeliez Francis Guazzelli, résume une commerçante bastiaise qui a connu tous les membres de la Brise. Et ensuite vous lui étiez redevable à vie. » Les gendarmes notent à la fin des années 1980 que « Francis Guazzelli fait campagne auprès des commerçants installés en plaine et en montagne aux fins d'amener Natali Paul à la présidence du comité des commerçants de la Haute-Corse ». Aucun dossier judiciaire ne l'a prouvé. Paul Natali aura ensuite une longue et fructueuse carrière politique. Il devient vite conseiller général. En 1992, il prend la présidence du département de la Haute-Corse, avant de devenir sénateur en 1998. Son successeur à la tête du département, Paul Giacobbi²⁸, fils de François, aurait également été sous l'influence des hommes de la Brise. « D'après des rumeurs persistantes, mais apparemment très informées, les résultats d'élections cantonales récentes en Haute-Corse n'ont pas été totalement étrangers à l'intervention d'émissaires de la Brise de Mer. Il est un fait que le président du conseil général de la Haute-Corse [Paul Giacobbi donc, qui vient de succéder à Natali] a désormais parmi ses proches un intermédiaire de la Brise de Mer²⁹ », note un membre de la préfecture en 1999. Une déclaration assez claire pour une majorité des Corses.

L'intermédiaire dont parle le rapport parlementaire ci-dessus est Augustin-Dominique Viola³⁰, *alias* « Mimi Viola », ami d'enfance de Georges Seatelli. Surnommé également « l'homme du président », originaire de Saint-Pierre de Venaco, dans le centre de l'île, dont il est le maire. Mimi est toujours resté dans l'ombre de Paul Giacobbi et de la justice, qui n'a jamais réussi à prouver son rôle de baron noir. L'homme n'a jamais signé aucun papier, aucun contrat et ne parlait pas au téléphone. « Il fonctionne à l'ancienne, et il fait peur³¹ », résume une source judiciaire pour expliquer l'impuissance des autorités à le coincer. Les véritables activités de Mimi Viola au sein du conseil général ont quand même été évoquées lors du procès en première instance dit des « gîtes ruraux », en novembre 2016 à Bastia.

Des membres du conseil général ainsi que Paul Giacobbi³² ont été longuement interrogés sur son rôle. Qui décidait d'attribuer les subventions ? À qui ? Pourquoi ? Au fil des audiences s'est dessiné en creux l'influence de Mimi Viola. Les parapheurs sur le sol de son bureau, collé à celui du président au quatrième étage de l'hôtel de région. Ses décisions, toujours écoutées par les employés du conseil général qui se tournaient vers lui plutôt que vers le président, souvent absent. « Le procès des gîtes ruraux portait sur une somme de cinq cent mille euros distribuée illégalement, note un magistrat en poste à Bastia à cette époque. Mais on pense que ce sont des millions d'argent public qui ont été détournés *via* des marchés publics surfacturés, des ententes entre plusieurs entreprises. » Le deuxième homme à jouer un rôle clef au sein du conseil général, Dominique Domarchi, était absent également lors du procès. Il a été assassiné un soir d'élections municipales en 2011.

Paul Giacobbi a finalement été condamné, et a laissé la place à une majorité nationaliste. Celui que la Corse surnommait « Paul Emploi³³ », pour sa propension à embaucher ses amis et les amis de ses amis, est aujourd'hui au cœur d'une nouvelle enquête sur des emplois fictifs présumés. Mimi Viola, lui, quitte rarement son village de Saint-Pierre de Venaco, dont les trottoirs, les vieux murets en pierre et les infrastructures ont été rénovés ces dernières décennies. La route qui le traverse a également été entièrement refaite ; peu de villages peuvent se vanter d'un si bon traitement. Ces nombreux marchés publics dépendent du conseil général. « Saint-Pierre de Venaco, c'est le Yamoussoukro de la Corse », plaisante un employé de l'institution, évoquant la petite ville natale du président de la Côte d'Ivoire, Félix Houphouët-Boigny, transformée en capitale et dotée d'une basilique démesurée, réplique africaine de celle de Saint-Pierre de Rome, inaugurée par le pape Jean-Paul II et devenue depuis lieu de pèlerinage de toute l'Afrique de l'Ouest.

Investissement à l'étranger

À la fin des années 1990, la Brise agit comme une multinationale. Maintenant qu'elle est richissime, elle investit à l'étranger. En 1998,

une somme de six millions de dollars a par exemple été virée en République dominicaine pour acquérir un hôtel-casino. L'argent a transité par l'intermédiaire d'un chef d'entreprise d'origine corse installé à Saint-Martin³⁴. Le manque de coopération de la justice locale n'a jamais permis aux autorités françaises de vérifier cette information. En 1997, un message Interpol alerte la France sur la présence de membres de la Brise en Russie. Le 16 janvier 1997, Angelo Guazzelli, Jean-Jacques Voillemier (le frère du gérant de L'Apocalypse, la boîte de nuit inaugurée par Alain Delon), Francis Mariani et trois autres personnes s'envolent de Genève vers Kemerovo, en Sibérie, *via* Moscou. « Le groupe répondait à l'invitation de trois ressortissants russes nommés Guennadi Bakalov, Vladimir Slabkin et Stanislav Kostin, pour engager des pourparlers ayant pour but d'ouvrir un casino », relate la note Interpol. Le premier est identifié comme le vice-président de la banque de transport Kouzbass. Un deuxième voyage est organisé en avril 1997. En juillet 1999, les autorités russes dressent un bilan de ces voyages. Plusieurs casinos, dont le Las Vegas à Kemerovo, ont bien reçu le soutien financier de la banque de transport. Des hommes proches de la Brise de Mer dirigent et font tourner le casino. « Nous les retrouvons également dans des casinos et cercles de jeu en Afrique et en Italie », constate un ancien membre de la préfecture, impuissant devant cette toile désormais solidement tissée.

¹⁹. Samuel Blumenfeld, « Alain Delon : “Tout ce que j'ai fait au cinéma, je l'ai vécu” », *Le Monde*, 21 septembre 2018.

²⁰. « Non à la mafia, oui à la vie ».

²¹. Entretien avec l'une des auteures, septembre 2019.

²². Rapport de Bernard Legras sur « la criminalité organisée en Corse », remis au mois de juillet 2000 à la ministre de la Justice Élisabeth Guigou.

²³. Droit de réponse de Roger Marion, *Corse-Matin*, 21 novembre 2019. Contacté par l'une des auteures, il n'a pas souhaité répondre.

²⁴. Entretien avec l'une des auteures, juillet 2019.

²⁵. Claude Chossat, *Repenti*, Fayard, 2017. Claude Chossat n'a jamais obtenu le statut officiel de repent, mais il se définit lui-même comme collaborateur de justice. Il est le premier à avoir parlé, en signant ses procès-verbaux, du fonctionnement de la Brise de Mer.

²⁶. Entretien avec l'une des auteures, septembre 2019.

²⁷. « “Dérive mafieuse” en Corse : l'opération mains propres est lancée », *L'Obs*, 16 mars 2017.

²⁸. Contacté, Paul Giacobbi n'a pas donné suite à nos sollicitations.

29. Rapport parlementaire des sénateurs sur « la conduite de la politique de sécurité menée par l'État en Corse », publié en 1999.

30. Contacté, Augustin-Dominique Viola n'a pas donné suite à nos sollicitations.

31. « Procès des gîtes corses : petites magouilles et clientélisme », *L'Obs*, 26 novembre 2016.

32. Paul Giacobbi a été condamné par la cour d'appel de Bastia, le 9 mai 2018, à trois ans de prison avec sursis, cinq ans d'inéligibilité et vingt-cinq mille euros d'amende. Les subventions censées financer des gîtes ruraux ont été versées à des proches des élus pour leurs propres résidences.

33. Paul Giacobbi a été mis en examen en 2017, dans un dossier d'emplois fictifs à la collectivité territoriale de Corse, instance régionale dont il fut le président entre mars 2010 et décembre 2015.

34. Cette information, comme les suivantes, est issue d'une note rédigée par Roger Marion et envoyée à Jean-Pierre Chevènement en juillet 2000. Concernant la Russie, cet épisode est également narré dans un dossier judiciaire.

... et la gloire

Le noyau dur de la Brise de Mer ne s'est fait attraper ensemble qu'une seule fois. Ils paressaient le temps d'une petite sieste sur les chaudes pierres d'un muret de la ville de Sartène, au sud de l'île. Enfin c'est ce qu'ils ont raconté... Quand les gendarmes les arrêtent en ce début du mois de juillet 2000, ils ont plutôt en tête une histoire de racket. Les interpellés ouvrent de grands yeux innocents. Un racket, quel racket ? Ce n'est quand même pas interdit de faire la sieste ? ! Leur présence ensemble dans la même ville est évidemment fortuite. D'ailleurs, ils se connaissent à peine, voire pas du tout pour certains d'entre eux. Ils s'en tiendront à cette version loufoque durant toute l'instruction, puis au cours du procès.

L'histoire démarre avec un appel téléphonique, celui d'un restaurateur de Sartène aux gendarmes. La veille, le 4 juillet, il a remarqué quelques hommes qui tournaient dans la ville. Le 5, ils viennent manger chez lui. Au moment de l'addition, un des convives lui lance : « La prochaine fois, c'est toi qui paieras, on te dira combien tu devras payer et où. » Un racket, disons, poli, mais clair et ferme. *A priori*, le restaurateur ne connaît pas le pedigree de ses clients quand il téléphone aux gendarmes. Il se rétracte d'ailleurs dès le lendemain et ne reconnaîtra personne lors du tapissage. Il enverra même un communiqué dans *Corse-Matin* pour les dédouaner...

La photo de groupe prise juste après les arrestations aurait pu devenir l'affiche d'un de ces films à la gloire des gangsters. Les hommes de la Brise, décontractés, tiennent chacun un numéro à la main, visages détendus et corps déliés. Ils ne prennent même pas la peine de se tenir droit. Il y a là trois piliers de la bande : Maurice Costa (éleveur de chèvres dans le civil, plusieurs fois interpellé pour des vols à main armée), Francis Mariani (qui se déclare agriculteur)

et Pierre-Marie Santucci (qui a troqué son job de serveur au bar de la Brise de Mer, disparu depuis, pour celui de mécano). Deux Marseillais, soutiens de la Brise, dont Alexandre Chevrière, un des protagonistes de l'UBS, sont là, eux aussi. D'après des témoins, un homme a sauté du muret juste avant l'interpellation. Il s'agissait de Richard Casanova qui s'est débarrassé dans sa fuite d'un sac à dos. Les gendarmes y découvrent un pistolet automatique, des cagoules, des gants, un talkie-walkie et des clefs de voitures volées, plus des traces d'ADN. D'après plusieurs témoignages, Casanova, alors en cavale, a été aidé ensuite par la famille de Jean-Jé Colonna et hébergé pour la nuit à Olmeto-Plage, sur le littoral, à une demi-heure de Sartène. Ce détail a son importance : Jean-Jé est à cette époque considéré comme le parrain du sud de l'île, et le juge de paix sur toute la Corse. Sa stature, son influence lui permettent de faire régner la paix en arbitrant les conflits éventuels. S'il protège Richard Casanova, cela montre que ce dernier est définitivement très puissant.

Les gendarmes n'ont pas encore idée de l'importance du coup de filet. « J'étais au parquet d'Ajaccio à l'époque, se souvient un magistrat. Un substitut vient me voir et me dit : "Il y a des gens qui ont été arrêtés à Sartène, je ne sais pas qui c'est." Je demande les noms. Mariani, Santucci, Chevrière... Je bondis de ma chaise. » Mais il est trop tard. Les gendarmes ont déjà prévenu les familles, rendant inutiles les perquisitions d'urgence qui auraient pu leur permettre de mettre la main sur de l'argent ou des papiers importants. « J'étais fou. On s'est privés d'une belle occasion. Mais il faut se remettre dans le contexte de l'époque. Les voyous, on ne les connaissait pas, ils n'intéressaient personne, tout le monde ne faisait que du natio, du natio, du natio... » Assise sur un banc du tribunal, la petite bande a la tête des mauvais jours. Pas d'avoir été arrêtés, ils s'en moquent. Mais parce que leurs rivaux vont deviner ce qu'ils étaient allés faire à Sartène ce jour-là. Et donc il y aura des représailles.

La justice n'a pas pu déterminer avec certitude s'ils étaient venus tuer un rival à Sartène, et lequel. Plusieurs noms ont été évoqués au cours de l'enquête. Avaient-ils prévu d'assassiner François Santoni, leader nationaliste fondateur d'Armata Corsa en 1999 et en lutte

contre la Brise ? Son village se situe à trente kilomètres de Sartène. Interrogé lors de sa garde à vue, Francis Mariani nie et s'énerve. « Je n'ai pas envie de vivre le reste de ma vie avec un gilet pare-balles. » D'autres thèses sont évoquées. Le fils du restaurateur aurait été visé. Un renseignement parvient aux gendarmes : la cible était en fait un chef d'entreprise, impliqué dans la mort de Dominique Rutily. Dominique Rutily, la « doublette » de Richard Casanova, patron du club de foot de Calvi et tué en 1996 sur le parking du stade d'Hyères. La Brise se serait donc déplacée à Sartène pour venger l'un des siens. L'enquête n'a permis de valider aucune thèse. « La première fois que j'ai auditionné Francis Mariani, il m'a clairement dit : “Mais, monsieur le juge, on n'était pas là pour ça”, en référence aux soupçons de racket, se souvient Patrice Camberou³⁵, alors jeune juge d'instruction à Ajaccio.

Le « on » désigne clairement la Brise de Mer. Francis Mariani peste : « Un coup on est la Brise de Mer et on est milliardaires, et un coup on rackette des sandwichs. » « Il était très froid et très sec, l'air supérieur, il ne voyait pas bien ce qu'il faisait devant un juge d'une trentaine d'années, poursuit Camberou. Tous m'ont globalement regardé de haut. » Pierre-Marie Santucci et Maurice Costa ont carrément menacé le jeune magistrat. Attendant une confrontation dans les couloirs du palais, les deux se lèvent à son passage et murmurent qu'ils ne supportent pas la détention. « Ça va mal se terminer », entend Patrice Camberou qui, sans se troubler, poursuit sa route, puis mène ses auditions prévues. Il sera ensuite protégé quelques semaines, tout comme le deuxième juge saisi, Jean-Michel Gentil.

Sans surprise, les interrogatoires de la joyeuse petite bande ne donnent rien. Pierre-Marie Santucci, après avoir été serveur au café La Brise de Mer, est maintenant agent d'entretien à L'Apocalypse, toujours elle, pour quatre mille francs par mois et a créé sa société de dépannage. Ses proches le décrivent toujours aussi colérique. Pire qu'avant même... Il n'a ni l'aura ni le charisme de son grand-frère, François-Marie, mort prématurément d'un cancer en 1992. Alors pour s'imposer, tenter d'être à la hauteur, il se montre souvent agressif. Et toujours aussi décontracté dans le bureau d'un juge.

Pourquoi était-il coiffé d'un bob bleu imprimé « Corsica » ce jour-là ? Pour dissimuler son visage ? « Si vous participez à des concours de boules, vous saurez que ce genre de bob est distribué à cette occasion, moi, j'en ai souvent dans la voiture. » Était-il présent à Sartène pour tuer ? Imperturbable, Santucci rabroue le juge. « C'est bien la preuve que vous doutez que nous étions là pour une extorsion de fonds. » Il avait des gants, oui, car il transpire des mains. Maurice Costa, lui, a de l'eczéma et les porte même en plein été. Il vit au village, à Moltifao, avec ses soixante-quinze vaches et ses cinq chevaux. Son casier comporte également une mention étonnante, une amende pour « pâturage illicite ».

Tous répondent peu ou prou la même chose : « La Brise de Mer, ça ne veut rien dire. C'est un bar qu'on fréquentait quand on était jeunes. » Éternel leitmotiv.

Les ADN prélevés sur le sac et les armes sont comparés à ceux des frères Guazzelli, notoirement membres du clan, mais ils ne correspondent pas. Ils sont tout de même interrogés. La Brise de Mer ? Angelo Guazzelli, *alias* « Olive », s'emporte quand les policiers osent lui demander s'il en est. « C'est une invention journalistique de journalistes parisiens pour vendre du papier. Et il est étonnant que ces derniers citent des sources judiciaires, car il n'y a aucun fondement à cela. À mon avis, il y a un fond politique pour dénigrer l'île. » Autre rengaine souvent servie par les membres de la Brise. Comme les politiques, les voyous ont aussi leurs éléments de langage. Propriétaire d'un domaine de plus de mille oliviers, Angelo, né en 1953 (et en cavale à l'heure où nous bouclons ce livre), est alors officiellement oléiculteur. Son huile, Terra Rossa, se vend dans les épiceries de luxe.

« Tous les membres nient, d'une même voix, et avec la même constance, l'existence même de la structure : c'est un fonctionnement totalement mafieux, souligne un ancien patron de la PJ en Corse. Autre trait qui les distingue des voyous ordinaires : ils connaissent l'État et ses failles. Ils savent manier le verbe, incarner une figure. On se retrouvait impuissants. »

Francis Mariani, enfin, se moque ouvertement de la justice,

affirmant qu'il n'a rien à voir avec le banditisme, il a fait des erreurs de jeunesse, certes, mais vit aujourd'hui de la vente de ses veaux (au noir, il n'a donc pas de factures) et de la générosité de sa mère. « Le mythe de la Brise de Mer est un alibi pour nous mettre en prison, s'énerve-t-il. Tout ça, c'est du pipeau. » Oui, il court des rallyes, mais les policiers ont-ils retrouvé une voiture à son nom ? Non. Cela prouve bien son mode de vie modeste. Les investigations montrent que l'homme possède de nombreux véhicules, jamais en son nom propre. Il roule en Subaru, mais, quand il veut se faire plus discret, il emprunte – gratuitement – une Renault Megane à l'agence Europcar.

Les explications données par la bande pour justifier de leur présence à Sartène ce jour-là ne convainquent pas les policiers. Tout le monde est expédié en prison. À la maison d'arrêt de Borgo, les Costa, Mariani et Santucci sont des seigneurs. Ils se font livrer des repas des meilleurs restaurants de Bastia et ne tolèrent que l'on ferme leurs cellules qu'à la nuit. Maurice Costa est toujours « rasé de près et parfumé à la maison d'arrêt, ce qui est très inhabituel chez les détenus », est-il noté dans son dossier. Jamais l'adage répandu dans le monde judiciaire qui veut que, à Borgo, « ce sont les détenus qui surveillent les matons » n'a été aussi vrai.

Au cours de ces quelques mois de détention, Francis Mariani fait la connaissance de Claude Chossat. Âgé de 22 ans, Chossat est un petit voyou condamné pour le braquage de deux personnes âgées à leur domicile. Il aime les rallyes automobiles, a tapissé les murs de sa cellule de posters de bolides ; les deux hommes se rapprochent. Francis Mariani le fascine autant qu'il lui fait peur, mais cette nouvelle relation le protège en détention, où il fait toujours bon se placer sous l'autorité du boss. Il lui obéit, dispute des parties de PlayStation. Ils se retrouveront quelques années plus tard, quand le parcours criminel de Francis Mariani touchera à sa fin.

Dans le dossier du pseudo-racket de Sartène, les perquisitions permettent de lever le voile sur une partie des richesses accumulées par les membres de la Brise depuis plus de vingt ans. Construite sur quatre étages au creux de la colline, la maison des Guazzelli domine le village familial de La Porta, nid d'aigle à plus d'une heure de

Bastia. Le village a été doté depuis peu d'une piste d'hélicoptère... Les façades blanches de la villa tranchent dans la végétation vert-de-gris du maquis. Dans l'aile droite, une terrasse, au-dessus de trois arches majestueuses, fait face à la montagne. Une piscine intérieure chauffée et une salle de jeu sont creusées dans l'aile gauche. Les placards de l'appartement bastiais des Guazzelli, deux cents mètres carrés au sol, renferment du matériel hi-fi dernier cri. Il est équipé d'un système très moderne de chauffage mural et de climatisation par le plafond, note scrupuleusement le rapport de perquisition. Un faux plafond incrusté de nombreux spots halogènes distille savamment une lumière blanche dans tout l'appartement. Sont retrouvés quatre postes de télévision. Dans la chambre, l'écran géant sort du sol grâce à une télécommande.

Des dizaines de bijoux, croix en or, pierres précieuses, gourmettes, montres Breitling, Rolex avec incrustation de pierres blanches, pendentifs ciselés aux contours de la Corse sont photographiés par les enquêteurs. Francis Guazzelli est furieux que les flics, accompagnés du juge, osent entrer chez lui et fouiller ses affaires. « Je me souviens de quelqu'un de très agressif », raconte Patrice Camberou. Chez Angelo, on retrouve des voitures de luxe, aucune à son nom propre, et de nombreuses œuvres d'art. Le cadre soigné de l'une des peintures supporte le nom de Modigliani, mais il ne s'agit en fait que d'une simple copie d'*Elvire assise accoudée à une table* ; l'original est bien loin des montagnes corses, exposé au Saint Louis Art Museum, dans le Missouri.

À Borgo, le temps se fait long ; les patrons de la Brise ont mieux à faire. Ils organisent alors l'évasion la plus douce des annales judiciaires... En mai 2001, un fax arrive à la maison d'arrêt de Borgo. Il est censé provenir du tribunal d'Ajaccio, mais a en réalité été envoyé de l'hôtel Campanile d'Aix-en-Provence, et ordonne la remise en liberté de Pierre-Marie Santucci, Francis Mariani et Maurice Costa. Les trois hommes rassemblent quelques affaires et sortent en sandales par la porte qu'on leur ouvre. Le fax était un faux, mais un faux très bien fait et « signé » par le président du tribunal d'Ajaccio. Même le nom du juge des libertés mentionné dans le fax est exact. Bien des années après, cette évasion inspirera une chanson d'I Mantini,

groupe insulaire spécialisé dans les parodies. « Il est libre fax » est calquée sur celle d'Hervé Cristiani « Il est libre Max ». Les paroles sont revues et corrigées : « Borgo, c'est carrément *Loft Story*, un coup de téléphone et tu es déjà sorti [...]. Résultat, plus personne ne veut être acquitté, tous les détenus demandent la perpétuité. » S'il prête à sourire aujourd'hui, à l'époque, cet épisode continue de parfaire leur légende. Surtout celle de Francis Mariani.

Alerté par un permis de visite au nom de Francis Mariani portant la mention « Libéré le 31 mai 2001 », le juge d'instruction Patrice Camberou, en charge de l'affaire, tombe des nues. Entre ce dossier et celui des paillotes du préfet Bonnet, le jeune magistrat aura été servi par son passage en Corse. Il reste stoïque et ouvre une nouvelle enquête le 5 juin. Seul Francis Mariani est rattrapé avant son procès.

À l'audience, ce dernier a pris le parti de tourner en dérision toutes les accusations. Les huit mille francs retrouvés dans ses poches ? « Je ne suis pas dépensier. Je vends un veau par-ci par-là, les billets s'accumulent... » La tentative d'assassinat ? « Préparer un coup en se montrant à tout le monde en plein midi ? Vous me prenez pour un âne ! » La Brise de Mer ? « De la pipette, un mythe ! » De la pipette. L'expression fera date et a marqué les mémoires. Francis Mariani, comme son fils Jacques après lui, a toujours eu le sens de la formule. Un jour qu'il concourait à un rallye, un journaliste tente de le filmer et lui dit : « Monsieur Mariani, ne bougez plus ! » Il rétorque illico : « D'habitude, c'est moi qui dis ça ! » Les éclats de rire provoqués sont toujours un peu crispés.

Les policiers, eux, n'ont pas la tête à rire. Vingt ans qu'ils se cassent les dents sur cette supposée « pipette ». Mariani n'est condamné qu'à quatre ans de prison. Le parquet n'a retenu de cette affaire que ses infractions périphériques, le port d'armes et le recel de voitures volées. Il n'est pas condamné pour l'association de malfaiteurs. « Toute la Corse rigolait, se souvient un magistrat. La population était atterrée de voir qu'il n'y avait vraiment que des juges pour ne pas savoir que ces hommes étaient des malfaiteurs. »

Cheveux désormais piqués de blanc, Francis Mariani est le boss. Cette évasion est sa deuxième belle. Presque vingt ans plus tôt, le

22 janvier 1984, il était déjà parvenu à quitter sa cellule, mais cette fois à l'ancienne. Emprisonné à Sainte-Claire, un couvent du XVI^e siècle au cœur de la citadelle de Bastia qui a longtemps servi de pénitencier, le jeune Mariani avait utilisé une lime pour se débarrasser des barreaux encombrants, d'une corde pour descendre de la cellule à la rue, quinze mètres plus bas, et d'un miroir pour prévenir les complices. Il était accompagné d'un acolyte inconnu à l'époque, mais devenu entre-temps l'un des leaders les plus respectés – et craint – du Front de libération nationale corse : un certain Charles Pieri³⁶.

Francis Mariani, 1,80 m, 90 kilos, est également réputé pour sa violence, sa cruauté ; il terrorise les gens. Des dizaines d'assassinats lui sont imputés. On raconte qu'il suffit d'un simple petit mot de travers pour le mettre hors de lui. Un soir, dans un bar, il aurait manqué de tuer un client avec le fil du téléphone après un simple désaccord. Devant les juges, il ne parle que de ses veaux, mais devant ses proches et ses ennemis il se vante de son tableau de chasse. À la fin de sa carrière criminelle, quelques mois avant de mourir, Mariani menacera par exemple un de ses proches en ces termes glaçants : « J'ai tué cinquante-quatre types, alors un de plus ou un de moins... » Le chiffre serait encore plus impressionnant, selon un magistrat. Vrai ? Faux ? Francis Mariani était-il aussi sanguinaire que sa légende le raconte aujourd'hui ? Peu importe, tant que le monde le croyait.

Le clan fonctionne parfaitement, la mécanique est huilée. « Leur force, c'est la famille et l'amitié, note un ancien flic. On essayait de semer la zizanie, mais c'était impossible. » La Brise n'a jamais fonctionné comme un clan sicilien, avec le *capo di tutti capi* – littéralement, « le chef de tous les chefs », le parrain suprême – et une structure pyramidale. Pas de hiérarchie. Les décisions se prenaient à l'unanimité par les membres fondateurs. Chacun était ensuite informé de sa mission et devait s'y tenir. Cette collégialité a d'ailleurs permis au clan de survivre à la disparition de François-Marie Santucci, l'un de ses membres fondateurs les plus charismatiques. S'il avait vécu plus longtemps, l'avenir du clan en aurait peut-être été changé, il l'aurait probablement dirigé. Mais voilà, l'aîné des Santucci meurt à

42 ans. Avant de mourir, il a réuni tout l'état-major de la Brise dans sa chambre d'hôpital : il a réparti les affaires entre chacun d'eux, et leur a demandé de ne pas se trahir. Il a été écouté. Pendant un temps.

Une galaxie de personnages gravitait autour du clan criminel, faisant ensuite le lien avec le monde légal. L'un était le banquier du clan : Antoine Patacchini³⁷, dit « Tony », dit « le Notaire » (il a été radié de l'ordre en 1986 après avoir été condamné pour abus de biens sociaux), dit encore « le Léopard. » Une très vieille amitié le liait avec Francis Mariani : le père de Patacchini, un militaire haut gradé, avait succombé à un accident de voiture alors que son fils n'avait que 10 ans. Le conducteur de l'autre voiture impliquée dans l'accident était Jacques Mariani, le père de Francis. L'histoire est incroyable, mais les deux fils sont ensuite restés liés jusqu'à leur mort. Notaire défroqué, Tony est devenu le comptable personnel du voyou. Une liste des dépenses de Francis Mariani a par exemple été retrouvée sur un magazine féminin dans les toilettes de son appartement d'Ajaccio lors d'une perquisition. Des montres, des sacs, une somme de vingt mille euros pour l'avocat historique de la famille Mariani, Éric Dupond-Moretti, des voitures, des chaussures, Tony tenait scrupuleusement sa comptabilité. « Peut-on dire que vous étiez le banquier de Francis Mariani ? », lui avaient demandé un jour les flics. Il ne s'était pas dérobé. « Je dirais plus banque de dépôt et de retrait. »

Le clan avait aussi son « représentant commercial », Christian Leoni, le cousin germain des Ziglioli devenu un traître pour sa famille. Surnommé « *u Goffu* », « le Vilain », « le Pas Beau », l'homme gardait chez lui un carnet avec les noms de bars de la région bastiaise accolés à des chiffres, une véritable comptabilité de l'entreprise Brise de Mer. Leoni paie par exemple les funérailles de Francis Mariani. Puis, quand les piliers du clan meurent un à un, Leoni reste en contact, *via* des téléphones protégés, avec toutes les veuves, qui continuent à recevoir des rentes.

³⁵. Entretien avec l'une des auteures, octobre 2019.

³⁶. Francis Mariani est alors incarcéré pour une fusillade contre une gendarmerie à Lozari (Haute-Corse) et une attaque de fourgon. Charles Pieri était, lui, en prison à la suite de

l'assassinat d'un légionnaire dans l'attaque d'un camp de repos de la Légion étrangère à Sorbo-Ocagnano (Haute-Corse), en février 1982.

37. Il n'a pas de lien de parenté direct avec les frères Patacchini du casse de l'UBS.

Un joueur de foot plein d'avenir

Depuis le stage estival de Clairefontaine, le jeune Christophe Guazzelli n'a jamais cessé de jouer au foot. Le niveau de Richard, son frère, stagne, il n'a pas l'ambition de quitter son équipe amateur. Le talent de Christophe, lui, s'est confirmé et affirmé. Il peut prétendre à une carrière professionnelle. Francis Guazzelli veut le meilleur : faire rentrer son fils au centre de préformation de Clairefontaine, comme pensionnaire, cette fois. De l'avis des pros qui l'ont vu évoluer sur un terrain ces années-là, Christophe Guazzelli avait le niveau pour être retenu sans aucun appui en haut lieu. Mais il ne participe pas à la sélection organisée par Clairefontaine, Francis ne fait pas confiance au hasard. Le père a réussi à « toucher » Jean-Claude Darmon, grand argentier du foot français, pour s'assurer de l'avenir de son fils.

Comment Jean-Claude Darmon, self-made-man, devenu millionnaire grâce à l'idée d'installer des encarts publicitaires dans les stades de football pour financer ce sport, est-il apparu dans le paysage ? Lui jure qu'il ne connaît pas de Corses, ni Guazzelli ni aucun voyou. Quand la justice avait décidé de mettre son nez dans les comptes du cercle de jeu le Wagram, encore lui, pour tenter d'assécher la machine à cash de la Brise de Mer, les policiers étaient pourtant tombés sur son nom. Ce dernier n'est en effet pas proche des Corses, mais consulte le trésorier du Wagram, Jean Testanière, surnommé « le Mage » en raison de ses (supposés) talents de voyance. Le Mage est un très bon ami de Jean-Claude Darmon, qui le loge d'ailleurs gratuitement dans un cent vingt mètres carrés de la très chic avenue de Friedland à Paris. Le grand argentier du foot, aussi à l'aise sur les terrains que dans les pages people des magazines (il est le parrain de Joy, la fille de Laetitia et Johnny Hallyday), est cité

plusieurs fois au cours de cette enquête menée par le redouté juge financier Serge Tournaire.

Darmon a conseillé au « Mage » de ne plus parler au téléphone. Il dit qu'il n'était pas au courant des écoutes, mais qu'il les a déduites, en lisant la presse au sujet du Cercle. Il a aussi loué l'un de ses nombreux appartements à la famille d'Angelo Guazzelli, l'oléiculteur. D'après un témoignage, Darmon aurait même passé des vacances avec Angelo et sa femme, Valérie, à Saint-Tropez. « C'est totalement faux, s'insurge Darmon. Je ne les connais pas, je n'ai jamais connu les Guazzelli. J'ai loué un appartement à la femme de l'un d'eux, mais elle ne porte même pas ce nom ! Je ne connais pas la pègre, je n'ai jamais mis un pied au Wagram³⁸. » A-t-il pistonné le jeune Guazzelli ? « Honnêtement, je ne m'en souviens pas, parole d'homme, poursuit Darmon. Mais, oui, c'est tout à fait possible, au cours de ma carrière, j'ai dû faire ça une bonne vingtaine de fois. Jean Testanière a dû me demander, c'était un ami très proche, donc je l'ai fait. Jean est mon pote, mais cela ne fait pas de moi un mafieux. Si Christophe Guazzelli n'avait pas été bon, il ne serait pas resté à Clairefontaine. »

André Merelle³⁹, ancien directeur de l'Institut national du football de Clairefontaine (INF) aujourd'hui à la retraite, se souvient parfaitement de sa première rencontre avec le jeune Guazzelli. « Darmon m'a présenté le père, la mère, se souvient Merelle. Nous avons donc pris Christophe, je ne pouvais me permettre de refuser quelque chose à Darmon. Mais je peux vous assurer que Christophe était bon, attention, sinon on ne l'aurait pas gardé. Je me souviens d'un gamin adorable, avec ses cheveux bouclés et ses beaux yeux. Il était poli, agréable. Je n'ai pas cherché à en savoir plus sur les liens de sa famille avec Darmon. »

Au niveau sportif, personne ne le nie, Christophe mérite sa place au centre d'entraînement des jeunes espoirs. L'entregent de son père lui a quand même permis d'échapper au côté aléatoire d'une sélection classique. Il n'a pas passé le concours comme les autres. L'influence du père permet également de ne pas s'embarrasser des règles qui s'appliquent au commun des mortels. Pour aller à Clairefontaine, il

faut normalement vivre en région parisienne, ce qui n'est pas le cas du jeune Bastiais. Pour compenser, le pensionnaire Guazzelli paie son logement, sa formation, sa nourriture, contrairement aux autres gamins qui, eux, ont été sélectionnés en bonne et due forme et bénéficient donc d'une bourse.

L'adolescent s'entraîne dur et suit en parallèle des cours au collège de Rambouillet, sa quatrième, puis sa troisième. Le week-end, il rentre à Bastia, ou retrouve ses parents et son frère qui ont un pied-à-terre à Paris. Il ne se fait jamais remarquer. Équipé comme un prince, arborant les plus beaux maillots, les meilleures chaussures et les survêtements les plus chers, il a ordre de son père de ne pas moufter quand il se les fait voler (ce qui arrive souvent). Papa Guazzelli les remplace, mais donne une consigne : « Pas de vagues. »

Après deux ans dans la grisaille des Yvelines, Christophe retrouve la Méditerranée et la lumière du Sud. Il a été sélectionné pour rejoindre le centre de formation de Monaco et ses terrains de foot creusés dans la montagne du Rocher. Thierry Henry, David Trezeguet, Emmanuel Petit, Lilian Thuram, quatre champions du monde 1998, ont été formés ici, à La Turbie. Il y passe un an. Ici aussi, il ne laisse que de bons souvenirs. « C'était un jeune homme très gentil, très doux, se souvient Dominique Bijotat, alors directeur du centre de formation. Il avait des bonnes bases techniques, mais il lui manquait de l'impact physique. Il fallait qu'il s'entraîne plus pour combler ses manques physiologiques⁴⁰. » Bosseur, Christophe transpire, s'accroche. Cette fois, les cours sont dispensés par un centre de formation privé. Mais il a du mal à exister sur le terrain. Bijotat lui conseille d'aller dans un club disposant d'une deuxième équipe, pour qu'il puisse jouer. « À Monaco, il n'y en avait qu'une, et il y avait une telle concurrence qu'il ne pouvait pas percer. Il était un peu en retard physiquement. » Le centre de formation de Châteauroux accueille le jeune homme pendant un an, puis Christophe est recruté à Nantes, dans l'équipe des moins de 19 ans.

Le jour de la signature du contrat, en mai 2009, Francis Guazzelli s'est déplacé dans le bureau de Waldemar Kita, l'homme d'affaires

franco-polonais, président du FC Nantes. Le jeune Christophe doit signer un contrat de stagiaire, qui prévoit un salaire d'environ deux mille cinq cents euros par mois, pendant deux ans. Surprise : il ressort du bureau avec un contrat « élite », la dernière marche avant le contrat professionnel. Le salaire peut grimper jusqu'à sept mille cinq cents euros, pendant une durée de cinq ans. Pourquoi cette faveur ? « Waldemar est un milliardaire, il s'en fout, il s'est pris d'amitié pour Francis et sa femme », croit savoir un ancien membre du staff du FC Nantes. « Ce sont les éducateurs responsables du centre de formation qui évaluent le niveau des jeunes joueurs, pas moi, s'énerve l'homme d'affaires. Il y a soixante-dix-huit gamins, il en faisait partie, c'était un joueur comme un autre⁴¹. » Christophe loue un appartement sur la très coquette place du Martray, dans le centre-ville de Nantes. Francis rayonne de fierté. Ça y est, son fils y est arrivé, loin de la Corse.

Comme son père, qui les collectionne sous les noms de ses amis, Christophe raffole des voitures de prestige. Il roule dans une Fiat 500 Abarth, un modèle de course lancé l'année précédente au Salon de l'automobile de Genève. Le jeune homme, qui n'a pas perdu son accent corse, se fait des potes, sort faire la bringue. « Toutes les nanas lui couraient derrière, se souvient un des membres du club de Nantes. Dans les villes de province, tout se sait, il faisait des ravages. On lui a dit de se calmer un peu, mais ce n'était pas méchant, il était toujours poli et gentil. » Quand Nantes va jouer à Bastia, Francis Guazzelli régale tout le monde avec des langoustes. Puis fait entrer ses « invités » en voiture directement dans le stade de Furiani.

Le père continue à rendre visite au fils, à Châteauroux et à Nantes, Christophe ne rentre plus tous les week-ends. Parfois, il vient accompagné de Richard. L'aîné de la fratrie a emprunté un chemin plus classique. Scolarisé au lycée privé Jeanne-d'Arc à Bastia, il a obtenu son bac et ne fait pas d'écarts. Il s'oriente vers une école de commerce et s'inscrit en science éco à Nice, où de nombreux Corses partent faire leurs études. Il envisage d'aller se former en Angleterre. Il est plus discret, un peu effacé, semble mal dans sa peau même. Il n'a pas l'aisance naturelle que partagent son père et son petit frère. À Nantes, Francis Guazzelli invite tout le monde au restaurant, le staff,

des amis de ses fils, et fait le spectacle. Il raconte qu'il est agriculteur, s'invente un quotidien dans les champs avec les bêtes, les gens rigolent, mais personne n'est dupe.

38. Entretien avec les auteures, 10 octobre 2019. Le rôle de Jean-Claude Darmon a été révélé dans *L'Équipe* le 15 juillet 2019, sous la plume de Brendan Kemmet (« Jean-Claude Darmon et le pensionnaire de Clairefontaine »).

39. Entretien avec l'une des auteures, octobre 2019.

40. Entretien avec l'une des auteures, novembre 2019.

41. Entretien avec l'une des auteures, 14 octobre 2019.

Premières trahisons

Quand on s'appelle Francis Mariani, on n'a guère l'habitude de s'appuyer sur la justice pour régler ses problèmes. C'est sans doute pour cela qu'aujourd'hui encore le flou plane sur la date de la première tentative d'assassinat dirigée contre lui. C'était au cours de l'année 2001, un seul tireur et une décharge tirée par-derrière. La balle lui laissera une large cicatrice dans le dos, et la poudre les premières odeurs de trahison.

Dans les années qui suivent, à l'aube du nouveau millénaire, le clan de la Brise de Mer connaît ses premières fissures. Elle reste crainte, ses membres influents, mais elle vit désormais de sa légende et de ses investissements. En vieillissant, les caractères de chacun se sont affirmés. Francis Guazzelli, plus marmoréen que jamais, est presque devenu un notable. Finis les braquages, les coups de sang, les postiches... Il chasse le week-end au village, tape le carton au café Riche sur le boulevard Paoli à Bastia, et veille sur l'éducation de ses fils. La plupart des fondateurs de la Brise sont devenus des hommes d'affaires, des bandits en col blanc qui vivent des rentes de leurs investissements. Sauf Francis Mariani, toujours aussi irascible, sanguin. Et Richard Casanova, en mal d'action, avec de nouveaux territoires à conquérir.

Ces deux-là n'ont jamais vraiment eu d'affinités. Quand l'un préfère la violence, l'autre choisit la ruse. Le premier impressionne, le second persuade. Richard est à l'aise partout, au bar du village ou dans les salons des ministères, fait de la politique, a de l'entregent, il voyage dans le monde entier et a même appris à parler chinois. Jusque-là, Francis Mariani y a vu son intérêt, leurs personnalités sont complémentaires. Mais il ne faudrait pas que le menteur le double, Francis est aux aguets. Il regarde avec méfiance cet ancien complice

continuer à faire des affaires tout seul, et il n'aime pas ça. Sans jamais en avoir ni la preuve ni la certitude, Mariani soupçonne Richard Casanova d'être à l'origine de la première balle qui le vise en 2001.

Le nouveau venu

Un autre personnage est venu se glisser entre Richard Casanova et ses inséparables de la Brise de Mer. Il s'appelle Jean-Luc Germani, et il est devenu le beau-frère de Casanova depuis que Richard s'est mis en couple avec sa sœur, Sandra Germani, une brune au visage mystérieux. Jean-Luc Germani est un électron libre dans le paysage du grand banditisme corse, il n'appartient ni à la Brise ni à aucun clan, et tout le monde s'en méfie d'autant plus que le jeune homme, dit-on, n'a peur de rien. En plus de son nouveau beau-frère, Jean-Luc Germani est bien entouré. Il peut compter sur ses amis d'enfance, les frères Federici, les « bergers-braqueurs », comme les surnomment les médias, qui règnent sur la plaine orientale. Jean-Luc a connu les bergers dans le bar que sa mère tenait à Arena, un hameau de la plaine de Vescovato traversé par la route nationale. Les jeunes bergers-braqueurs viennent y partager un café, une bière ou jouer aux cartes.

Jean-Luc Germani a également participé à quelques bons coups avec des membres de la Brise de Mer, comme l'attaque d'un fourgon blindé à Saint-Laurent-du-Var⁴². Dans la petite équipe figurait Jacques Mariani, le fils de Francis. « Jean-Luc Germani avait une forme de panache, sans aucune vulgarité de comportement, se rappelle son avocat de l'époque, Me Simon Cohen. C'était un homme intéressant, éduqué, qui avait de l'allure⁴³. » Publiquement, Jean-Luc Germani a toujours nié avoir côtoyé, jeune, les membres de la Brise de Mer. Il ne revendique d'ailleurs aucune appartenance à la moindre équipe de malfaiteurs.

Les nombreux rapports qui lui sont consacrés par les autorités racontent une autre histoire. Ils évoquent un Jean-Luc Germani charismatique, indépendant et ambitieux, qui se serait constitué très tôt sa propre équipe. Il y a là Antoine Quilichini, qui a caressé un

temps l'idée de travailler dans une boucherie. Devenu plutôt voyou, il hérite du surnom glaçant de « Tony le Boucher ». Il porte un tatouage avec une panthère sur le pectoral gauche. Tout au long de sa vie, il se déclare pompiste, maçon, employé de mairie même, mais en réalité il fait surtout peur. Il a une réputation de tireur hors-pair et sans pitié. Sa proximité avec des militants du mouvement nationaliste lancé par Alain Orsoni, le MPA⁴⁴, au sud de l'île, va aider Germani à étoffer son carnet d'adresses vers Ajaccio. Stéphane Luciani et Frédéric Federici font également partie de la bande. Sur le premier, on ne sait pas grand-chose. « On s'est toujours beaucoup intéressé à Jean-Luc, Stéphane est resté dans son ombre », reconnaît un enquêteur. Le petit Federici, Frédéric, a étrangement choisi une autre équipe que celle de sa famille. Pour les services de renseignement, ce groupe, quoique jamais baptisée, n'a « rien à envier à la bande de la Brise de Mer ».

Un homme d'affaires richissime, aussi puissant que craint, veille sur eux. Surnommé « le parrain des parrains » (ce qu'il dément farouchement), Michel Tomi a été séduit par le jeune Casanova dès leur première rencontre. Nous sommes à la fin des années 1980. Richard Casanova, très myope, cherche à se faire opérer des yeux et il est présenté à cette occasion à Michel Tomi. Lui a-t-il payé l'opération ? Lui a-t-il présenté un médecin ? Tomi, qui raconte cette anecdote lors d'une audition en 2010⁴⁵, ne précise pas. Croupier devenu millionnaire, Michel Tomi naît en Algérie en 1947, mais il est originaire du petit village de Tasso dans le sud de la Corse. Jeune, l'homme fait déjà fortune dans les jeux, dans le sud de la France et en Espagne notamment. Condamné dans l'affaire du casino de Bandol⁴⁶, Michel Tomi partira ensuite en Afrique pour quitter un Hexagone bien trop à cheval sur les réglementations qui entourent les machines à sous.

Un de ses amis, Robert Feliciaggi, surnommé « Bob l'Africain », lui ouvre les portes de ce continent. Ce bon vivant, sympathique et souriant, y fait déjà des affaires, notamment dans la crevette. Il est proche de Denis Sassou-Nguesso, le président congolais. Tomi a dans ses bagages l'expérience des jeux. Tous les deux, très proches d'un autre Corse, Charles Pasqua, qui devient ministre de l'Intérieur en

1986 puis en 1993, vont créer un véritable empire, amassant une fortune pharaonique.

Dès leur première rencontre, Tomi et Casanova s'apprécient, instinctivement. Tomi se prend peu à peu d'une affection paternelle pour Casanova, qu'il considère comme son fils, son fils de cœur, son fils spirituel. Il est fasciné par son intelligence et son entregent. « S'il n'avait pas été voyou, Casanova aurait pu diriger une multinationale, sourit un ancien policier de l'Office central pour la répression du banditisme. Commercialement, il était probablement admirable... » L'ancien avocat de Richard Casanova, Me Jean-Yves Liénard, décédé en 2018, avait l'habitude de répéter : « Les voyous, tous des cons, sauf Casanova. »

Chef de clan, protecteur et généreux, Michel Tomi a également pris sous son aile Jean-Luc Codaccioni, un petit cousin devenu orphelin très jeune. Originaire de Serra-di-Ferro dans le golfe du Valinco, Codaccioni a 2 ans quand son père meurt, et à peine cinq de plus quand sa mère disparaît à son tour. Il est élevé par sa tante, déjà mère de cinq enfants, non loin de là, du côté de Pila-Canale. Les protégés de Tomi nouent vite des liens. Tous l'appellent « tonton », une marque d'affection autant que de respect. Ils chassent ensemble, en Corse. Se retrouvent dans de luxueux hôtels parisiens, passent des vacances dans un domaine de Tomi à Marrakech. Codaccioni, Casanova, Germani, Quilichini, Federici, Luciani. D'après les rapports de la police judiciaire de l'époque, l'équipe *bis*, l'équipe rivale, l'équipe honnie bientôt dans le viseur des héritiers de la Brise de Mer est désormais au complet.

Les premières tentatives d'assassinat

Au début des années 2000, Francis Mariani, lui, ne regarde pas avec bienveillance cette recomposition du paysage. Mais, pour le moment, toutes les tentatives d'assassinat des différentes factions échouent. La tension monte, palpable, des coups de feu sont tirés, personne ne sait d'où ils viennent. En août 2005, Jean-Luc Codaccioni échappe de justesse à la mort dans son fief de Serra-di-Ferro. Il avait déjà essuyé une salve de tirs dix ans plus tôt. Il ne le sait pas, mais il est surveillé

par les services de renseignement depuis le début des années 1980 pour son implication présumée dans un attentat à l'explosif. Cette fois, l'arme du tireur, passager d'une moto, s'enraye. Codaccioni a le temps de quitter sa voiture et de s'enfuir à pied pour trouver refuge chez un habitant. Aucun des sept coups de feu tirés par son agresseur ne l'atteint. Il est indemne physiquement, mais lui aussi sent que les choses sont en train de changer. Il décide d'aller trouver, en compagnie de Richard Casanova, le parrain de la Corse-du-Sud, Jean-Baptiste Jérôme Colonna, dit Jean-Jé.

Codaccioni a été proche de Jean-Jé, avant de s'en éloigner progressivement. Mais Jean-Jé est incontournable en Corse. Il est le garant d'une forme de stabilité dans le monde du grand banditisme. Quand un conflit doit être résolu, une plainte entendue, c'est lui que tout le monde vient voir. Un juge de paix, dit-on parfois. Il est si puissant qu'il peut se permettre de ne plus en avoir l'air. Son mode de vie n'est pas extravagant. Il est accessible. Ce jour-là, Casanova et Codaccioni tentent un coup de poker et lui assurent que cette tentative d'assassinat a été organisée par des membres de son clan. Ils veulent des explications : pourquoi Jean-Jé semble leur en vouloir, alors que la paix règne sur l'île ? Pourquoi risquer de déclencher une guerre qui nuirait à tout le monde ? Casanova et Codaccioni bluffent, ils n'en savent rien, mais, pour donner du poids à leurs propos, expliquent que cette confiance leur a été faite *via* une lettre extraite de prison par Francis Mariani.

Jean-Jé est bien plus âgé que les deux hommes, il est né avec la guerre, en 1939, mais il est aussi plus malin. À 16 ans, il a vu son père, marchand d'huile, se faire abattre sous ses yeux, dans une ruelle du quartier Trottet à Ajaccio. On ne la lui fait pas à lui, l'ancien pilier de la French Connection, le parrain incontesté dont le casier judiciaire ne porte qu'une seule mention pour une petite affaire d'emplois fictifs dans des supérettes. Ce dossier lui vaudra bien une condamnation à trente-six mois de prison, dont six fermes, mais il ne verra pas le moindre barreau de cellule, aucun mandat de dépôt n'ayant été demandé contre lui. Non, Jean-Jé n'est pas dupe, il flaire le mauvais coup, la « poussette », comme on dit dans le milieu, et ne réagit pas aux accusations portées par Codaccioni et Casanova.

La petite histoire parvient enfin aux oreilles de Francis Mariani, qui entre, lui, dans une rage folle. Il est furieux que les deux hommes se soient servis de son nom. Dès sa sortie de prison, il va mettre les choses au clair avec Richard Casanova. Le menteur ne conteste pas et livre des explications fumeuses. Déjà fragile, la confiance entre les deux hommes s'effrite encore plus. Pourtant, Richard Casanova réussit à convaincre Francis Mariani de faire un dernier investissement, en prêtant plusieurs millions d'euros à Michel Tomi – quatre millions, selon Claude Chossat, le jeune voyou que Francis a rencontré en prison, devenu son chauffeur et homme de main ; « un peu moins » pour Patacchini, le notaire défroqué, sur procès-verbal. Une aubaine pour le retraité des braquages. Sauf que le prêt ne rapporte rien. Pas de dividendes, aucun retour sur investissement et pas non plus de remboursement de la dette. Plus Francis Mariani demande à Richard Casanova de s'en inquiéter et de réclamer son dû, plus Richard temporise, fait tampon entre Mariani et Tomi. Francis ne décolère pas : « Celui-là nous doit des sous », dira-t-il un jour au banquier de l'équipe, Tony Patacchini. « Celui-là » : Michel Tomi. « Nous » : la Brise de Mer.

La trahison et le nouvel empire de Michel Tomi

Ce litige autour de ce prêt jamais remboursé est souvent avancé pour expliquer la brouille mortelle entre d'un côté le clan « Mariani-les anciens de la Brise de Mer » et de l'autre le nouveau clan « Casanova-Germani-Tomi ». La somme est pourtant maigrelette au regard de la fortune alors amassée par Michel Tomi...

À la fin des années 2000, quand la Brise de Mer tremble sur ses bases, l'homme d'affaires est, lui, au sommet de sa gloire. Son empire s'étend sur plusieurs États africains. Sa fortune a débuté grâce à des machines à sous récupérées en Europe, rafistolées et installées dans les arrière-salles des bistrotts à Yaoundé, au Cameroun, ou à Kinshasa, au Congo. Ce temps-là est déjà loin. Il se verse désormais un salaire de deux millions d'euros par mois. Son groupe, Kabi, fondé en 1992 au Cameroun, pèse au choix le poids financier d'un groupe comme Total ou encore celui d'un micro-État. Tomi règne sur les principaux

établissements de jeu et PMU en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale⁴⁷. Il est si proche du président Omar Bongo au Gabon qu'il est considéré comme son « frère » dans le pays. Il l'a même fait entrer dans le conseil des sages du village dont il est originaire. Ali, le fils héritier du chef d'État, est donc naturellement le « neveu » de Tomi. L'homme d'affaires entretient également des liens quasi familiaux avec Ibrahim Boubacar Keïta, « IBK », avant même qu'il devienne président du Mali.

En plus des jeux, Tomi possède une compagnie d'aviation, Afrijet (12 millions d'euros de bénéfices en 2009), et il a élargi ses activités à l'immobilier en Afrique (45 millions). Tomi possède des yachts, un appartement de quatre cent cinquante mètres carrés à Neuilly-sur-Seine, des maisons au Maroc et à Libreville, bien sûr. Il est toujours entouré de gardes du corps, se déplace dans ses avions privés, de luxueuses voitures l'attendent dans tous les pays où il a l'habitude d'aller. Il offre des Rolex à ses amis. Alors quatre millions... Pourquoi aurait-il refusé de rendre quatre malheureux millions d'euros ?

Tomi aurait considéré qu'il n'avait pas à rendre cet argent qui appartenait à Richard, son poulain, son ami, et non à la Brise de Mer.

Francis Mariani est furieux : il a l'impression d'avoir été manipulé par le menteur et son richissime protecteur. Insupportable.

La fin d'une ère

Un autre événement va venir renforcer les griefs de Francis Mariani contre Richard Casanova. Le 10 mars 2006, le vieil ami de Michel Tomi, Robert Feliciaggi, 64 ans, est assassiné sur le parking de l'aéroport d'Ajaccio alors qu'il rentrait, seul, d'un séjour à Paris. « Bob l'Africain », pionnier de jeux en Afrique, élu local influent et adoré dans son village de Pila-Canale, s'effondre sur le bitume quelques minutes après sa descente d'avion. Conseiller territorial UMP à l'assemblée de Corse, le maire compte aussi parmi ses amis un certain Charles Pasqua, et bien sûr Jean-Jé Colonna. Assis au premier rang du vol Paris-Ajaccio, il a quitté l'appareil avec les tout premiers passagers et se dirige immédiatement, seul, sur le parking où se

trouve sa BMW noire. Il a à peine le temps d'en ouvrir le coffre qu'il est abattu de plusieurs balles dans la tête.

Cet assassinat provoque un séisme dans la classe politique corse comme à Paris. Aujourd'hui encore, la mort de Robert Feliciaggi est considérée comme le point de départ d'une longue série d'assassinats et d'un bouleversement total du milieu du grand banditisme insulaire. Richard Casanova bénéficie alors du plus solide des alibis, il est à l'ombre. Une semaine auparavant, il a été interpellé à Bastia après quinze ans d'une cavale au cours de laquelle il ne s'est jamais vraiment caché. Pour Francis Mariani, cette arrestation n'a rien d'un hasard. Pire encore, il estime qu'elle signe un arrangement entre les autorités françaises et Michel Tomi, et il est persuadé que Casanova et lui sont à l'origine de la mort de Bob l'Africain⁴⁸. Interrogé par les policiers dans le cadre de l'enquête le 19 mai 2010, Michel Tomi balaie d'un revers de main cette hypothèse.

« Quelques jours avant cet assassinat, Richard Casanova était interpellé. Pensez-vous qu'il y ait une relation et qu'il ait voulu se faire arrêter avant les faits ? », lui demande un enquêteur. Lors de ses auditions, Michel Tomi a l'habitude de répondre, avec des détails et même une certaine bonhomie : « Cela me paraît impossible, il est pour moi impensable que Richard Casanova ait été impliqué dans l'assassinat de Robert Feliciaggi. » Le policier poursuit et lui fait part des soupçons qui pèsent directement sur lui. Certes, « Bob » a été le mentor, le bienfaiteur de Tomi, mais les associés ont pris des chemins séparés quelques années auparavant. Des chiffres d'affaires aussi faramineux auraient pu conduire les deux hommes à se faire la guerre pour remporter le magot... « Avez-vous toujours été en bonne relation avec Robert Feliciaggi ? – Je vous assure que oui. »

Tomi connaît la rumeur qui ferait de lui le commanditaire de l'assassinat. Il veut lui tordre le cou en entrant dans les détails. « Je sais qu'une rumeur contraire a circulé à Ajaccio. En fait, les gens, surtout à Ajaccio, ne nous voyaient jamais ensemble. Nous fréquentions le même bar, à Conca d'Oru ; on y allait, mais on ne se regroupait pas. Il est certainement arrivé que nous soyons tous les deux dans cet établissement à des tables différentes, et de là, une rumeur a très bien pu partir comme quoi on ne se parlait plus. À

cette époque, nous étions mis en examen dans le dossier du casino d'Annemasse par M. Philippe Courroye, et il n'attendait qu'une photo de nous deux ensemble pour nous faire incarcérer. »

L'affaire du casino d'Annemasse, mélange subtil d'affairisme, de gros sous et de politique, permet d'entrevoir les rouages les plus secrets du fonctionnement de Michel Tomi. Depuis le début de sa carrière, « tonton » a toujours su entretenir des liens étroits avec le pouvoir pour mener à bien ses affaires. Annemasse en est une parfaite illustration. Dans les années 1990, Tomi et Feliciaggi sont soupçonnés d'avoir versé 7,5 millions de francs (1,2 million d'euros environ) à Charles Pasqua pour financer la campagne du RPF aux élections européennes de 1999, en échange de l'autorisation d'exploitation du casino d'Annemasse qu'ils détenaient. Pasqua, alors ministre de l'Intérieur, avait délivré une autorisation en 1994 contre l'avis de la Commission supérieure des jeux. Ce qui permit à Feliciaggi et Tomi de vendre le casino peu de temps après, une véritable petite fortune, alors qu'il ne valait rien auparavant...

Lors de l'enquête, des liens de proximité quasi filiaux apparaissent entre Tomi et Pasqua, dont les familles se connaissent. Les deux hommes se rencontrent très souvent, au conseil général des Hauts-de-Seine ou au domicile personnel de Charles Pasqua. Ils ont tous les deux été condamnés dans ce dossier. Le jugement en appel souligne « le rôle moteur de Michel Tomi, spécialiste des affaires de jeux tant en France que dans les pays africains et principal bénéficiaire au plan financier de la corruption⁴⁹ ». Feliciaggi était mort au moment du procès. Charles Pasqua a ensuite été relaxé des faits de corruption passive par la cour de justice de la République. Il y a donc un « corrupteur » mais pas de corrompu. La justice a parfois d'étranges logiques. Michel Tomi, quand il est interrogé sur ce sujet, explique que côtoyer des élus ne signifie pas forcément les corrompre.

Dès 2006, si le flou plane sur les auteurs de l'assassinat de Feliciaggi, tout le monde redoute la rupture de l'équilibre précaire entre la Haute-Corse et la Corse-du-Sud. Entre la Brise de Mer de Francis Mariani et le clan de Jean-Jé Colonna. Le tout dans le sang. Les deux chefs de clan vont redoubler d'efforts pour préserver la paix et tenter de tenir à l'écart les jeunes loups avides d'élargir leur territoire. Mais

la chance n'est décidément pas du côté des anciens. Le 1^{er} novembre 2006, un pilier essentiel à l'équilibre du milieu disparaît. Le véhicule que conduit Jean-Jé Colonna, une voiture prêtée par un ami, heurte violemment le parapet d'un pont en béton, non loin de son fief de Porto-Pollo, en Corse-du-Sud. Le dernier parrain à l'ancienne meurt à l'âge de 67 ans avec un casier judiciaire de primo-délinquant. Après des semaines de rumeurs sur la présence d'un engin explosif, qui après expertise s'est révélé être un morceau du radiateur du véhicule, l'enquête conclut à un banal accident de voiture. *In fine* le résultat est le même : huit mois après celle de Robert Feliciaggi, la mort de Jean-Jé Colonna annonce la fin d'une ère.

Le 3 novembre 2006, les obsèques rassemblent près de cinq cents personnes. On y croise de simples villageois, le président UMP de l'assemblée de Corse Camille de Rocca Serra, la famille, les amis, mais également tous les représentants du milieu. Francis Mariani et Pierre-Marie Santucci, pour la Brise de Mer, côtoient dans la foule Michel Tomi, arrivé la veille de Libreville en jet privé, et qui ne quitte pas d'un pas Jean-Luc Codaccioni. Seul absent : Richard Casanova, emprisonné à la Santé, après son indécente cavale de quinze ans. À la fin de la cérémonie, il est de coutume dans l'île de se retrouver pour un *spuntinu*, un casse-croûte, pour boire un café et manger quelques beignets en évoquant les souvenirs du défunt. Dans l'arrière-salle du bar du village, c'est un tout autre cérémonial qui se déroule. Pour les voyous, la messe est dite, et il faut vite se mettre en ordre de marche.

Autour de la table, les représentants des différents clans se retrouvent. Du côté de celui de Jean-Jé, on trouve Ange-Marie Michelosi senior, originaire d'Ajaccio. Cet homme à la corpulence imposante n'était pas seulement son chauffeur et garde du corps, c'était un très proche du défunt qui le présentait parfois même comme son fils, peut-être lui succédera-t-il un jour, mais pas aujourd'hui. Pour l'heure, c'est le cousin germain du parrain, Jean-Claude Colonna, qui à 45 ans endosse le statut d'héritier. L'homme athlétique au regard sombre est officiellement vigneron, et vice-président de l'un des deux clubs de football d'Ajaccio, le GFCOA. Le conciliabule réunit également quelques jeunes Ajacciens en pleine ascension, qui formeront bientôt la bande du Petit Bar, du nom d'un

café ajaccien alors installé sur le cours Napoléon. Et bien sûr les représentants de la Brise de Mer. Il n'est de secret pour personne, et surtout pas pour Francis Mariani, que Richard Casanova et ses nouveaux amis vont vouloir occuper le terrain, et ne pas respecter forcément le fragile *statu quo* instauré par Jean-Jé. Il faut donc profiter de l'incarcération du menteur pour s'organiser. Les deux clans ne veulent pas d'une guerre sanglante et affichent publiquement leur bonne entente. Le parrain est mort, mais rien ne change, voilà le message qu'ils veulent faire passer.

Mais, moins de trois semaines après la cérémonie, le 21 novembre 2006, Richard Casanova retrouve la liberté. Sa caution, fixée à deux cent mille euros, a été réglée par une poignée d'amis et de proches.

42. Jean-Luc Germani est condamné à quatre ans de prison pour association de malfaiteurs dans cette affaire.

43. Entretien avec l'une des auteures, octobre 2019.

44. Le Mouvement pour l'autodétermination, lancé par Alain Orsoni en 1990, à la suite d'une scission entre dirigeants nationalistes.

45. Audition de Michel Tomi comme témoin dans le cadre de l'enquête sur la mort de Jean-Claude Colonna, 20 mai 2010.

46. Michel Tomi effectue trois mois de prison en 1989 pour cette affaire. Soupçonné d'escroquerie et de détournement de fonds, il est condamné définitivement en 1996, à trois ans de prison et huit millions d'euros d'amende.

47. Gabon, Mali, Cameroun et Congo-Brazzaville.

48. Cette piste, creusée lors de l'enquête judiciaire, n'a jamais abouti. L'assassinat de Robert Feliciaggi n'est pas élucidé à ce jour.

49. Michel Tomi a été condamné pour corruption active par la cour d'appel de Paris, le 18 septembre 2009, à quatre années d'emprisonnement, dont deux avec sursis, et cent cinquante mille euros d'amende. Charles Pasqua a, lui, été condamné à dix-huit mois avec sursis dans le volet non ministériel de l'affaire.

Obsession de vengeance

Ce premier vendredi de janvier 2007, le soleil brille sur le marché d'Ajaccio, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, n'est pas officiellement en campagne, mais entre deux beignets au brocciu il abreuve de sourires et de poignées de main les commerçants et les passants. Les Corses l'aiment, et il le leur rend bien en annonçant une enveloppe de plus d'un milliard d'euros pour combler le retard économique de l'île. Le Programme exceptionnel d'investissement (PEI) s'étalera sur sept ans : marchés publics, subventions, il y a là de quoi attiser les convoitises. Mais à cent quarante kilomètres de là, à Sant'Andrea-di-Cotone, au nord de la plaine orientale, c'est une tout autre affaire qui occupe alors Francis Mariani. Il vient de recevoir les confidences d'un éboueur de la commune qui, lors de sa tournée matinale, a repéré des hommes cagoulés en train de faire le guet au-dessus de son domicile. Les intrus ont détalé en le voyant arriver.

Francis Mariani est inquiet, mais les mois passent et sa vigilance baisse. Un soir de l'automne 2007, il rentre chez lui au volant de sa Porsche GT3 orange et noir. Tout le monde la connaît dans le canton. Drôle de voiture pour passer inaperçu quand on se sait menacé de mort. À moins de deux kilomètres de chez lui, dans une courte ligne droite, un dos-d'âne le force à ralentir. Les coups de feu claquent. L'ancien pilote doit sa survie à son expérience dans les rallyes. Et à la chance aussi. L'un des projectiles lui a transpercé l'avant-bras gauche. Francis Mariani est blessé, mais il parvient à regagner son domicile en semant l'utilitaire blanc à ses trousses.

L'examen de la Porsche ne laisse aucun doute sur les intentions des tireurs. La chevrotine a fait voler en éclats la vitre côté passager et le pare-brise. Sur la portière côté conducteur et l'aile arrière, les impacts de tirs de fusil d'assaut ont pénétré la carrosserie. Vivant, Francis

Mariani est déterminé à retrouver ceux qui ont essayé de le tuer. Dès le lendemain matin, il retourne sur les lieux et ramasse lui-même six douilles de fusil de chasse et une dizaine d'étuis de .222 abandonnés par les tireurs. En visionnant les images prises la veille de la fusillade par son système de vidéosurveillance, il distingue un véhicule utilitaire blanc qui passe devant la propriété. Il note également le passage devant son portail de deux hommes, un petit flanqué d'un grand mince, capuche relevée sur la tête.

C'est Pierre-Marie Santucci, la gâchette de la Brise, qui amène la voiture chez un carrossier. Malgré un premier nettoyage, les phares sont criblés de plomb, « un accident de chasse », explique-t-il. Personne n'est dupe, sans toutefois oser aborder le sujet. Mais la Corse est un village et l'île entière murmure déjà : « Ils ont essayé de tuer Francis. » En manquant leur cible, les assassins ont déclenché une guerre. Dans les jours suivants, Mariani est « dans le flou total », selon ses proches. Il ne sait pas d'où vient le coup, mais une chose est sûre, c'est une attaque personnelle. On lui en veut à lui, pas à la Brise de Mer, aucun autre membre n'ayant été visé. Cette fois, il ne fera pas la même erreur, *exit* la Porsche, il ne se déplace plus désormais que dans sa BMW blindée, la plupart du temps une casquette vissée sur la tête et toujours une arme à la ceinture. Il réunit ses proches, le noyau dur de la bande, à l'hôtel Chez Walter, le long de la route nationale 193, au sud de Bastia. Mais personne ne semble pouvoir l'éclairer sur l'identité du tireur.

Alors, il s'arme. Deux semaines après la tentative, il demande à Claude Chossat, devenu son homme de main, de lui fournir un stock d'armes pour une valeur de 25 000 euros. Le lieutenant s'exécute et lui remet quelques jours plus tard un long sac de sport noir et kaki. À l'intérieur se trouve un véritable arsenal. Un M16 Tactical calibre .223 avec des balles de couleur verte, un fusil de sniper de marque SIG, deux pistolets de marque Glock 19 de calibre 9 mm, un pistolet de marque Glock 26 de calibre 9 mm, un fusil de marque Benelli de calibre 12 et un HK Tactical de calibre 45. Francis Mariani demande alors à son ami le notaire défroqué, Tony Patacchini, de l'héberger chez lui, dans son appartement de la petite rue Campi qui longe la préfecture et le commissariat, en plein centre-ville d'Ajaccio. Très

remué par la tentative d'assassinat, Francis ne sort plus qu'armé. Tony Patacchini remarque même que son « boss » a changé physiquement, il est « enflé », « peut-être malade », racontera-t-il bien plus tard aux policiers lors d'une garde à vue.

Tout le monde devient suspect aux yeux de Francis Mariani. Antoine Nivaggioni, le clan Federici, les anciens nationalistes d'Armata Corsa ou encore et surtout Jean-Luc Germani, le beau-frère de Richard Casanova. L'obsession vire à la paranoïa. Il se renseigne aussi bien sur la Corse-du-Sud que sur la Haute-Corse. Mais l'hypothèse Germani est sa favorite, et il rumine contre Richard Casanova. Le menteur, l'ancien ami, était-il au courant ? Pire encore, aurait-il validé le contrat ? Les sujets de discorde entre les deux hommes s'accroissent. Le contentieux autour du prêt africain demeure. Mariani et Germani se sont aussi déchirés autour d'investissements dans des boîtes et bars de la région aixoise. Claude Chossat raconte⁵⁰. Garde du corps de Francis Mariani, il a assisté à bien des discussions. Le Bliss, à Aix-en-Provence, est notoirement géré par Jean-Luc Germani. Placé en détention en 2004, Germani se serait fait piquer la place par le beau-frère de Francis Mariani, Christophe Vincenti. Une fois dehors, Jean-Luc Germani récupère son bien et écarte ce dernier sans y mettre beaucoup de formes. Christophe Vincenti s'en émeut auprès de Francis Mariani. « Surveille ton beau-frère », lance Germani. « Surveille le tien », rétorque Mariani en faisant allusion à Richard Casanova. Dans une écoute, Germani confirmera cette thèse. Il dira : « Mariani pense que c'est moi qui lui ai tiré dessus par rapport à l'histoire de la boîte. »

Malgré les nombreuses tensions, Richard Casanova et Francis Mariani continuent de se croiser occasionnellement, comme lors de cette réunion avec l'état-major de la Brise au début de l'année 2008, à l'hôtel Chez Walter. Alors en cavale dans un dossier d'assassinat, il se met à la recherche de Jean-Luc Germani. Il le veut vivant, pour pouvoir lui demander en face s'il est l'auteur de la tentative d'assassinat. Il se rend souvent dans l'extrême sud de l'île, vers Porto-Vecchio, où il espère le retrouver. Pour ses déplacements, il circule à bord d'un véhicule utilitaire, un Kangoo blanc siglé EDF, censé le protéger des arrestations.

La fin du roi Richard

Francis se lève tous les jours à 5 heures pour éviter les perquisitions de 6 heures du matin. Il change sans cesse de domicile, réduit ses fréquentations au strict minimum. Dans sa nouvelle maison, au sol de marbre, dotée d'une salle de sport et d'une autre de cinéma, Francis Mariani a fait installer des portes blindées. Heureusement, il peut compter sur quelques amis fidèles. Charles Fraticelli, propriétaire d'un tabac-pressesouvenirs à Aléria, dans la plaine orientale de l'île, l'invite régulièrement à dîner chez lui, par exemple. Un soir d'avril 2008, accompagné de Claude Chossat, Mariani s'épanche, il est en boucle. Jean-Luc Germani est lié à la tentative d'assassinat dont il a été victime, il en est désormais certain et il compte bien le retrouver. Il a échafaudé un plan : il va surveiller un de ses proches, le patron de la concession Volkswagen de Porto-Vecchio, Michel Quilici, avec qui Jean-Luc Germani s'est associé pour monter la société de promotion immobilière I Casteddi d'Araghju.

Francis Mariani est d'autant plus motivé que, le 20 avril, on a de nouveau essayé d'attenter à sa vie. Mais l'embuscade a avorté. Les tireurs qui l'attendaient ont dû faire marche arrière à cause de l'arrivée inopinée d'un camion poubelles. Mariani sait qu'il ne faut plus perdre de temps et entame les repérages. Il veut que Claude Chossat sache à quoi ressemble physiquement le garagiste pour pouvoir l'aider dans ses recherches. L'objectif est d'enlever Michel Quilici et de s'en servir d'appât pour attirer Jean-Luc Germani... et l'éliminer. Le 22 avril 2008, il envoie son lieutenant à proximité du domicile de Michel Quilici. Mais la petite expédition ne donne rien. Les deux hommes se rendent alors au garage. Ils se garent discrètement à quelques dizaines de mètres de l'établissement, sur la route de L'Ospedale, devant une maison, la villa des Lauriers, inoccupée à cette période de l'année. Ses propriétaires vivent en région parisienne et ne viennent en Corse que l'été. Ils sautent le portail. Le jardin est ceint d'un long mur en béton qui le sépare de la concession. En s'appuyant sur une traverse en bois trouvée sur place, Claude Chossat jette un coup d'œil par-dessus le mur, la vue est parfaite, et une épaisse haie d'acacias permet en plus d'épier

discrètement. Ils reviendront, demain, guetter l'arrivée de Jean-Luc Germani, qui fréquente ce garage. En attendant, ils décident de dîner à La Marine, un restaurant sur le port de Porto-Vecchio.

Ils ignorent totalement que, ce même soir, Richard Casanova a rendez-vous sur la jetée, à une centaine de mètres, avec son ami Bernard Dupas, un intime de Michel Tomi, tout juste rentré d'Afrique, et l'épouse de celui-ci. Richard Casanova n'est pas inquiet, il ne se sent pas menacé, il s'assied d'ailleurs dos à la porte du restaurant. Son ami le lui fait remarquer. « Pas de problème », balaie Casanova, qui continue à faire du sport, à circuler sans inquiétude. Il ne porte même pas d'arme.

Vers 10 heures du matin, le lendemain, Claude Chossat est en place dans la villa des Lauriers. Francis Mariani fait le guet à quelques kilomètres devant le domicile de Michel Quilici. Ils sont équipés de talkies-walkies et de téléphones suisses. Un peu moins d'une heure après avoir pris son poste, Chossat raconte avoir vu arriver une Mégane couleur champagne avec Francis Mariani à son bord. Ce dernier, veste de chasse kaki, gants et bonnet sur la tête, sort de la voiture et saute par-dessus le portail avec un sac de sport. Il demande à Chossat s'il a vu arriver un 4x4 noir. Oui. Les hommes sont à l'intérieur de la concession. « De qui s'agit-il ? », interroge Claude Chossat. « Un enculé », lui répond Francis Mariani.

Il s'agit de Richard Casanova et non de son beau-frère, Jean-Luc Germani, l'homme qu'ils attendaient. Mais, pour Francis Mariani, c'est la même chose. Si l'un a tenté de le tuer, l'autre était forcément au courant. Trop petit pour guetter les allées et venues par-dessus le mur, Mariani demande à Claude Chossat de l'aider à transporter une grosse pierre de taille, sur laquelle il pourra grimper, puis lui intime de l'attendre dans la voiture. Au même moment, Richard Casanova, vêtu d'un polo Lacoste, d'une paire de baskets Prada, Rolex au poignet, sort à pied de la concession et se dirige, avec Bernard Dupas, vers leur voiture, sur le parking. Les coups de feu pleuvent. Richard Casanova n'est touché qu'à trois reprises, mais une des balles lui a déchiré le cœur. Une quinzaine d'impacts d'arme de guerre ont atteint les véhicules environnants, et même le bitume. Francis Mariani n'avait pas une bonne vue.

Ce récit est celui livré par Claude Chossat et a longuement été remis en cause lors de son procès pour complicité d'assassinat en novembre 2019. Claude Chossat a-t-il pu ignorer que son boss avait prévu d'éliminer ses ennemis, et pas seulement de les surveiller ? Il a été condamné à huit ans de prison pour complicité d'assassinat.

Au sol, à quelques centimètres de Richard Casanova, mort sur le coup, on retrouve ses clés de voiture, une Toyota Hilux, louée à l'agence Holcar de l'aéroport de Bastia-Poretta, et des billets de cinq cents euros qui s'envolent. En sortant du garage, il avait dans les mains trois mille cinq cents euros en liquide, et encore un peu plus de trois mille euros dans la poche arrière de son pantalon. Dans la Toyota, les policiers retrouveront un autre billet violet dans un porte-cartes Dior, de nombreuses cartes de visite de sociétés commerciales ainsi que deux cartes magnétiques Monseigneur, permettant d'accéder au très chic domaine de Murtoli, un ensemble de bergeries posées face à la mer, entre Sartène et Roccapina.

Ils trouvent aussi une enveloppe kraft renfermant des dossiers de deux aménagements immobiliers : le Neptune et Funtana Vecchia, quatorze pages de documents concernant un projet de quinze logements. Enfin, dans un sac Eastpak, des articles de presse consacrés à l'énergie solaire photovoltaïque. Casanova avait des projets en pagaille. « Richard Casanova s'était éloigné de la Brise quand il a été tué, commente un policier. Il ne pouvait pas s'arrêter. Ils lui ont fait payer cela aussi. »

Les perquisitions s'enchaînent. Au domaine de Murtoli, les femmes de ménage indiquent sans hésitation le chemin de la villa de « M. Casanova », mais la bergerie de luxe est vide, prête à être relouée, comme les autres demeures du domaine, à de riches vacanciers. Richard a toujours eu porte ouverte dans ce domaine de luxe où, chaque été, les stars du cinéma, de la chanson, mais aussi certains ministres se pressent pour profiter d'une plage privée sous l'œil du Lion de Roccapina. Les flics ont toujours eu une vision peu romantique de ce domaine qui a abrité des voyous en cavale. « La réussite économique, médiatique, esthétique de ce complexe de luxe n'égale que l'opacité des fonds à l'origine de celui-ci et l'absence

totale de rigueur dans le suivi des procédures administratives en vigueur en matière d'urbanisme⁵¹ », notent les services de renseignement de la police judiciaire. Richard Casanova était un intime de Canarelli, le propriétaire officiel du domaine. Son épouse y a ensuite passé toutes ses vacances, comme invitée de la famille. Mais Paul Canarelli a toujours nié ces accusations.

Au domicile de Richard Casanova, les enquêteurs retrouvent également un relevé de propriété au nom de la SCI Vallicone pouvant correspondre à un terrain de onze hectares situés sur la commune de Zonza, un peu plus haut dans la montagne, vendu 2,5 millions d'euros hors taxes, et de plusieurs sociétés au nom de François Casanova, père de la victime, ou de Sandra Germani, sa compagne. La société Veranu avait reçu en 2007 un versement de quatre-vingt-quinze mille euros de la part de Michel Tomi. Les enquêteurs constatent que Richard Casanova avait de nombreux projets en cours, même si peu semblent avoir abouti. Juste avant de mourir, il avait pris rendez-vous avec Georges Mela, le maire de Porto-Vecchio. À l'automne 2007, il avait visité pour le compte d'investisseurs mystérieux un terrain à six millions d'euros près de cette ville. Les enquêteurs découvrent aussi des plans datant du 25 juin 2007 concernant un projet de lotissement de vingt et un logements sur la commune d'Albitreccia, non loin d'Ajaccio. Mais les intérêts de Richard Casanova ne se limitaient pas à la Corse ou à la France. L'étude de sa boîte mail permettra de mettre au jour des contacts avec un dirigeant de la PEFACO, un groupe international spécialisé dans le domaine des jeux basé à Barcelone, et officiant notamment en Afrique et en Amérique du Sud.

Il n'aura fallu que quelques heures pour que l'annonce de la mort de Richard fasse le tour de l'île. Dans la cour de la concession automobile, les proches de la victime sont déjà arrivés. Sandra Germani, son épouse, Nicole Casanova, sa sœur, sa mère et les amis intimes, tels Jean-Luc Germani et Paul Canarelli. Dans quelques jours, ces deux derniers, aidés entre autres par le fils de Michel Tomi, porteront le cercueil lors des obsèques. Les deux fils de Richard

Casanova, Sacha et Dimitri, sont encore très jeunes. Étrangement, ils ont échappé à la tradition insulaire, qui veut que les fils portent les prénoms des pères et grands-pères. « Les vivants, ce sont les vivants, et les morts, ce sont les morts », avait sagement décidé Sandra Germani, leur mère. En ce jour de deuil, l'argument résonne avec encore plus de force qu'à l'ordinaire.

Après le meurtre, Claude Chossat et Francis Mariani, eux, ont pris la direction de Porticcio, la station balnéaire de la rive sud du golfe d'Ajaccio, où ils ont réservé deux chambres au nom de Marcellesi, à l'hôtel U Paradisu. De là, Francis Mariani s'organise. Il demande à Tony Patacchini, l'ancien notaire, de se rendre à la veillée de Richard. Il sera ses yeux et ses oreilles. Il lui fait également passer un message à l'attention de sa compagne, Serena Cognetti. Qu'elle aille en son nom présenter ses condoléances à la famille Casanova.

À présent, il doit aussi prévenir les autres membres de la Brise de Mer. Francis a agi sans leur appui logistique, mais il ne va pas leur cacher qu'il est le tueur. Ils se réunissent très rapidement après le meurtre. Pierre-Marie Santucci ne fait aucun commentaire. Francis Guazzelli expliquera à Claude Chossat que toute la bande, toute la Brise de Mer, était d'accord, à l'exception de ses deux frères, Paul-Louis et Angelo, ainsi que Robert Moracchini. Pour lui, la décision de Francis Mariani a été difficile à prendre, « mais il n'a pas eu le choix, surtout lorsque c'est un ami qui vous tire dessus ». D'accord ou pas, tous les membres de la Brise se savent maintenant en danger. Jean-Luc Germani va vouloir se venger. S'ils ne parviennent pas à l'éliminer très rapidement, ils vont tous se faire tuer, car l'homme a pris du galon. D'ambitieux, il est devenu déterminé, et il ne laissera pas le meurtre de son beau-frère impuni.

50. Entretien avec l'une des auteures, septembre 2019.

51. Note des services de renseignement de la police judiciaire.

La mort des pères

Trois semaines ont passé depuis l'assassinat de Richard Casanova. Le 16 juin 2008, en fin d'après-midi, Jean-Claude Colonna, 47 ans, toujours vice-président du club de football ajaccien du GFCOA, vient de quitter le stade pour rentrer chez lui. Au volant de son 4x4 Cherokee gris, il tombe dans un guet-apens sur la route sinueuse menant de Pietrosella à Albitreccia. Le véhicule est retrouvé vers 18 h 20 au milieu de la route. Jean-Claude Colonna gît au volant, atteint d'une décharge de chevrotine en pleine tête. L'homme était une personnalité locale. En plus de ses activités footballistiques, il était le propriétaire du Clos Colonna, un vignoble d'un peu plus de huit hectares, situé entre Sartène et Tizzano, et dont la réputation n'est plus à faire. Chaque année, entre trente-cinq mille et quarante mille bouteilles issues de vieux cépages corses sortent de ses fûts de chêne. Le viticulteur était également très impliqué dans la vie associative : il était notamment vice-président d'A Spannata, une association venant en aide aux enfants autistes. Un homme respectable et respecté également en raison de ses liens familiaux. Depuis novembre 2006, il avait succédé, officieusement, à son cousin germain, Jean-Jé Colonna, le parrain du sud de l'île décédé dans un accident de la route. Comme toute la région, ceux qui ont fait feu ce soir-là savent qu'il avait pris la suite du patriarche. Sa mort n'augure rien de bon ; de nouveau, il va vite falloir trouver un successeur. Au jeu des chaises musicales, c'est Ange-Marie Michelosi, l'homme du conciliabule, membre du premier cercle et digne de confiance, qui sera désigné pour reprendre le flambeau.

Il a alors 54 ans. Comme souvent dans le milieu, Ange-Marie Michelosi avait deux vies, l'une pour l'état civil et l'autre qui ne laisse de traces que dans les archives policières. Après avoir arrêté l'école en

troisième pour des raisons de santé, « une maladie aux poumons attrapée à force de trop jouer au ballon », ainsi que des pertes de mémoire, il apprend avec son père le métier d'agriculteur. Devenu adulte, il possède vingt-cinq vaches, mais c'est son frère Toussaint qui s'en occupe réellement. Ange-Marie, lui, est passionné par les courses hippiques. Plus qu'un simple hobby, sa passion pour les chevaux est une semi-profession. Il est d'ailleurs propriétaire de six chevaux dans des poulinières en Normandie. Il a hérité cette passion de son père : « Tout petit, j'allais déjà voir les courses avec lui. Il avait une jument que je montais de temps en temps, et le virus est né⁵². »

Aîné d'une fratrie de quatre enfants, il est pupille de la nation et soutien de famille. Il mène pourtant grand train. On le croirait milliardaire, mais il ne déclare aucun revenu. « Ce que je gagne ne peut être chiffré, car c'est très variable en fonction de mes gains aux courses. Ça peut aller de rien à deux cent quatre-vingt mille francs par mois », explique-t-il encore à la police. Car, pour les autorités, cet homme de forte corpulence, proche de Robert Feliciaggi et de Jean-Jé Colonna, n'a rien d'un agriculteur classique. Dans leurs fichiers, il est connu pour port d'armes, non-déclaration de ressources, travail dissimulé. Pour lui, pas de traite du matin ou de vèlage en pleine nuit. Il passe le plus clair de son temps sur les champs de courses ou dans les casinos, il est également propriétaire d'un restaurant, Le Brasier, et d'un bar sur le cours Napoléon à Ajaccio, Le Petit Bar, juste avant le « col du Monoprix », comme disent les Ajacciens – le lieu donnera son nom à un clan ajaccien. Il se dit également « persécuté » en raison de son autre passion, la politique. Sa sœur, Marie-Jeanne, est maire de Grosseto-Prugna ; elle aussi mourra assassinée, sur un parking de la commune qu'elle dirige, un après-midi du printemps 2011. D'autres balles, d'autres tueurs.

Ange-Marie Michelosi reprend donc les rênes, et sa première préoccupation est de comprendre d'où viennent les balles qui ont tué son prédécesseur, Jean-Claude Colonna. Il redoute le pire des scénarios, une guerre Nord-Sud, et demande alors à rencontrer Francis Mariani. Il veut savoir si les accords passés ont volé en éclats et si le baron de la Brise de Mer est à l'origine de la mort de Jean-Claude Colonna. « On ne fait pas ces choses-là », lui rétorque Francis

Mariani. Ce jour-là, il lui confie en revanche être l'auteur de l'assassinat de Richard Casanova.

L'héritier du clan de Jean-Jé est à demi rassuré, mais il ne se méfie pas assez. Deux jours après cette conversation, le 8 juillet 2008, il circule seul au volant de son 4x4, sans arme, et s'engage sur un petit chemin communal de Grosseto-Prugna, le village familial à quelques encablures d'Ajaccio. Le passage est étroit et le force à rouler au pas, quand il est pris sous les tirs croisés de plusieurs hommes, en plein jour, avec des fusils de chasse, exactement le même *modus operandi* que pour Jean-Claude Colonna. Il est retrouvé mort dans sa voiture. La charge a été si violente que la chaîne en or qu'il portait autour du cou a volé en éclats.

Jean-Jé Colonna, Jean-Claude Colonna, Ange-Marie Michelosi : en deux ans, l'empire du Sud est décimé. Les appétits immobiliers, la prise en main des infrastructures touristiques et des marchés publics sont à l'origine de l'hécatombe. Un nouveau clan veut la place. Dans le Nord, la guerre fratricide se poursuit. « *Si sente u sangue* », répète à l'envi Francis Mariani – « Ça sent le sang ».

Deux jours plus tôt, le 6 juillet, Daniel Vittini, membre de la Brise de Mer pour la région de Corte, est retrouvé mort face contre terre à proximité de l'une des voitures de sa société de distribution de boissons, dans une clairière à deux cents mètres de la route nationale, non loin de Poggio-di-Venaco, dans le centre de l'île. Il a été exécuté, alors qu'il se trouvait dos au tireur, de plusieurs balles dans la nuque. La « signature » de Jean-Luc Germani, affirment les connaisseurs.

Mais, ce jour-là, c'est pourtant bien avec son vieil ami Francis Mariani que Daniel Vittini avait rendez-vous. Francis le soupçonnait de s'être rapproché depuis quelque temps de Jean-Luc Germani. Sans même se soucier que la piste remonte directement vers lui, le chef de la Brise avait envoyé son chauffeur, Claude Chossat, quérir Daniel Vittini dans un bar de Corte et l'amener jusqu'à la clairière. Francis Mariani veut que le message soit clair, à l'encontre de Jean-Luc Germani, mais également des membres de la Brise de Mer : aucun traître ne sera épargné. Francis Mariani menace même Claude Chossat, son chauffeur. « J'ai un chargeur pour toi », lui lâche-t-il un

jour. L'homme ne doute pas un seul instant de sa capacité à lui mettre une balle dans la tête sans ciller.

Francis Mariani est peu à peu gagné par sa folie vengeresse. Tout le monde le craint, même ses proches. Sa cavale est de plus en plus solitaire. Il ne fait confiance à personne. La bande de la Brise de Mer a fait long feu, seuls restent quelques fidèles, les amis de la première heure. Il y a bien longtemps, leur tout premier chef, François-Marie Santucci, avait réuni l'ensemble de l'équipe autour de son lit de mort. « Restez toujours solides entre vous », leur avait-il fait promettre avant que le cancer l'emporte. « Il avait raison, ils n'avaient qu'à l'écouter. Un gâchis », déplorera quelques années plus tard Jacques Mariani, le fils de Francis, du fond de sa cellule⁵³.

Le hangar

Les accès de violence de Francis Mariani n'ont pas mis en alerte que son entourage. Après l'assassinat de Daniel Vittini, les policiers placent sous surveillance le domicile de l'ami de Francis Mariani, Charles Fraticelli, le commerçant d'Aléria, dans la plaine orientale de l'île. Il y tient un tabac, et son fils gère une boîte de nuit, Le G, route de la Mer, à Ghisonaccia. Le 11 novembre 2008, en début de soirée, l'établissement a été totalement détruit à la suite d'un attentat. L'explosion a été suivie d'un incendie qui s'est propagé dans tout le bâtiment. C'était la seule discothèque de la microrégion ; très prisée des touristes durant l'été, elle restait ouverte les vendredis et samedis soir hors saison. Il était de notoriété publique qu'elle « appartenait » à la Brise de Mer.

Les policiers espèrent que les surveillances effectuées sur Charles Fraticelli leur permettront de localiser Francis Mariani. Le 12 janvier 2009, en début d'après-midi, les hommes de la Brigade de recherche et d'intervention de Bastia repèrent plusieurs voitures sur la propriété du buraliste à Aléria. Une BMW, une Mini Cooper, une Mercedes Classe A et un Peugeot Partner. Vers 15 heures, une femme et un enfant quittent les lieux à bord de la Mini, puis deux hommes sortent de la maison, s'engouffrent dans le véhicule utilitaire et prennent la direction de la route nationale. Les policiers ont à peine le temps de

prendre quelques clichés, lointains. La maison est cernée par des champs d'artichauts, une plante qui pousse à ras du sol et qui ne permet pas de s'approcher sans être repéré. Impossible donc de suivre le véhicule qui vient de partir, mais, pour la première fois depuis très longtemps, les enquêteurs en sont sûrs, ils viennent d'identifier Francis Mariani. Ils ne le reverront plus vivant.

Quarante-cinq minutes plus tard, il n'est pas tout à fait 16 heures à Casevecchie, le village dont est originaire Charles Pasqua, à quelques encablures d'Aléria. La femme d'un berger étend son linge, sa fille dans les bras, quand elle aperçoit au loin un panache de fumée « en forme de champignon », suivi immédiatement d'une énorme explosion. Le toit du hangar agricole situé dans la plaine en contrebas de la bergerie familiale s'est littéralement soulevé, avant de retomber sur lui-même. Quand les pompiers arrivent sur place, le hangar est encore en feu et les dégâts causés par l'explosion sont considérables. Des véhicules garés à l'extérieur, dont un Peugeot Partner, ont été soufflés et carbonisés. Des morceaux de métal provenant de la structure du bâtiment sont éparpillés sur des centaines de mètres au milieu des vignes alentour.

Il faudra près de deux jours pour que les identités des deux victimes retrouvées à l'intérieur soient officiellement, et génétiquement, confirmées, mais dès les premières heures, toute l'île sait déjà qu'il s'agit de Francis Mariani et de Charles Fraticelli. Les deux hommes sont morts à 15 h 56, heure à laquelle se sont arrêtées les aiguilles de la montre Hublot de Francis Mariani, dont le cadran est retrouvé en morceaux près de son corps. Deux explosions se sont succédé : la première dans un véhicule où s'affairait Francis Mariani, la seconde quelques instants plus tard provenant d'un autre, stationné à proximité. Trente-deux kilos d'explosifs étaient répartis dans ces deux voitures. À quoi étaient destinées ces charges explosives, et que faisaient ces deux hommes dans un hangar agricole qui n'appartenait à aucun d'entre eux ? La première hypothèse, celle d'une erreur de manipulation pendant la préparation d'une vengeance après l'attentat contre la discothèque Le G, est évoquée. Dans l'entourage de Francis Mariani, on ne comprend pas. Les conversations échangées dans les heures et les jours suivant l'explosion, que les

policiers enregistrent, sont toutes remplies d'incrédulité. « C'est bizarre, quand même, ils n'ont jamais touché à ça », confie Jacques Mariani, le fils de Francis, à Ange-Marie Fraticelli, le fils de Charles.

Alors que les constatations se poursuivent au hangar, une perquisition est menée au domicile de Pascale Vincenti, la dernière compagne de Francis Mariani. Les policiers vont y faire une curieuse découverte. Une trappe dissimulée derrière un meuble hi-fi dans l'angle gauche du salon. Une cordelette en permet l'ouverture, des parpaings ont été disposés pour descendre dans les fondations de la maison, le vide sanitaire. Là, un conduit cylindrique d'un mètre de diamètre de couleur bleue s'étend sur une centaine de mètres jusqu'à une sortie dissimulée sous des planches dans le jardin. Le tunnel était destiné à fuir en cas de descente de police. Un stratagème souvent utilisé par les mafieux siciliens, dont les cavales se déroulent souvent à domicile. D'après Claude Chossat, Mariani aurait même installé une sorte de skate-board pour parcourir plus vite le tunnel. Bien qu'en cavale, Francis Mariani séjournait régulièrement chez lui. La veille de sa mort, il avait cassé une bouteille de vin, un geste censé porter bonheur. Les enquêteurs vont également trouver, cachée dans une cocotte en fonte, la clef d'une Porsche, mais aucune de trace de la voiture dans laquelle Francis Mariani s'était fait tirer dessus.

Pascale Vincenti assure que personne n'a jamais essayé de le tuer. Elle ne valide pas non plus la thèse de la préparation d'un attentat : « Francis ne savait même pas allumer un ordinateur. » Très vite pourtant, au cours de conversations qu'ils croient privées, les proches de Francis Mariani évoquent l'hypothèse d'une bombe télécommandée. Pour eux, impossible que l'explosion soit accidentelle, causée par les simples interférences d'un téléphone portable. Ils ne connaissent qu'une seule personne capable de fabriquer un tel dispositif, Mickaël Cantelli, connu comme un ancien artificier du FLNC, récemment recruté par Francis Mariani.

Ce dernier disparaît en février 2009, après un mystérieux rendez-vous près du port de Bastia. Personne ne le reverra, son corps n'a jamais été retrouvé. Sur les écoutes, comme lors des auditions, les attitudes changent. Tous les proches de Francis Mariani se disent maintenant persuadés que l'explosion était accidentelle. À moins

qu'ils ne se soient mis d'accord pour changer de version lors de leurs conversations téléphoniques, qui, ils le savent, sont écoutées par les policiers. Ainsi, ils ne peuvent plus être soupçonnés de vouloir se venger.

Les proches de Francis Mariani ne sont pas les seuls à avoir des doutes sur l'origine de l'explosion. Deux rapports d'expertise vont tenter de déterminer les causes exactes de la déflagration. En juillet 2012, les conclusions du second rapport sont sans appel. Même si Charles Fraticelli a reçu un coup de fil sur son téléphone à 15 h 50, quelques minutes avant l'explosion, il est impossible que cela ait suffi à la déclencher : « Le téléphone utilisé répondait aux spécifications régies par la recommandation du Conseil de l'Union européenne 1999/519/CE, du 12 juillet 1999, relative à la limitation de l'exposition du public aux champs électromagnétiques (de 0 Hz à 300 GHz), et notamment en termes d'émission de champs électromagnétiques, dont la valeur est fixée à 2 W », peut-on lire dans le rapport. Comme la famille, au début, les experts réfutent la thèse de l'accident. « Dès lors, l'hypothèse privilégiée dans le cadre de notre précédent rapport, basée sur un système de radiocommande mis en œuvre par une tierce personne, est validée. »

L'enquête finit par se retourner contre les proches de Mariani. Le raisonnement du juge d'instruction Guillaume Cotelle qui mène l'enquête est le suivant : les bombes ont pu être déclenchées à distance par une tierce personne, quelqu'un qui en voulait à Francis Mariani. Cependant, comme il soupçonne Mariani et ses proches de s'être procuré ces explosifs pour tuer Jean-Luc Germani, le magistrat décide de renvoyer plusieurs personnes devant un tribunal pour « association de malfaiteurs en vue de commettre des meurtres en bande organisée avec préméditation ». Parmi elles, son fils, Jacques. Son neveu par alliance, Augustin Valliccioni, son ancienne compagne Serena Cognetti, son ami Sauveur Grisoni ou encore son chauffeur Claude Chossat. Détail surprenant : alors qu'en Corse on règle rarement ses affaires devant les magistrats, Jean-Luc Germani a tenu à se porter partie civile dans ce dossier. Il a ainsi pu avoir accès au dossier et savoir ce que préparaient les Mariani contre lui. Si un

procès doit se tenir un jour, il a néanmoins fait savoir qu'il ne viendrait pas.

Le leader emblématique de la Brise de Mer a finalement été enterré près de sa mère, dans le caveau familial de Cargiaca, en Corse-du-Sud, à un peu moins de deux heures de route au sud d'Ajaccio. Un tombeau à l'image de l'homme, imposant et rutilant. Tout en marbre noir, orné de dorures et surmonté d'une niche protégeant une statue de la Vierge bordée par deux rameaux d'olivier. Au premier rang des porteurs se trouvaient les derniers fidèles de Francis Mariani : Francis Guazzelli et Pierre-Marie Santucci.

Ce dernier ne sort plus, ou peu, sauf pour sa partie de cartes, presque chaque soir, dans le même bar de Vescovato, Chez Fanfan, au bord de la route nationale. Les habitudes, une faute professionnelle dans le milieu. Avec les années, lui aussi s'est assagi. Il a maintenant 52 ans. Il n'est pas tard quand il sort du bar de Vescovato, ce soir du 10 février 2009. Mais il fait déjà nuit noire. Sur le parking quasi désert, un puissant lampadaire en fait une cible parfaite pour le sniper qui l'attend, posté de l'autre côté de la route, à près de quatre-vingts mètres de là. Un seul coup de feu, une précision de tireur d'élite et une balle qui lui traverse le cœur. Pierre-Marie Santucci s'effondre. À ses obsèques, la silhouette de Jean-Luc Gernani est aperçue dans la foule.

C'est aussi une habitude, qui a causé la perte de Francis Guazzelli. Le 15 novembre 2009 est un dimanche, jour de chasse. La chasse, c'est l'autre grande passion de Francis Guazzelli ; il a même fait aménager un chenil de luxe dans sa villa de La Porta. Christophe l'accompagne régulièrement pour débusquer le sanglier dans les forêts de Castagniccia. Mais, ce matin-là, Francis quitte Bastia seul à l'aube, à bord du pick-up Mitsubishi noir de l'un de ses amis. Il n'a pas voulu réveiller son fils, même s'ils avaient prévu la veille de partir ensemble. Au bout d'une trentaine de kilomètres en ligne droite, il faut tourner à droite à la hauteur de Folelli, et emprunter la sinueuse départementale 506 qui mène à La Porta. À la sortie d'un virage, juste après un petit pont en pierre, le pick-up verse dans un ravin. Ce sont des riverains qui préviendront les secours peu après 9 h 30, pensant à

un banal accident de la route. Mais, lorsque les gendarmes arrivent, ils retrouvent le véhicule criblé de balles et le corps sans vie de Francis Guazzelli, toujours assis au volant. Le pick-up a été pris sous le feu nourri d'au moins deux tireurs qui l'attendaient dans un renforcement juste après le pont. Plus d'une trentaine d'impacts de fusil de chasse et d'arme automatique seront retrouvés sur la voiture. C'est en s'approchant du corps qu'un policier identifiera immédiatement la victime : « Des yeux comme ceux-là, il n'y en avait pas mille. »

Quelques mois après sa mort, son fils Richard, au téléphone avec Jacques Mariani, s'en désespère encore :

Richard : Et voilà ! Il écoutait personne.

Jacques : Le problème, le problème, c'est qu'il est là !

R : Eh oui. Sa chasse de merde, là !

J : Ouais.

R : Sa chasse de merde, là ! Voilà ! Et voilà, c'est ça qui l'a tué. La chasse. Il pouvait l'avoir que comme ça, de toute façon.

J : Ah oui.

R : Il était réglé comme une horloge, lui, hein. À 6 h 30 du soir, il était à la maison, hein. La semaine. Il faisait sa partie de cartes et il montait. Il était à deux cents mètres de la maison. Du café Riche. Il montait, il descendait. Voilà.

J : Et au café Riche, ils viennent pas, c'est des cagones [peureux].

R : Non et non. À 14 heures, il était au café Riche. À 18 heures, il était à la maison. Sinon, y a que le week-end, quand il allait à la chasse.

La première chose dont se souviennent ceux qui ont connu Francis Guazzelli, c'est un regard, perçant, dur, glacial. « C'était un roublard intelligent, mais vicieux », se souvient un ancien policier. Un homme « froid et hargneux » qui ne lui disait jamais bonjour lorsqu'ils se croisaient en ville, à la différence des autres membres de la Brise. Dans le cercle des intimes, on se souvient aussi d'un père très attaché à ses fils, et notamment à Christophe. « Il parlait de lui tout le temps, se rappelle un proche. Ils les aimaient tous, mais il n'avait que le

prénom de Christophe à la bouche. » Une admiration réciproque. Dès son plus jeune âge, Christophe voue un véritable culte à son père.

Alors que les premières constatations sont en cours, la gendarmerie met en place une circulation alternée ; la route est étroite, les automobilistes patientent dans l'embouteillage qui commence à se former. Tout d'un coup, dans la file, les portières d'un véhicule s'ouvrent violemment. Un hurlement brise le silence de la scène de crime. Christophe Guazzelli court vers le véhicule de son père, bousculant violemment, sans même s'en rendre vraiment compte, une femme gendarme qui lui barrait le passage. Christophe a tout juste 18 ans et sa vie vient de basculer.

L'enquête sur l'assassinat de Francis Guazzelli n'a jamais abouti. Plusieurs pistes ont été étudiées. Une carte mémoire de la tablette de Jean-Luc Germani, exploitée après sa cavale, a pu permettre aux policiers de le localiser, ainsi que Stéphane Luciani, dans une zone non loin de la fusillade le jour de l'assassinat. Mais l'émetteur, placé en haut de la montagne, n'a pas permis d'établir précisément leur position. Autre découverte : le matin de la mort de Francis Guazzelli, entre 8 heures et 8 h 30, des recherches ont été effectuées sur Internet *via* cette tablette. L'utilisateur cherchait à se renseigner sur la mort éventuelle de Francis Guazzelli, ou sur un assassinat en Corse. Or, ce matin-là, les gendarmes n'ont été alertés que vers 9 h 30, et le corps de Francis Guazzelli n'a été identifié qu'en milieu de journée. Germani sera entendu dans cette procédure par les policiers, mais jamais poursuivi.

De la petite bande de copains qui se retrouvaient, au début des années 80, pour taper le carton sur le comptoir de La Brise de Mer, peu sont encore vivants. Robert Moracchini tient toujours un bar-tabac sur la place Saint-Nicolas de Bastia. Le vieux mentor de la Brise, Jean-Charles Flori – Pierrot –, est à la retraite, partageant son temps entre Porto-Vecchio et Paris. Ils ne se mêlent plus des affaires. Ils veulent juste se faire oublier, condition *sine qua non* pour espérer mourir dans son lit. L'histoire aurait pu s'arrêter là.

⁵². Audition d'Ange-Marie Michelosi dans une affaire d'extorsion, pour laquelle il est interpellé en 2007.

53. Écoute du 11 février 2009 entre Jacques Mariani et Serena Cognetti, ex-compagne de Francis Mariani.

Christophe décroche

Dans sa ville d'adoption, tout le staff du FC Nantes soutient et protège le jeune Christophe. Avec la mort de Francis Guazzelli, des journalistes locaux ont compris qu'il était le fils d'un des barons de la Brise de Mer et essaient de l'approcher, mais le club fait barrière. « Après la mort de son père, je lui ai dit de prendre son temps avant de revenir au club, se souvient un de ses proches. C'était horriblement dur pour lui. J'ai essayé de le reconforter. Je lui ai dit de se réfugier dans le foot pour traverser cette épreuve, qu'il avait une belle carrière qui l'attendait. »

Sur l'île, les proches de Francis Guazzelli tentent aussi de le raisonner. « Christophe avait des liens extrêmement forts avec son père, c'était son dieu, soupire l'une des personnes présentes alors dans l'église de La Porta, trois jours après la mort de Francis. Et lui admirait son fils, il parlait tout le temps de lui. L'assassinat de son père a changé sa vie, on l'a tous compris. » Christophe aurait dû se trouver dans la voiture ce matin-là. Qui sait ? Sa présence aurait pu lui sauver la vie et obliger les tueurs à renoncer à leur projet criminel.

Peu de temps avant l'enterrement, Christian Leoni, le comptable de la Brise, prend à part quelques proches venus à La Porta témoigner leur soutien à la famille Guazzelli. Il faut éloigner le petit, dont le regard a changé depuis quelques jours. Mais il est déjà trop tard, et beaucoup l'ont compris. Christophe reprend le chemin des terrains de foot, mais le cœur n'y est plus. « Je n'ai jamais vu quelqu'un changer à ce point », soupire un des membres du staff de Nantes. Quand il revient à la Jonelière, le centre de formation, Christophe se montre taciturne, arrogant. Sur les terrains, il supporte de moins en moins la discipline.

La mort de son père le rapproche d'un autre orphelin : Jacques

Mariani. Loin de l'île depuis ses 14 ans, Christophe n'avait jamais rompu avec « la famille » de la Brise. À l'été 2010, le jeune joueur se rend à la maison centrale de Saint-Maur, à trois cents kilomètres de Nantes, où Jacques Mariani est emprisonné. Il a vingt-six ans de plus que Christophe, c'est au choix un grand frère protecteur ou un oncle qui aurait mal tourné, encore plus mal que son père. Leurs tempéraments sont très différents. Christophe est un calme, au moins en apparence, il suit une autre voie et s'insère pour l'instant sans difficulté dans la société. Jacques, depuis tout petit, est turbulent, colérique, intenable. « Fou », disent plus prosaïquement certains. Mais Christophe et son frère Richard (qui vit à Nantes depuis le décès de Francis) ont besoin de cette figure protectrice qui les rattache encore à leur père. Ils lui rendent visite et lui parlent presque chaque jour au téléphone. En prison, Jacques a toujours su trouver des téléphones.

Christophe se confie, un peu comme un gamin qui aurait besoin de reconnaissance ou d'une écoute paternelle. Et Jacques Mariani se montre aussi attentif que patient.

Christophe : Je joue au ballon. L'autre fois, je me suis entraîné avec les pros.

Jacques : Ah ouais ?

C : Ouais.

J : C'était bien ?

C : Ouais. J'ai signé pro.

J : C'est pas vrai.

C : Ouais.

J : Là, tu vas y arriver, hein !

C : Ah, il faut !

J : Tu sais à qui il faut penser, hein ?

C : Ouais, je sais, hein. Je sais, je sais.

J : Tu penses à ça, tu vas être pro vite fait.

C : Tu es fou, putain...

Quand Jacques appelle, Richard et Christophe s'échangent le téléphone pour lui parler. Tous les trois évoquent « Lizarazu »,

surnom de Jean-Luc Germani, l'ennemi juré. Le trio est persuadé qu'il est responsable de la mort de leurs pères. Christophe confie parfois son mal-être. À l'automne, il évoque les difficultés qu'il rencontre à Nantes. Il ne s'entraîne plus avec les pros, mais avec l'équipe réserve. Il raconte alors à Jacques que son oncle oléiculteur – Angelo Guazzelli –, accompagné du comptable de la Brise de Mer, Christian Leoni, est venu à Nantes pour s'entretenir avec Bati Gentili, le nouvel entraîneur des Canaris.

Né à Ajaccio, Bati Gentili a joué au GFCA et a ensuite entraîné les « gaziers ». Ont-ils essayé de l'influencer, au nom de la solidarité entre Corses (et de la peur que peuvent inspirer leurs patronymes), pour que le « petit » obtienne la place qu'il mérite dans l'équipe pro ? D'après Christophe, qui le raconte à Jacques, le rendez-vous n'a rien donné. D'après Bati Gentili, il n'a jamais eu lieu. « Je n'ai vu personne. Je sais que sa mère est venue, elle estimait peut-être que son fils méritait plus d'attention, qu'on ne s'occupait pas assez de lui... Moi, je garde le souvenir d'un jeune joueur qui voulait réussir dans le foot pour faire plaisir à son père et qui avait du talent⁵⁴. » Depuis sa cellule, Jacques est persuadé de pouvoir « toucher » des gens à Châteauroux pour obtenir un contrat pro intéressant pour son ami. Mais rien ne se passe.

À Nantes, juste avant les fêtes de Noël, Christophe n'écoute plus un seul conseil et répond inlassablement à ceux qui voudraient le raisonner : « Laissez-moi tranquille, c'est ma vie. » Il reste en équipe réserve, et désespère de devenir pro. Un entraîneur lui conseille de rejoindre un club moins coté, car à Nantes la concurrence est rude. Il s'éloigne de ses proches, refuse toutes les mains tendues. « À la fin, il se conduisait comme un petit voyou, une petite frappe, comment le dire autrement ? Il emmerdait tout le monde. Nous n'avions qu'une seule envie, c'était qu'il parte vite et loin. Il a même menacé des membres de l'équipe », se souvient un ancien du club. Après les fêtes, il ne revient pas à Nantes. Le 18 janvier 2011, le club lui envoie un premier courrier pour lui demander les raisons de son absence. Pas de réponse. Le 27 janvier, l'employeur saisit la commission juridique

de la Ligue de football professionnel. En février, Christophe Guazzelli ne se rend à aucune convocation. Le 3 mars, le contrat du joueur d'élite est rompu. Christophe, qui contestait le bien-fondé de son licenciement, perd devant les prud'hommes, où il réclamait plus de 290 000 euros d'indemnités et de dommages-intérêts pour préjudice moral.

54. Entretien avec l'une des auteures, 14 octobre 2019.

Jacques Mariani, l'enfant terrible de la Brise

Le 12 juin 2018, des enquêteurs de la police judiciaire d'Ajaccio se rendent à la prison des Baumettes, où Jacques Mariani est incarcéré pour une affaire d'extorsion. Ils souhaitent l'entendre dans l'affaire du double assassinat de l'aéroport de Bastia du 5 décembre 2017. « Constatons que Jacques Mariani refuse de sortir de sa geôle et refuse d'être entendu, et ne souhaite s'exprimer que devant le magistrat instructeur. » Devant le juge d'instruction, il fait ensuite valoir son droit au silence.

Jacques Mariani ne s'est pas rendu aux obsèques de son père. « Les menottes, pas les menottes, le GIGN, mon père n'aurait pas aimé ça », confie-t-il au téléphone à un ami le 14 janvier 2009, deux jours après l'explosion du hangar. Non, il n'aurait pas aimé. Francis détestait les flics autant qu'il aimait ses sept enfants. Malgré ses « nombreuses absences dues à la justice⁵⁵ », il estimait être « un bon père », présent auprès d'eux le plus souvent possible. Un papa attentionné, affectueux et surtout protecteur. Un jour, il oppose par exemple un « non » catégorique à sa dernière compagne qui souhaite que leur petit Dominique pose sur des photos pour une marque de vêtements. Hors de question. Dans la tête de Francis Mariani, c'est un milieu « dangereux et malsain » pour un enfant. Mais tous ses héritiers n'ont pas eu droit au même traitement.

Francis est bien trop jeune, à peine 16 ans, quand ses premiers enfants, les jumeaux Jacques et Pascale, viennent au monde. Dans la plus pure tradition insulaire, il transmet à son fils aîné le prénom de son père, un militaire qui a fait carrière dans la marine. Il ne se sent pas encore père, il est pourtant contraint de quitter l'école et de travailler pour subvenir aux besoins de sa famille.

Mais il fera plus de prison et de courses-poursuites avec les gendarmes que de « pouponnage ». Le petit Jacques idolâtre quand même cette figure paternelle qu'il ne connaît pas vraiment et derrière laquelle il va courir toute sa vie. Comme tous les fondateurs

de la Brise de Mer, Francis va essayer, en vain, de tenir ses enfants loin du banditisme : il ne veut pas qu'ils mènent la même vie que lui. Celle de Jacques sera pire.

Très tôt, l'adolescent rêve d'intégrer la bande. Il commet en solo ses premiers vols, des petits larcins, dès ses 10 ans, mais ce qu'il veut, c'est jouer dans la cour des grands. Il se heurte au refus des aînés. Celui d'Angelo Guazzelli, l'oncle de Christophe et de son frère Richard, par exemple. « Toute sa vie, il m'a dit : "T'inquiète pas, t'inquiète pas, t'inquiète", raconte Jacques Mariani à Christophe Guazzelli lors d'une conversation téléphonique, le 8 octobre 2010, depuis sa cellule de la maison centrale de Saint-Maur. À 33 ans, je suis arrivé, je lui ai dit : "Dis-moi, ça fait dix ans que tu me dis de pas m'inquiéter, oh !" Il me dit : "Ne t'inquiète pas." J'ai dit : "Ciao, allez." »

Seul Francis Guazzelli l'appelle un jour pour lui dire : « Oh, viens avec nous, mon ami, oh ! », mais le père de Jacques refuse. L'impétueux n'a que faire de l'aval des anciens. À 19 ans, il alterne déjà les vols à main armée et les séjours en prison. Crédit agricole, Banque populaire à Bastia ou encore BNP à Antibes, il est condamné une première fois à cinq ans de prison dont deux avec sursis en 1986, puis une seconde fois à huit ans en 1990 à Nice. Son père désapprouve totalement le chemin que commence à prendre son fils. Par hasard, ils se retrouvent dans la même prison pendant une année au début des années 1990. Francis Mariani n'adressera pas la parole à son fils pendant toute la durée de leur séjour commun derrière les barreaux. À défaut des anciens de la Brise de Mer, il trouve en Francis le Belge un protecteur. Le parrain du milieu marseillais devient un père de substitution.

C'est le début d'un interminable parcours carcéral. Comme son père, il traîne la réputation d'un homme violent, dangereux. « Déjà, tout petit, il était fou », se souvient un ancien policier. Tous les magistrats qui l'ont interrogé dans leur bureau au fil des ans en gardent de mauvais souvenirs. « Des yeux de fou », « le même regard qu'Hannibal Lecter, un peu crucifiant », des « sourires à vous glacer le sang », des « menaces voilées à chaque phrase et une violence à fleur de peau »... Jacques Mariani n'a jamais accepté la moindre expertise psychologique ou psychiatrique, refusant par principe de

répondre aux questions de ces auxiliaires de justice lors des enquêtes. Il a finalement accepté de rencontrer des psychologues très tardivement pour obtenir des remises en liberté. Il n'apprécie évidemment ni les magistrats ni les forces de l'ordre. Seuls les corps d'élite ont du crédit à ses yeux, comme le RAID et le GIGN, avec les hommes surentraînés, cagoulés, spécialisés dans les assauts les plus dangereux et spectaculaires. S'il n'avait pas été un voyou, Jacques Mariani raconte qu'il aurait aimé devenir membre des forces commandos de l'armée française. Il admire ces hommes, la solidarité qui les unit, leur courage. Ou sportif de haut-niveau. Il aime courir, et raconte avoir parcouru les vingt kilomètres du Marseille-Cassis en une heure et vingt minutes, un très bon temps. Jeune, il a même participé au championnat du monde de jet-ski.

« Comme on dit en Corse, “ils sont nés après eux”, note un policier. Les enfants de la Brise ont pris les mauvais côtés de leurs aînés. Les parents ont eu la vie dure, eux la vie facile. La plupart des jeunes pensent que tout se règle par la force, les vieux ne pensaient pas ça. » Et les aînés ont du mal à contenir cette nouvelle génération. Jacques devient ingérable, « il a même menacé des amis de son père », raconte Claude Chossat, l'homme de main et chauffeur de Francis Mariani. « Pour Francis, ce n'était que des problèmes, son fils était fou, il lui attribuait tous ses malheurs. » À peine Jacques a-t-il purgé sa peine pour le braquage sur la Côte d'Azur qu'il est de nouveau interpellé, pour trafic de cartes bancaires cette fois, et incarcéré. Ainsi va l'existence de Jacques Mariani, une vie de prison, ponctuée de courtes périodes de liberté. Ils se comptent presque sur les doigts de la main, ces moments où l'enfant terrible de la Brise de Mer a pu respirer librement l'air pur de son île natale. Ses condamnations affichent un vertigineux record : trente-huit années de prison sur cinquante-deux d'existence.

Au tout début des années 2000, Mariani junior bénéficie d'une libération conditionnelle. C'est un des rares moments où il retourne en Corse. L'ambiance y est alors explosive. Une guerre fratricide entre les différents courants indépendantistes a éclaté depuis la naissance d'un nouveau mouvement clandestin, Armata Corsa, le 25 juin 1999. Cette guerre entre militants se double d'un

affrontement avec le milieu. Au nom de la cause, et même parfois sans motif, les leaders nationalistes ont adopté les méthodes des voyous et partagent les mêmes gagne-pain. Machines à sous, racket, marchés de gardiennage.

Des enquêtes judiciaires ont d'ailleurs prouvé l'implication de leaders nationalistes, comme François Santoni, le patron d'Armata Corsa, dans des dossiers d'extorsion. En août 1999, Armata Corsa revendique l'assassinat de Dominique Savelli, un boucher installé en Balagne. Un assassinat politique « préventif », selon le mouvement, qui affirme que Savelli s'apprêtait à assassiner un des leurs, leader nationaliste... Dominique Savelli n'avait pourtant rien d'un militant pour l'indépendance de la Corse. Connu pour des petites affaires de droit commun, il était surtout proche de Francis Mariani, qui l'avait chargé de la mise en place de machines à sous en Balagne, pour le compte de la Brise de Mer. Les machines à sous, chasse gardée du milieu, que certains militants d'Armata Corsa, bien loin de l'idéologie indépendantiste, avaient décidé de s'approprier. La guerre commence entre des nationalistes à la dérive et les voyous de la Brise de Mer.

« Il y a eu au départ une sorte de respect mutuel entre le FLNC et la Brise, et un rapport de force d'égal à égal jusqu'en 1998, disons, décrypte Pascal Garbarini, ancien avocat des dirigeants d'Armata Corsa. Ensuite, la Brise de Mer n'a plus eu à s'inquiéter du positionnement du front – elle était tellement plus puissante, et le FLNC si divisé. Armata Corsa a eu besoin de marquer son territoire, de prouver sa puissance politique et militaire. C'est dans ce contexte-là, qui peut être assimilé à de la communication, qu'ils ont donc revendiqué l'assassinat de Savelli en pléines discussions organisées pour conclure la paix entre les nationalistes. En outre, Armata Corsa a voulu envoyer un signal fort pour dire qu'ils n'hésiteraient pas à entrer en guerre et qu'ils n'avaient peur de personne. »

La mort de Savelli engendre dans les mois suivants une spirale infernale de règlements de comptes. Jean-Michel Rossi, l'un des leaders d'Armata Corsa, est tué en août 2000 à la terrasse de La Piscine, un bar de L'Île-Rousse. Son souhait de « mourir au village, dos au soleil » n'a pas été exaucé. Son garde du corps, Jean-Claude

Fratacci, repérable à sa grande taille et à ses jeans de cow-boy à la Clint Eastwood, est tué en même temps que lui. Quelques jours plus tard, le patron du bar, soupçonné de les avoir balancés, meurt à son tour.

Jacques Mariani, interrogé un jour sur ces assassinats, explique à un juge : « Le nationalisme et moi, ça fait deux. » Il est pourtant lié à cette guerre. Un soir de mars 2001, après être sorti dîner avec sa compagne, du côté de Ghisonaccia, dans la plaine orientale de l'île, il échappe aux balles. Il est 1 h 30 du matin à Biguglia, dans la banlieue sud de Bastia. Le couple s'apprête à se coucher, quand un homme, qui s'était introduit dans la maison, tire à travers la porte de la chambre. Jacques Mariani l'a entendu arriver et ordonne à la jeune femme de se jeter sous le lit, avant de sauter par la fenêtre, manquant de se blesser au pied sur un piquet. Le tueur le poursuit, en vain. Mariani trouve refuge dans un bar, le long de la route nationale, puis arrête une voiture et rejoint le domicile de Francis Guazzelli. Aucun des quatre coups de feu n'a atteint sa cible. Mais le mal est fait.

Bien plus tard, Francis Mariani, le père de Jacques, tempérera à sa manière cet incident. « Ce n'était qu'un cambriolage. Si quelqu'un avait voulu s'en prendre à lui, il ne serait pas entré dans la maison, il l'aurait attendu dehors. Mon fils est un âne ! »

Mais tout le monde sait que, ce jour-là, Jacques Mariani ne doit sa survie qu'à la chance et au manque de professionnalisme de son agresseur. Et Francis Mariani, incarcéré à Borgo à ce moment-là, ne supporte pas que l'on s'en prenne ainsi à son fils, tout « âne » qu'il soit. Et il est déterminé à remettre encore une fois de l'ordre dans les affaires de Jacques. Deux mois plus tard, le fax miraculeux lui ouvre les portes de la prison.

L'hécatombe se poursuit du côté d'Armata Corsa. Le 17 août 2001, à la sortie d'un mariage dans l'extrême sud de l'île, François Santoni, son leader, est fauché par une rafale de fusil-mitrailleur. Quelques jours plus tard, le 21 août, deux de ses lieutenants, Dominique et Jean-Christophe Marcelli (ils portent le même nom mais ne sont pas

de la même famille), sont retrouvés morts près de Moriani-Plage. Les policiers sont stupéfaits par la violence de ce double assassinat. Le corps de Dominique Marcelli est découvert partiellement brûlé, criblé de balles, à proximité d'une voiture totalement calcinée. Dans le coffre du véhicule, ils retrouvent aussi le corps carbonisé de son ami Jean-Michel. Qui les a tués ? La Brise de Mer a-t-elle vengé la mort de son boucher, Savelli ? Dominique Marcelli était en effet soupçonné d'être son tueur.

L'enquête va aller vite. En interrogeant les proches des deux victimes, les policiers découvrent que Dominique (« Dumè ») Marcelli avait repéré, quelques jours auparavant, Jacques Mariani et son ami José Menconi, à moto, en train de tourner autour de chez lui. Les deux hommes étaient même venus frapper à sa porte, mais il était absent. Connu pour des braquages, Menconi était également identifié comme l'une des gâchettes de la Brise. Dumè s'en était inquiété auprès de sa femme sur le point d'accoucher. D'autres preuves accablent Mariani et Menconi. Avant d'être tué, Jean-Christophe Marcelli a le temps d'envoyer des SMS à sa mère : « jac mariani et menconi veulent me tuer. Ce pd de kimbo⁵⁶ m'a tendu un guet-apens. Prévenir dume⁵⁷ ». Ou encore : « veulent que j'emmène Dumè Marcelli en belle demain, le prévenir ». Mais personne ne préviendra Dumè. Le lendemain, quand Jean-Christophe récupère Dominique en voiture en bas de chez lui, plusieurs hommes s'engouffrent dans le véhicule. À la fenêtre, la femme de Dominique reconnaît Jacques Mariani. Jean-Christophe et Dominique Marcelli ne seront plus revus vivants.

Les unes de *Corse-Matin* se ressemblent toutes en cette fin d'été 2001. Moins de deux semaines après la mort atroce des Marcelli, un autre militant d'Armata Corsa tombe sous les balles dans un cybercafé de Bastia. Nicolas Montigny, 27 ans, visage doux et lunettes rondes, est installé sur la mezzanine du Cyber Corsica, occupé à télécharger de la musique sur Internet, quand des tireurs l'abattent avec trois armes de guerre. Les témoins présents sur place racontent avoir vu deux tueurs, l'un mince, l'autre athlétique, cheveux courts, vêtus de sombre avec un foulard relevé sur le nez, prendre la fuite en direction

d'une Renault Laguna garée à proximité. Étrangement, l'un des deux revient dans le cybercafé quelques instants plus tard et fait de nouveau feu sur Nicolas Montigny, au sol.

La victime était très proche de Dumè Marcelli, et sans que cela soit jamais prouvé la rumeur lui attribuait également un rôle dans la mort de Dominique Savelli. Depuis un an, le jeune Montigny se savait menacé et vivait dans un foyer du 12^e arrondissement à Paris pour fuir la Corse. Malgré les conseils de prudence de sa mère, il était là aux obsèques de son meilleur ami et avait prolongé son séjour à Bastia. Proche du FLNC, puis d'Armata Corsa, Nicolas Montigny avait été mis en examen en 1997 à la suite de deux attentats commis contre le palais de justice et l'agence centrale de la poste d'Aix-en-Provence. Les enquêteurs le soupçonnaient également d'avoir participé à la conférence de presse clandestine annonçant la création du mouvement.

Comme d'autres militants, il avait dans les derniers temps pris de la distance, constatant la dérive d'Armata Corsa vers le banditisme... Mais il était déterminé à retrouver les assassins de Dominique Marcelli. Le jeune homme avait commencé ses recherches jusqu'à ce qu'il comprenne que « cela le dépassait ». Il s'en était ouvert à sa mère, lui expliquant que toute la série d'assassinats avait pour origine un conflit autour de la mainmise sur la Balagne entre la Brise de Mer et Armata Corsa. C'était trop gros pour lui, lui avait-il confié quelques jours avant sa mort.

Le procès du double assassinat des Marcelli en juillet 2006 est un fiasco pour l'accusation. Mariani est acquitté, l'enquête n'a pas été bien menée, et seuls les SMS l'accablent. Trop peu pour une condamnation aux assises. Sa réputation, elle, est établie : désormais, le prénom du fils Mariani fait aussi peur que celui de son père. Le procès Montigny se tient au printemps 2008. Jacques Mariani est condamné à quinze ans. Son père, Francis, qui comparaisait libre, ne se présente pas à l'audience. Il prend sept ans et le maquis le jour du verdict.

Le dernier adieu

C'est dans sa cellule de la maison centrale de Saint-Maur dans le Val-de-Marne que Jacques Mariani apprendra quelques mois plus tard le décès de son père dans l'explosion du hangar de Casevecchie. Un cataclysme. Le chagrin se mue vite en colère, contre les assassins, bien sûr, mais aussi contre les anciens amis de son père, « ceux qui l'ont abandonné » dans les mois précédant sa mort. « Pas tous, mais au moins la moitié », commente Jacques, sous l'oreille attentive des policiers qui l'écoutent. Toujours pendu au téléphone, il demande à Christian Leoni de veiller à qui portera le cercueil. « Pas ceux qui l'ont laissé seul. »

À sa compagne, Jacques Mariani décrit une scène du *Parrain*, de Francis Ford Coppola : « J'avais vu un film à une époque, et je me rappelle que Marlon Brando il disait à son fils avant de partir, c'est celui qui reviendra te voir qui n'est pas gentil, alors je m'inquiète un peu, tu vois. » Dans sa cellule, il regarde en boucle des vidéos du rallye du Var qu'il s'est fait envoyer. On y voit son père piloter une Subaru Impreza 555. Le rallye a été remporté par des pilotes prestigieux, comme Sébastien Loeb ou Didier Auriol, et a longtemps compté pour le Championnat d'Europe. Francis Mariani en avait pris le départ à quatre reprises et avait accroché deux belles cinquièmes places en 1998 et 1999. Admiratif, le fils ne se lasse pas des exploits du père. « Il marchait bien, à la fin il marchait vite. »

Francis est inhumé le 17 janvier 2009, dans le village maternel de Cargiaca, en Corse-du-Sud, dans le tombeau familial. « Il sera bien, là, en dessous de sa mère. » Jacques suit la cérémonie par téléphone depuis sa cellule, il est en ligne avec sa compagne, Stéphanie. Quatre cents personnes ont fait le déplacement dans le petit hameau de l'Alta Rocca. Amis, famille, quelques élus du canton, on est venu de toute la Corse. Les Michelosi ont fait la route depuis Ajaccio. À distance, Jacques écoute l'un de ses cousins lire la lettre qu'il a fait parvenir, puis la messe, chantée en langue corse par une chorale de jeunes. Mais il veut surtout savoir qui est là. Stéphanie, sa compagne, lui passe Christian Leoni. « On est tous là, Francis, Pierre-Marie, Maurice⁵⁸. » Puis Francinucciu, « le Petit Francis », Francis Guazzelli, attrape le téléphone.

Francis Guazzelli : Ha. C'est dur, hein.

Jacques Mariani : Vous le montez, vous, le cercueil, hein, je veux que tu y sois.

F : Ça va, ça va.

J : C'est bon, je sais que tu es là, c'est bon. Allez, Francis, merci à toi.

F : Ça va, Jacques, merci d'avoir appelé, sois fort.

Dans l'île, seuls les intimes portent le cercueil du défunt, et dans les codes du grand banditisme les porteurs sont aussi ceux qui assureront la vengeance. Ce jour-là, près de cinquante personnes vont se relayer sur le kilomètre et demi qui sépare l'église du tombeau familial. Cinquante personnes, il n'y aura pas autant de volontaires pour la vendetta. Mais, à entendre la lettre de Jacques, lue dans l'église, on comprend malgré son style enfantin qu'il en sera.

« Tu étais mon papa que j'aimais, que j'aimerai toute ma vie jusqu'à ma mort. Je me souviens de toutes ces heures où tu me suppliais de ne pas suivre ton chemin, en m'expliquant que la famille, le respect d'autrui et que rien n'était plus important que la tranquillité d'esprit. Mais je n'ai pas su t'écouter. Je t'ai fait de la peine et aujourd'hui j'en meurs de chagrin. Tu étais tout pour moi, je sais que même de là-haut tu t'inquiéteras encore pour moi. Tu me manques, tu m'as toujours manqué, on n'a jamais eu le temps de se dire "je t'aime", aussi comment je sais que tu m'entendras alors que toutes les secondes je vais crier que "je t'aime". Repose en paix, mon papa d'amour, pépé et mémé sont près de toi, je t'aime trop, trop, trop, au revoir, mon papa, à jamais avec toi, Francis. »

La tombe est à peine scellée que les appétits se creusent sur l'héritage de Francis Mariani. La Brise de Mer avait une règle : « pas d'héritiers », mais Jacques ne l'entend pas de cette oreille et charge la dernière compagne de son père de faire passer le message. « Mon père, il a laissé encore un fils. Moi, j'ai la responsabilité de la famille. On ne va pas laisser les enfants, euh, hein... grandir dans le désarroi, dans la peine et dans la misère, hein ! Les enfants, ils n'y sont pour rien, d'accord ! De l'amitié, y en a pas ! T'as vu le lion dans la jungle ? Il mange tout le monde comme ça, c'est le lion ! ! Mon père, c'est moi, maintenant, c'est moi ! Voilà ! Moi, c'est moi qui vais m'occuper de vous ! Tu crois que je vais abandonner les enfants de mon père ? »

Dans l'extrême sud de l'île, José Demasi, qui avait comparu aux côtés des Mariani lors du procès Montigny, est l'un de ceux que Jacques soupçonne de vouloir faire cavalier seul. Il l'appelle le 2 février 2009. « Y a personne qui prend les trucs de mon père ! T'as bien compris, hein ! Ça, mets-toi-le bien dans ta tête, là ! T'as compris ? Et tu le dis, hein ! Y a personne qui touche aux affaires de mon père, c'est ses enfants qui vont les avoir ! C'est tout ! T'as bien compris, hé ! Moi, j'ai ma vie, j'ai ma femme et j'ai mon fils, on est milliardaires, nous, j'ai pas besoin d'argent, moi ! Moi, je veux qu'il ne manque rien aux enfants de mon père, c'est tout ! Le reste, je m'en bats les couilles de tout le monde, moi ! T'as vu comment il a fini, mon père ? Comme une croix, tout seul, t'as compris ? Écoute-moi bien, écoute-moi bien ! Moi, je te dis, les enfants, y a personne qui va passer avant ça, mettez-vous-le bien dans la tête, ça, hein ! »

Le 6 septembre 2010, José Demasi est assassiné de plusieurs balles dans le dos sur le port de Porto-Vecchio devant de nombreux témoins. Jacques Mariani jure aux proches de la victime que les choses s'étaient arrangées entre eux et qu'il est totalement étranger à cet assassinat. À sa sœur Pascale, faisant référence à un film consacré à la vie de Jacky le Mat, il explique : « *L'Immortel*, tu l'as vu ? C'est moi. – C'est toi, il n'en restera qu'un. Ils ne te feront rien, ils se caguent », lui répond-elle.

Le fils maudit fait peur. Ni les murs ni les barreaux de la prison n'empêchent Jacques Mariani de poursuivre ses activités. Les juges le soupçonnent d'avoir mis en place un système de racket depuis sa prison. Il sera condamné pour extorsion contre des bars et des boîtes de nuit d'Aix-en-Provence, alors qu'il est toujours incarcéré, le 29 avril 2013.

Mais s'il continue à gérer les affaires, loin de la Corse, loin de ses proches, Jacques Mariani peine à faire son deuil. Difficile de nouer des amitiés solides quand on a passé la quasi-totalité de sa vie à l'ombre. Dans un premier temps, c'est donc auprès de ceux de son père qu'il s'épanche. « Moi, j'ai plus envie de cette vie, moi, j'ai envie de rester avec mes enfants, avec toi, tu es mon ami, et le reste je m'en

bats les couilles », confie-t-il à Dominique Costa, l'un des plus anciens et fidèles amis de son père depuis les débuts de la Brise de Mer. Il lui avoue aussi avoir des problèmes d'argent. « Oh, Mimi, sur la tête de ma mère, je suis fauché. J'ai juste pour rester à la prison et que Stéphanie elle monte me voir. »

En septembre 2010, après plusieurs mois sans nouvelles, Jacques reprend contact avec Richard et Christophe Guazzelli. Plus qu'amical, le lien entre les trois hommes est fraternel. Ils se connaissent depuis toujours, ils ont grandi ensemble, et leurs pères, qui étaient extrêmement proches, sont morts dans des conditions similaires : de quoi sceller des liens indéfectibles.

— Tu sais, quand il est arrivé ça... Tu sais que ton père et mon père, c'étaient les meilleurs amis. Tu le sais ou pas ? lui demande Richard.

— Moi, je sais. T'inquiète pas pour moi, rassure Jacques, endossant le rôle de grand frère.

Puis à Christophe :

— Tu es fort, tu es fort, toi.

— Eh, je suis fort, je suis fort, je suis fort, mais c'est dur, tu sais. Tu as beau être fort, ça, ça te détruit.

— Ah oui, ça te détruit, eh oui, mon ami. Mais tu sais comment il t'a élevé.

— Je sais. Il m'a jamais ménagé, il m'a jamais dit de belles choses... Il m'a toujours dit les choses, hein !

Au cours d'un nouvel échange le 6 octobre 2010, Richard Guazzelli explique à Jacques que leur mère, Sylvie, s'inquiète de leur amitié. Elle a peur que le fils Mariani ne leur fasse prendre une mauvaise direction. « Je ne veux pas que vous la preniez, cette direction, je vais la prendre pour vous », lui répond Jacques, paternaliste. Deux jours plus tard, Stéphanie, sa compagne, l'alerte à son tour des inquiétudes de la mère des frères Guazzelli. C'est Stéphanie qui ouvre la conversation :

— La mère, elle le sait, que tu les appelles.

— Non, non, elle leur a demandé. Ils ont dit non.

— Hum...

— Elle ne veut pas.

— Tu m'étonnes !

— Non, mais elle ne veut pas pour la sécurité. Tu comprends.

— Oui, j'ai compris, hein.

— Et comment... Folle ! Ils ont 23 ans. Faut vraiment qu'ils restent dans le cadre du joueur de ballon, eux, hein ! Non, mais hier je lui ai dit. J'ai dit : « Regardez... je vais plus t'appeler et tout. » « Tu es fou », il s'est énervé. Ça le faisait chier, hein. « Ah non, ah non, on s'appelle, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Ouais, m'enfin pas tous les soirs comme ça, ça craint.

La fréquence des conversations ne ralentit pas, au contraire. Ils s'appellent désormais tous les jours, parfois plusieurs fois. Les deux frères sont un bol d'air frais pour Jacques, ensemble ils rigolent. En prison, Jacques a l'art de nouer des contacts ; ses saillies humoristiques, parfois désopilantes, lui attirent les sympathies. Il raconte qu'il fait beaucoup de sport en prison et que les courses à pied sont l'occasion de parier des pots de glace qu'il offre, après la victoire, aux détenus de confession musulmane. « Après, les moudjahidines [c'est ainsi qu'il les désigne] ne me disent rien », plaisante-t-il auprès de Christophe. Après les musulmans, il se prend d'amitié pour François Girard, dit « le Blond », un trafiquant incarcéré pour avoir ordonné l'assassinat du juge Michel à Marseille, en 1981.

Et puis il y a les femmes, le talon d'Achille de l'athlétique Jacques Mariani. Un jour, il est extrait de sa prison pour être entendu dans les locaux de la BNLCO⁵⁹ à Nanterre. Les enquêteurs veulent l'interroger dans le cadre du dossier sur les rackets des boîtes de nuit à Aix. Le protocole veut que ce soit le RAID qui l'emmène. Il commence par jouer les divas. Je viens, je viens pas. Finalement, il obtempère. Il est conduit en hélico dans les bureaux de la rue des Trois-Fontanot à Nanterre. « Avec les hommes cagoulés, il était fier comme tout. Il faisait sa star », se souvient un policier. « Pour l'inciter à parler, on lui a collé deux femmes flics. Il était très content, très aimable. C'est son gros point faible, les femmes, il a un côté un peu cabotin. Il a voulu se faire prendre en photo avec elles. »

Dans la même veine, Jacques Mariani raconte à Christophe Guazzelli comment il s'est lié avec la directrice de la prison, qui a fait

« tout le trajet de détention pour venir lui dire au revoir », alors qu'elle s'apprêtait à quitter l'établissement pour prendre la tête de la maison d'arrêt de Nîmes. « Elle m'a fait un papier et tout. Elle m'a dit : "Si vous êtes toujours là dans un an et demi, je vous fais venir avec moi en bas." J'ai dit non. Moi, en bas, je veux pas y aller. Ça m'arrange pas, moi, de sortir en bas. Tu comprends. » Jacques le séducteur craint pour sa vie, et sait déjà qu'à sa sortie plus il sera loin de la Corse, mieux ce sera.

À d'autres moments, les conversations avec les frères Guazzelli se font plus sérieuses : impossible d'oublier ce qui les lie. Ils cultivent les mêmes rancœurs. Les anciens de la Brise, qui se laissent aller, les déçoivent. Héros déchus... « Non, mais les gens, ils ont oublié que c'étaient tous des mécaniciens, se désole Christophe. Ils sont devenus des ministres, mais ils veulent rester ministres. Ils savent plus réparer les voitures, maintenant. » Jacques : « Tu as tout compris. Voilà, bien parlé. Je vois que tu es intelligent. Bien. » « Ils ont oublié. Ils étaient mécaniciens, ils sont passés concessionnaires. Ils savent plus toucher à une voiture, maintenant. » Les braqueurs, les rois de l'escroquerie et des cercles de jeu sont devenus des rentiers paresseux. Le jeune fougueux est déçu et déboulonne ses anciennes idoles.

Les trois hommes passent en revue les figures vivantes ou disparues, de la Brise ou du camp d'en face. Richard Casanova, ce « menteur », Jean-Luc Germani, les Federici. Ils se savent écoutés par les policiers et évoquent en langage codé leur future vengeance. « On va se jouer une putain de Champions League quand on va aller au Pays basque voir Lizarazu⁶⁰. J'ai déjà préparé la coupe et tout. Elle est grande. Il y a la jambe, la tête, il y va tout dedans », s'amuse Jacques Mariani. Le plus sérieusement du monde, il demande même un jour à un magistrat qui l'auditionne de le laisser sortir. « Monsieur le juge, laissez-moi sortir, juste une semaine, je vous promets, je vais revenir. Mais il faut que j'aille tuer cet enculé de Germani. »

⁵⁵. Audition de Francis Mariani, février 2001.

⁵⁶. Surnom de René Agostini, gérant de la société qui distribue en Corse les cafés Kimbo.

⁵⁷. Marc Pivois, « Corse : une mère et une épouse en mal de justice », *Libération*, 19 octobre 2005.

58. Francis Guazzelli, Pierre-Marie Santucci, Maurice Costa.

59. Brigade nationale de lutte contre la criminalité organisée corse.

60. Surnom de Jean-Luc Germani.

La cavale de Germani

Aix-en-Provence, novembre 2019, fin d'après-midi. La salle du palais de justice s'est vidée, seuls quelques journalistes sont restés pour assister à la déposition d'un des personnages les plus connus du grand banditisme corse – même s'il s'en défend – et l'un des rares survivants. Le visage de Germani s'affiche sur l'écran de la cour d'assises. Sa ressemblance avec le joueur de foot basque Bixente Lizarazu, à qui il doit son surnom dans le milieu, est tenue. Leurs visages ont les mêmes contours carrés, comme s'ils avaient été taillés un peu trop vite, un peu abruptement. Les regards, aussi, se ressemblent vaguement. Le même air un peu lointain et mystérieux.

Il est cité comme témoin au procès de l'assassinat de son beau-frère, Richard Casanova, tué en avril 2008 sur un parking de Porto-Vecchio. Dans la salle, Claude Chossat, accusé de complicité⁶¹, observe Germani témoigner en visioconférence depuis la maison d'arrêt d'Arles où il purge ses derniers mois de prison. Lors de l'enquête, Chossat a répété à plusieurs reprises que c'est Germani qui aurait dû mourir ce jour-là sur ce parking. À l'en croire, son beau-frère n'aurait été qu'une cible de substitution.

Mais « l'homme-cible » reste décontracté. Souriant. Il répond aux questions de sa voix rocailleuse. Il n'avance que le strict minimum, pas trop de précision, d'adjectifs et encore moins de digression. Il ne faut quand même pas trop en demander... Il écoute les avocats de la défense et l'avocat général, Pierre Cortès, l'un des plus fins connaisseurs du grand banditisme insulaire. Quel lien entretenait-il avec Richard Casanova ? Il était son beau-frère, marié à sa sœur, Sandra, point à la ligne. « Il était mon ami aussi, bien sûr. On se voyait aux réunions de famille, on avait des relations familiales, on parlait de tout, de rien, des enfants. Je n'ai jamais eu d'affaires avec lui,

contrairement à ce que j'ai lu. Richard, il cloisonnait », assure-t-il. Le garage Quilici, où Casanova a été tué les poches pleines de cash, semblait pourtant sous la coupe des deux beaux-frères. Germani était associé à la concession automobile, et Casanova lui rendait de fréquentes visites. Interrogé également sur Francis Mariani, Germani nie de nouveau son rôle dans les tentatives d'assassinat contre lui. « Je ne vois même pas pourquoi on peut penser de telles choses, je n'ai jamais rien eu en affaire avec Francis Mariani. Après, si ce fou-là, il pense que c'est moi... » La phrase reste en suspens. Sa sœur, Sandra, est dans la salle. Elle attire les regards, les journalistes la scrutent, elle se protège vainement devant les caméras. Les réalisateurs de la série *Mafiosa* se sont inspirés de cette femme élégante et toujours aussi mystérieuse pour leur personnage principal. L'héroïne de la fiction porte d'ailleurs son prénom, Sandra Paoli. Sœur (de Germani), veuve (de Casanova), le destin lui a donné un costume sans doute bien trop large.

Jean-Luc Germani avait, lui, les épaules pour hériter des affaires de son beau-frère. Il a 43 ans à sa mort et devient également le dépositaire de sa vengeance. N'a-t-il pas porté le cercueil le jour de l'enterrement ? « Il a pris le contrôle des activités du clan Casanova (extorsions de fonds) et a récupéré le patrimoine de son beau-frère (intérêts immobiliers, prises de participation dans les cercles de jeu, etc.) », notent les services de renseignement insulaires qui le surveillent. Immédiatement après l'assassinat, comme s'il avait compris que la guerre serait longue et sanglante, Germani met sa famille à l'abri. Il installe sa femme, Sophie, et leurs deux enfants à Aix-en-Provence. Vire de l'argent sur les comptes de son épouse et utilise un téléphone clandestin pour communiquer avec elle. Lui-même ne se déplace plus en Corse qu'incognito, multipliant les téléphones jetables et utilisant des voitures de location, le tout payé par le PMUC, le PMU du Cameroun détenu par Michel Tomi. Il est toujours entouré de la même équipe hétéroclite, fondée quelques années plus tôt. Dans le milieu, il a pris du galon depuis ses débuts de braqueur. « C'est quelqu'un qui s'est imposé en raison de ses relations avec Richard Casanova, mais aussi parce qu'il n'a peur de

rien, analyse un enquêteur. Il n'a jamais quitté le milieu et a franchi les différentes étapes. »

Les archives tenues sur l'île par les services de renseignement de la gendarmerie sur le parcours criminel de Germani sont passionnantes. Grâce au recueil minutieux d'informations, on comprend, par exemple, que Germani s'est intéressé très tôt aux élections à la chambre de commerce et d'industrie (CCI) d'Ajaccio en 2004. Aéroport, ports, tourisme, marchés publics, la chambre de commerce est le poumon économique du sud de l'île. Elle est historiquement tenue par le clan d'Alain Orsoni depuis que Charles Pasqua a confié à des proches de l'ancien leader nationaliste du MPA (Mouvement pour l'autodétermination) les cordons de la bourse, au terme de tractations politiques. Germani assiste donc, cette année-là, à une réunion avec des proches d'Orsoni, dont Antoine Nivaggioni⁶². Elle se tient dans les locaux d'un influent commerçant de la cité impériale. « L'objet de cette rencontre est ignoré, cependant il peut être en rapport avec les menaces proférées dans la course à la présidence de la CCI », notent les gendarmes. Raymond Ceccaldi, proche d'Orsoni, est alors à la tête de la chambre, et il faut décourager de potentiels concurrents afin de garder la main sur les marchés. On ignore précisément quel rôle a joué Germani dans cette élection. La CCI d'Ajaccio aurait, selon les autorités qui demeurent impuissantes à mettre fin à l'emprise des clans sur ce centre du pouvoir économique de l'île, changé de mains. Depuis le départ de Jean-André Miniconi, en mars 2017, démissionnaire à la suite de pressions et de menaces, elle serait désormais tenue par des proches du Petit Bar (clan opposé à Orsoni), qui règne sans ennemis ou presque sur le sud de l'île.

À l'aube des années 2010, Germani a étendu sa puissance à Aix-en-Provence. Les boîtes, les bars. Son patronyme plane sur de nombreuses affaires de racket. Il est soupçonné également dans plusieurs trafics de stupéfiants, sans jamais être condamné. Et il s'intéresse aux marchés publics de l'île. « Jean-Luc Germani n'a jamais été cantonné à un territoire, le Nord ou le Sud, la Corse ou le continent, il suit l'argent, constate un autre enquêteur. Il va partout et noue des alliances pragmatiques. »

Après la mort de Casanova, Germani se fait donc discret. Les

policiers ont du mal à le localiser alors qu'une véritable hécatombe touche la Brise de Mer. Ils soupçonnent Lizarazu et sa bande de ne pas y être totalement étrangers... Rien n'a jamais été prouvé. Les attentats revendiqués par les nationalistes, eux, diminuent, et les autorités sur l'île s'attaquent désormais avec davantage d'énergie et de volonté au grand banditisme. À la suite de l'assassinat d'Ange-Marie Michelosi (père) en juillet 2008, un vaste coup de filet est lancé. La maison de Jean-Luc Codaccioni est perquisitionnée. « On avait décidé de lancer des perquisitions chez une dizaine de voyous pour geler les emplois du temps », se souvient un policier, qui se félicite encore de cette bonne intuition...

Les enquêteurs découvrent un téléphone occulte qui fonctionne en réseau. Le portable retrouvé chez Codaccioni est en relation avec tout le clan Germani. Les téléphones avaient été actionnés juste après la mort de Casanova, et délaissés après le meurtre de Jean-Claude Colonna, en juin 2008, un mois avant la mort de Michelosi père. D'autres perquisitions lancées pendant l'été, chez Germani et Quilichini, confirment les communications entre tous ces hommes. Les enquêteurs soupçonnent donc le groupe d'avoir mis en place une boucle téléphonique pour planifier non pas l'assassinat de Michelosi, comme ils le pensaient à l'origine, mais d'un autre ennemi potentiel, Jean-Claude Colonna, le cousin de Jean-Jé, qui avait repris toutes ses affaires après sa mort.

Les surveillances permettent également de découvrir les nouveaux liens qui unissent Jean-Luc Germani et Michel Tomi. Ils se rencontrent en juin 2008 entre la mort de Casanova et celle de Colonna, au palace parisien Franklin Roosevelt. Puis, alors qu'ils sont sous étroite surveillance, ils déjeunent imprudemment ensemble, en mars 2009, à Nanterre, dans un restaurant fréquenté par les flics des offices centraux de la police judiciaire française. Leur siège est situé juste au-dessus. Ils sont aux premières loges pour prendre des photos et immortaliser le rendez-vous. Chaque fois, Jean-Luc Codaccioni, le fils adoptif de Tomi, est présent. Il est devenu directeur des jeux du PMU du Gabon, et vit là-bas la majorité de l'année depuis les tentatives d'assassinat dont il a été victime en Corse.

En novembre 2009, Jean-Luc Germani, Jean-Luc Codaccioni, Stéphane Luciani, Antoine Quilichini sont mis en examen pour l'assassinat du cousin de Jean-Jé. Pourquoi de telles précautions pour ne jamais être vus et repérés ? « C'est une question de sécurité, je ne fais confiance à personne, car j'ai peur pour ma vie depuis l'assassinat de mon beau-frère Richard Casanova », rétorque Germani en novembre 2009, placé en garde à vue. « Depuis la mort de Richard, en avril 2008, je vis caché, j'utilise des moyens de communication fermés avec ma compagne et un ami. » Il nie toute implication dans l'assassinat de Jean-Claude Colonna. Il est placé, comme la plupart de ses acolytes, en détention provisoire.

Michel Tomi, lui, est simplement entendu comme témoin. Les rendez-vous parisiens avec Germani ? Ce dernier avait des projets d'investissement à Kinshasa, en République démocratique du Congo, dont il souhaitait lui parler, répond l'homme d'affaires. Il n'a jamais été question d'autres choses. L'argent dépensé pour payer les hôtels, les voitures, les déplacements ? Tomi paie beaucoup de choses, à beaucoup de monde, et son ample fortune lui permet de ne pas avoir le nez dans ses comptes et la main sur son portefeuille. Il ne sera pas plus inquiété, mais, dans le jugement définitif, les magistrats souligneront l'appui logistique décisif offert par Michel Tomi à la petite bande. « Michel Tomi me fait penser à un proverbe : "Je règne par l'étrange pouvoir de l'absence"⁶³ », analyse un patron de la police judiciaire ayant exercé en Corse de nombreuses années. Tout le monde en parle. Il apparaît en filigrane derrière de si nombreux dossiers. Mais, en vrai, on ne le voit nulle part. »

Germani ne compte pas perdre du temps à l'ombre. Remis en liberté au printemps 2010, il s'enfuit en cavale. Mais avant de prendre le maquis, il veut remettre la main sur les affaires que Richard lui a léguées, et notamment les deux cercles de jeu parisiens, le Wagram et l'Eldo. C'est l'épisode du fameux putsch du Wagram. Francis Guazzelli, qui régnait sur le casino parisien, est mort. Angelo, le frère, a pris le relais et n'est pas d'humeur partageuse. Il refuse que Sandra Germani, épouse Casanova, touche la part de son mari assassiné. En janvier 2011, Germani et sa bande débarquent avenue de Wagram, à l'heure du déjeuner. Fondue dans la foule des costumes sombres, sur

le bitume mouillé de l'hiver battu par les talons des élégantes parisiennes, toute la petite équipe constituée par Germani est présente. Les mêmes que dix ans plus tôt. Antoine Quilichini *alias* « Tony le Boucher », Frédéric Federici, le cadet de la fratrie des bergers-braqueurs, et Stéphane Luciani. Le gratin. Une partie fait le guet. L'autre le ménage. « Les nouveaux propriétaires, c'est nous. T'as un quart d'heure pour te barrer », lance l'un d'eux au staff médusé. « Ils m'ont dit que s'ils me revoyaient au cercle, ils me coupaient la tête », dira le trésorier. « Tu sais qui je suis ? Je suis Jean-Luc », lâche même un des visiteurs.

Sur une sonorisation réalisée bien plus tard, en 2015, on entend Germani refaire le film, et justifier le coup de force pour évincer les historiques de la Brise. « Richard les a rendus riches [...]. Ça fait dix ans, dix ans qu'ils touchaient tous quarante mille ou cinquante mille par mois. Ils les touchaient grâce à qui ? C'est Richard qui a fait le Wagram. [...] Il y en a qui sont restés au village, eux, ils ont même pas bougé du village et ils ont, ils avaient des valises d'argent, hein. Il faut arrêter, oh⁶⁴ ! » Cette confidence criante de vérité montre autre chose : l'enquête judiciaire a totalement sous-estimé la manne financière représentée par ces deux boîtes à cash de la Brise. Elle évaluait le butin à 100 000 euros par mois. De l'aveu même de Germani (qui ignore être sur écoute), il était de 500 000 euros mensuels, environ 300 000 du Wagram et 200 000 de l'Eldo. Il les touchera pendant six mois jusqu'à la fermeture des deux cercles. « Ça, c'était pas une rigolade, ça, quand j'ai perdu, j'ai perdu gros, là. J'ai perdu la moitié de ce que j'avais en revenus. » « Enculé », conclut-il. « La moitié de ce que j'avais... » Germani évalue donc ses revenus mensuels à un million d'euros. Confortable... Avec une telle manne, même sur une courte durée, une cavale devient presque un jeu d'enfant.

L'homme mis en examen dans le dossier Colonna se volatilise aussi bien pour ses ennemis que pour les flics. Germani est signalé au Gabon. Une autre fois, il est en Espagne. Les flics pensent le coincer au Cameroun en 2012. Sa femme, Sophie, doit se rendre sur place

avec ses enfants pour les vacances. Une opération est montée pour cueillir le fuyard à l'aéroport, et les autorités françaises présentes au Cameroun mises dans la confiance. Mais le jour de l'interpellation, Germani, qui a été prévenu, s'est volatilisé. Qui a fait fuiter l'information ? Michel Tomi est extrêmement bien implanté dans ce pays. C'est même là qu'il a obtenu, en 1991, sa première licence pour obtenir une loterie puis installer des machines à sous... Le PMU du pays est dirigé par un homme d'affaires corse, très proche de Tomi, évidemment.

Ce n'est pas un secret ni une surprise : les patrons des casinos (à l'étranger comme en France, d'ailleurs) sont souvent d'excellents informateurs pour les services de renseignement. Un enquêteur qui a travaillé sur la traque de Germani en est certain : les services de la DGSE au Cameroun ont privilégié leurs liens avec le monde des jeux à l'arrestation du fugitif. « Tomi a tissé un tel réseau en Afrique de l'Ouest, il est si près des dirigeants de quasiment tous les pays, que toutes les informations lui remontent », poursuit l'enquêteur. Quelques années plus tard, une opération appelée « Soprano » (du nom d'une série américaine racontant les tribulations d'un mafieux italo-américain) est lancée contre Tomi. Toutes les investigations lancées en Afrique échouent, ou presque. Dès que les policiers français demandent l'aide des attachés de sécurité présents dans les ambassades françaises, les autorités locales sont prévenues. Et Michel Tomi également. Impossible de travailler sur ses affaires. Et Germani a bénéficié de ces réseaux.

Un autre jour, les flics corses reçoivent un tuyau solide : « Cure-dents » – autre surnom de Germani, qui utiliserait souvent cet accessoire... – est caché dans l'une des bergeries de Paul Canarelli, dans le luxueux domaine de Murtoli au sud de l'île. Il y est sans doute très bien. Piscines privées, jacuzzi, cuisine d'été, elles n'ont de rustique que l'apparence. « Mais il était impossible d'aller le chercher là-bas, le domaine est fermé, gardé par des hommes et des caméras, se souvient un gendarme. Dès que l'on s'approchait, on était repérés en une seconde et Germani filait. » Une perquisition est menée et ne donne rien. Le domaine a toujours été un peu à part. L'issue de la

dernière bataille menée par une association de défense de l'environnement, U Levante, laisse songeur : en 2017, elle réclamait, comme la loi le prévoit, l'ouverture d'un chemin côtier au public sur le domaine bunkerisé de Murtoli. En France, la plage est à tout le monde, sauf en Corse. Le sentier de bord de mer a été ouvert... dans la colline.

Germani doit sa survie à d'autres anciens réseaux de la Brise. Ainsi Jean-Charles Flori, le vieux Pierrot, le mentor de Richard Casanova, fait sa réapparition. Il est soupçonné d'avoir ouvert les portes à Germani d'un somptueux domaine en Sologne, appartenant à Jacky Lorenzetti, richissime homme d'affaires et actionnaire du Racing 92. Pierrot vit à Porto-Vecchio, et Jacky y venait en vacances. La fille du premier gardait les enfants du second, puis les familles sont devenues amies, Mme Flori a même été embauchée par la suite dans les boutiques du stade. Lorenzetti savait-il que sa propriété était utilisée par l'un des plus gros voyous corses en cavale ? Sans doute pas. Son audition par les policiers n'a rien donné. Canarelli et Flori ont en revanche été mis en examen et nié en bloc avoir assisté Jean-Luc dans sa cavale. La procédure est toujours en cours, aucune date n'est encore prévue pour un procès.

Il a beau être en fuite, Germani continue de gérer ses affaires, des brasseries à Aix-en-Provence, Le Mistral⁶⁵, la boîte de nuit située à deux pas du cours Mirabeau. « Ah, il porte beau, Jean-Luc, confirme un flic. Il a du charisme, une présence, et, dans ses yeux, on voit tout de suite qu'il n'a peur de rien. Il est donc convaincant sans avoir besoin d'élever la voix. » Son épouse y vit dans un appartement de cent cinquante mètres carrés loué par un prête-nom, un riche commerçant du nom de César Hermanovits⁶⁶. Elle paie chaque mois son loyer en liquide et roule en Austin Mini. Tous les jours, elle va chercher ses enfants scolarisés dans le privé. Elle touche un salaire chaque mois, mais les employés de la boîte de BTP ne l'y ont jamais vue⁶⁷.

Sa cavale n'empêche pas Jean-Luc Germani de surveiller également ses affaires en Corse, où il circule incognito en camping-car. Les

gendarmes le surprennent par hasard, une douce soirée de juin, près de la plage de San-Giuliano. Avec son compère Stéphane Luciani, ils tentent de se faire passer pour un couple d'homosexuels venu chercher quelques heures d'intimité. Mais les gendarmes ne gobent pas l'histoire, et les hommes fuient en menaçant un de leurs poursuivants grâce au petit laser rouge qui équipe une de leurs armes. Sa présence est également signalée dans la région de Propriano, où on lui prête une mainmise sur le secteur du BTP. Il veut récupérer, selon des renseignements fiables qui parviennent aux autorités, les affaires anciennement tenues par Mariani père, et notamment celles de la famille Taberner (surnommée « air-terre-mer » en raison de l'éventail de leurs activités, bateaux, hélico, construction). Le fils ne plie pas. Le gérant de son entreprise est tué en 2011. Lui-même est victime d'une tentative d'assassinat, mais il ne porte pas plainte, la carcasse de sa voiture criblée de balles disparaît coulée dans le béton des fondations d'un immeuble en construction et il part fissa avec femme et enfants s'installer à Paris. Le maire de Propriano et président de l'office des transports de l'île, Paul-Marie Bartoli, très lié avec la famille « air-terre-mer », est également victime de menaces. En 2012, une rumeur fait même état de son assassinat. Funeste présage, glaçante menace. Il est bien vivant, mais désormais, des hommes du SPHP, le Service de protection des hautes personnalités l'accompagnent. Il en bénéficiera jusqu'en 2015, puis les services préfectoraux lui attribueront une autorisation de port d'armes, qui ne lui sera finalement plus renouvelée en 2018. « Jean-Luc Germani est considéré comme le nouveau patron du Sud, écrivent les gendarmes. Son premier lieutenant est Jean-Luc Codaccioni. Les deux sont particulièrement craints, chacun sait qu'ils font facilement usage des armes. »

Un soir de novembre 2014, un homme au volant d'une BMW est interpellé par la BRI au rond-point de La Défense, aux portes de Paris. Barbu, chevelu, Jean-Luc Germani ne ressemble plus à sa photo, mais le regard noir qu'il lance à la caméra venue le filmer est bien le sien. Dans la voiture, les flics trouvent un faux passeport, des clefs, une carte de crédit. Il est porteur de 59 950 euros, ses économies, à l'en croire. Grâce à un renseignement, ils ont suivi un

certain Dominique Luciani pour loger le fugitif. Un Corse, mais étranger au banditisme, un franc-maçon, d'après les policiers qui l'ont placé sous surveillance. Et les flics se sont bien gardés (cette fois !) de prévenir le ministère de l'Intérieur de l'imminence de l'interpellation. Le Gabon, le Cameroun, les arrestations loupées à Murtoli, ils sont échaudés. Germani et avant lui Casanova leur ont bien trop souvent filé entre les doigts et ils soupçonnent des relations haut placées aussi mystérieuses que persistantes. « Votre nom ? », demandent les enquêteurs. « Vous savez comment je m'appelle », répond Germani. Juste avant qu'on ne lui prenne ses empreintes, il accepte finalement de donner son patronyme.

Cette fois, personne n'est venu le sauver. Germani est placé en détention aux Baumettes. Les condamnations pleuvent. Six ans pour les reprises en main musclées des cercles de jeu. Six ans pour association de malfaiteurs dans l'assassinat de Jean-Claude Colonna. Sa maison de Talasani est confisquée et vendue aux enchères. Quatre ans pour le camping-car. Grâce à des confusions de peines, Germani est libérable en 2022. Lors des audiences, il est plutôt décontracté. Sa cavale ? « J'ai préféré attendre et voir ce qui se passait. » Le camping-car, il l'avait loué « pour passer des vacances en famille », lassé sans doute des bergeries de Murtoli. L'assassinat de Jean-Claude Colonna ? « Ce n'est pas mon rôle de venger [Richard Casanova], il a ses amis. » Mais il ne cache pas son aversion pour Francis Mariani (mort et enterré à cette date). « Si j'avais rencontré M. Mariani, plutôt que de faire le veau, j'aurais fait le boucher⁶⁸. »

⁶¹. Il a été condamné à huit ans de prison à l'issue de ce procès. Il n'a pas fait appel.

⁶². Proche d'Alain Orsoni, ancien militant nationaliste, fondateur de la SMS (Société méditerranéenne de sécurité), Antoine Nivaggioni a été assassiné à Ajaccio en octobre 2010.

⁶³. Victor Segalen, « Éloge et pouvoir de l'absence », in *Stèles*.

⁶⁴. Sonorisation réalisée en 2015 à la prison des Baumettes (voir aussi chapitre 23).

⁶⁵. Contacté, le gérant du Mistral, Christian Bandikian, affirme ne pas connaître Jean-Luc Germani.

⁶⁶. Il a été condamné à trente mille euros d'amende pour blanchiment, le 12 février 2016.

⁶⁷. Elle a été condamnée à dix mois de prison avec sursis pour non-justification de revenus et recel d'abus de biens sociaux, le 12 février 2016.

⁶⁸. Luc Leroux, « Corse : l'ancien fugitif Germani devant la justice », *Le Monde*, 6 février 2016.

Les fils Guazzelli et la came

Il pleut, beaucoup, et les trottoirs de la vieille ville de Bastia en hiver sont aussi désertiques que glissants et détrempés. Les façades des immeubles décatis surplombant le Vieux-Port, pittoresques sous le soleil, sont maussades au mois de janvier. La ville est triste. Christophe Guazzelli, qui n'a pas passé un hiver sur l'île depuis sa jeune adolescence, tourne en rond, fou de douleur, dans le spacieux appartement du boulevard Paoli, où vivent sa mère et ses deux frères. Il en veut à la terre entière. À son club de Nantes, qui le licencie. À Angelo et Paul-Louis, des « oncles en bois » qui n'ont pas su protéger son père idolâtré. Il reproche au premier de ne pas être capable de lui apporter un peu d'affection. Le second ne quitte pas le bar du village de La Porta. Il en veut aussi aux flics qui ne sont pas foutus de trouver le commencement du début d'une piste pour coincer l'assassin de son père. Toute la Corse pense savoir qui a fait le coup. Le clan ennemi, le clan Germani. Mais la rumeur n'est pas vérité judiciaire. Personne n'est interpellé.

Pour se changer les idées, Christophe rend souvent visite dans la capitale à son nouvel ami, Rachid. Il l'a croisé sur les terrains de foot, où l'homme, de quinze ans son aîné, se présente comme agent. Il n'a jamais été enregistré comme tel, mais peu importe, il laisse planer le doute quand il serre la main avec un grand sourire aux jeunes joueurs prometteurs.

Rachid Si Larbi est l'un de ces personnages que l'on croise aussi bien dans les tribunes VIP des stades de foot, les brasseries et cafés chic du 8^e arrondissement de Paris que dans les soirées people. Facilitateur, intermédiaire, chargé de relations publiques, concierge de luxe ? Un peu tout ou rien à la fois. Officiellement, au début des années 2010, le jeune homme est à la tête d'une petite entreprise de

voituriers de prestige avenue des Champs-Élysées. Mais sa plus grande qualité est de connaître tout le monde. Et tout le monde connaît Rachid. Il côtoie les joueurs de foot. Le gamin des Orgues de Flandre, un quartier défavorisé du nord de la capitale, est lui-même un ancien joueur d'Aubervilliers. Il est aussi attiré par le monde du show-biz. Beau gosse d'un mètre quatre-vingt-six, Rachid, avenant, affable, a fréquenté une présentatrice de M6. Sa liaison avec la chanteuse Amel Bent a fait la joie, en octobre 2006, des magazines people. Sur une double page de *Voici*, on le voit étaler son bonheur – et son argent – dans une bijouterie des Champs-Élysées, où il s'est arrêté pour acheter une bague à sa douce. Voilà pour le côté lumineux.

Dans l'ombre, Rachid n'évite pas les voyous. Son nom est cité dans plusieurs enquêtes visant le clan Hornec, des gitans sédentarisés considérés comme les parrains du milieu parisien. En janvier 2007, Rachid passe trois mois en prison, soupçonné d'avoir prêté main-forte à deux lieutenants du clan Hornec, Nordine Mansouri, *alias* « la Gelée », et Imed Mohieddine, surnommé « Tonton » ou « Jo l'Indien », dans une affaire de racket visant des riches commerçants de la capitale⁶⁹. Il est libéré et bénéficie d'un non-lieu, mais ne renie pas son amitié avec le clan. Rachid fréquente aussi des Corses. C'est en côtoyant le Cercle Wagram qu'il a fait la connaissance des Guazzelli. « Quand Francis Guazzelli cherchait une voiture blindée pour se déplacer dans Paris, c'est à Rachid qu'il demandait, se souvient une connaissance du père Guazzelli. Quand il a fallu régler un problème à Créteil pour un des clients du cercle, c'est encore à Rachid que Francis a demandé. Rachid était également en contact avec Angelo, y compris lors de sa cavale après la mort de son frère en 2009. »

Au décès du père Guazzelli, Rachid est très présent auprès de Christophe, mais aussi de sa mère, Sylvie Cappuri. À Nantes, quand Christophe revient sur les terrains après les funérailles, Rachid n'est jamais très loin. « Il a su se rendre indispensable auprès de Christophe, ils ne se quittaient plus, on n'a jamais très bien compris pourquoi, se souvient un des membres du club nantais. Christophe n'était pas non plus un joueur pro. Il ne pouvait pas lui rapporter de l'argent. » L'hiver suivant, on croise les deux hommes au VIP Room,

ancienne boîte de nuit des Champs-Élysées fréquentée par le petit monde du foot parisien. L'ombre de Rachid apparaît nettement derrière les premiers ennuis judiciaires de Christophe, le fils modèle, le joueur prometteur, le jeune homme bien élevé au regard doux. Francis Guazzelli est mort à peine deux ans plus tôt, et déjà Christophe dégringole. Il sort du chemin que son père pensait lui avoir tracé à l'opposé du sien.

23 août 2011. Les flics sont en planque devant l'hôtel Pullman de Marignane, l'aéroport de Marseille. Ils viennent d'être alertés d'une livraison imminente de cannabis. Un homme débarque en taxi, décharge une grosse valise et serre la main de deux personnes qui semblent l'attendre. Tous sont interpellés. Dans le bagage, les flics trouvent plus de quinze kilos de résine de cannabis. Stéphane Bourgeois, le livreur, reconnaît immédiatement les faits, et explique avoir agi sur ordre d'un certain Yassine Si Larbi, le frère de Rachid. Stéphane Bourgeois est aussi un proche de Rachid, il a dirigé quelques années durant la petite société de voituriers de luxe Car Prestige. Les deux clients de l'hôtel Pullman, Christophe Guazzelli et un certain Francis Rasso, nient les faits malgré l'évidence.

À quoi étaient destinés les seize mille euros retrouvés dans la chambre d'hôtel réservée par les deux hommes ? À acheter une moto, assure Christophe. D'où vient cette somme ? Elle a été gagnée au cours de l'été, au village familial de La Porta. Avec son frère Richard, poursuit Christophe quand il est auditionné, ils ont tenu le bar toute la saison : « On a fait venir des chanteurs que l'on connaissait. Ça a bien marché. On a travaillé dans ce bar pour gagner un peu d'argent et pour se faire plaisir. » Interpellé à son tour, Yassine Si Larbi indique avoir rencontré Christophe *via* son frère, Rachid. Il assume tout : oui, le shit est à lui, et explique avoir ainsi remboursé une dette de jeu à Christophe, mais il n'entre pas plus dans les détails. La famille Si Larbi ayant connu Francis Guazzelli au Wagram, elle pourrait avoir contracté une dette envers lui. Mais cette piste n'a pas été creusée au cours de l'enquête judiciaire. Richard, le grand frère de Christophe, est arrêté à son tour peu après dans cette affaire.

En prison, où ils sont envoyés quelques mois, les deux frères n'ont pas le même comportement. Richard peine à accepter l'enfermement. Au mois de mars 2012, après une visite de sa petite amie, un lecteur MP3 est retrouvé dans sa bouche ! Le surveillant lui annonce qu'il va être interdit de visite. Il l'insulte : « Tous ceux en bleu marine, vous êtes tous des pédés, des enculés, vous allez voir, ça ne va pas se passer comme ça. Si vous venez à Borgo, j'espère que vous savez nager. » Christophe, lui, reste stoïque. De sa cellule à Luynes, où il est incarcéré un peu moins d'un an, il étoffe son réseau. Il côtoie des petits trafiquants marseillais, qui, comme lui, deviendront grands. Il élabore surtout ses projets de vengeance.

L'enfant de la Brise, l'enfant du Nord, noue à cette période une alliance avec Ange-Marie Michelosi junior, l'héritier du Sud, qui deviendra l'un des rouages essentiels du nouveau clan des héritiers. *A priori* un rapprochement contre-nature mais les deux orphelins de père sont persuadés de compter désormais les mêmes ennemis : le clan Germani. Ensemble, ils devisent sur la recomposition du milieu. Michelosi a besoin d'alliés, et Christophe Guazzelli a besoin de lieutenants pour se constituer son propre clan.

Dans l'affaire de Marignane, les preuves sont accablantes, Christophe Guazzelli est condamné à trois ans de prison. Il a fait de la détention provisoire, il ne retourne donc pas derrière les barreaux et revient s'installer en Corse. Où d'autre ? D'après les policiers qui le surveillent, il se lance dans le trafic de cannabis à grande échelle, mais change de réseaux. Oubliée la famille Si Larbi. « Deux individus masculins prénommés Christophe ont lancé un trafic de stupéfiants d'envergure entre le continent et la Corse, et plus particulièrement la région bastiaise, leur lieu habituel de résidence », alerte, à l'été 2014, un indic à la police judiciaire d'Ajaccio. « La source décrivait des passages de stupéfiants réguliers, extrêmement volumineux et particulièrement bien organisés par cette équipe, qui, selon elle, avait vocation à avoir la mainmise sur l'importation de résine de cannabis en Haute-Corse, écrivent les enquêteurs dans leur rapport en 2014. Parfaitement bien implantés sur l'île, ces individus issus de la frange supérieure du banditisme insulaire étaient présentés comme

disposant de solides relais continentaux pouvant les approvisionner sans limites à la demande. » Identifier les deux Christophe se révèle être un jeu d'enfant. Christophe Guazzelli, ils le connaissent. Le second, Christophe Andreani, aussi. Costaud, roux et barbu, c'est un ami d'enfance des Guazzelli, originaire lui aussi de La Porta. Boucher de formation, il a alors 27 ans et déjà un sacré casier judiciaire.

Militant nationaliste, sa première condamnation remonte à ses 17 ans. Il participait alors à une manifestation de soutien au leader indépendantiste Jean-Guy Talamoni, président de l'assemblée de Corse depuis 2015, placé en garde à vue dans une affaire d'extorsion impliquant également Charles Pieri, ancien leader du FLNC. La manifestation dégénère, et Andreani est condamné pour violences contre des agents de la force publique. Sa fiche porte également la trace d'une interpellation, en 2009, pour un attentat à la voiture piégée contre une gendarmerie. Action revendiquée par le FLNC unifié.

L'héritier de la Brise, dont le nom fait trembler la moitié de l'île, et le jeune chien fou issu des rangs du nationalisme musclé : l'alliance des deux Christophe a de quoi inquiéter les flics. « Guazzelli est un individu qui tente de marcher sur les traces de son père et de reprendre les "affaires familiales" », note la PJ d'Ajaccio. Richard rejoint bientôt le duo. Les trois hommes fréquentent le café Les Intimes, sur la jolie place du Marché à Bastia, qui, d'après la police judiciaire locale, est « connu de tous comme étant géré par la famille Guazzelli ». Au bar Le Social, toujours à Bastia, les Guazzelli servent eux-mêmes les consommations, donnent un coup de balai : ils sont comme chez eux. Une nuit de l'été 2014, environ deux cent cinquante mille euros de marchandises arrivent sur l'île, par bateau. D'énormes valises transitent sur un parking situé au-dessus de Sainte-Lucie-de-Tallano, village pittoresque réputé pour son huile d'olive et bondé de touristes en cette période de l'année. Une information judiciaire est ouverte. Christophe Guazzelli a rejoint la cour des grands.

Focalisés sur le trafic de cannabis, les enquêteurs passent totalement à côté des premières velléités de vengeance qui animent le jeune

homme depuis ce matin sombre de novembre 2009. Ils le surveillent constamment, les voitures ont été sonorisées, les téléphones placés sur écoute, mais les flics ne comprennent pas que la drogue semble n'avoir été qu'un moyen de financer la vendetta. Une première alerte est pourtant donnée en 2014. Un garage situé sous une résidence de Bastia, coincée entre un Hyper U et la route de l'aéroport, est perquisitionné dans le cadre d'une affaire d'assassinat. Le box appartient à Icham Saffour, dit « Michel », un chef d'entreprise très proche des Guazzelli. Il est l'ancien associé de Christian Leoni, le comptable de la Brise de Mer. Un scooter Tmax volé, équipé de fausses plaques, ainsi que des armes de guerre sont découverts. Des boîtes d'allumettes, une bouteille remplie d'essence et un chiffon sont prêts à être utilisés. À qui appartient ce petit kit du parfait règlement de comptes ? « Michel » Saffour jure qu'il ignorait totalement que ce box était utilisé. Il le pensait vide. Il est malgré tout envoyé en prison, où il entame une grève de la faim. Trois ADN sont isolés sur le matériel retrouvé dans le garage : celui des deux Christophe et celui d'Angelo Guazzelli, le frère de Francis, producteur d'huile d'olive.

L'enquête s'oriente vers une vengeance des Guazzelli contre Germani, mais celle-ci aurait pour cerveau l'oncle Guazzelli, et non le fils. Côté logistique, Christophe Andreani s'accuse de tout. Il reconnaît avoir volé le scooter, mais pour le compte de « quelqu'un d'autre » dont il taira le nom⁷⁰. Angelo s'est volatilisé avant même que les policiers arrivent chez lui pour l'arrêter, et n'a jamais réapparu depuis. « Angelo n'a pas peur de la justice, il a peur de se faire tuer et c'est pour cela qu'il est en cavale », soupire un ancien flic de la brigade nationale de lutte contre la criminalité organisée corse (BNLCOC). Mais, étrangement, le jeune Christophe est simplement mis en examen, sans être incarcéré. Il ne sera pas poursuivi dans ce dossier. « On est passés à côté de Christophe lors de cette affaire, constate, dépité, un magistrat alors en poste au parquet de Bastia. Il ne nous semblait pas mûr pour mener à bien un projet criminel. Nous n'avions pas compris à cette période ce qu'il avait dans la tête. » Icham Saffour est relaxé, mais il pourrait avoir payé le prix le plus fort pour avoir été associé à la famille Guazzelli. En septembre 2019, un

matin clair d'automne, il tombe dans un guet-apens et est abattu sur le parking d'une résidence en construction, au sud de Bastia.

L'épisode de ce « box conspiratif », comme aiment à l'appeler les policiers, donne un coup d'arrêt à l'enquête sur le trafic de stupés visant les deux Christophe. Andreani est parti à la maison d'arrêt de Borgo pour six mois. Les livraisons de cannabis semblent s'interrompre. À l'hiver 2015, les frères Guazzelli s'offrent même des petites vacances en Thaïlande, au soleil.

Les policiers tentent alors de recruter le jeune Christophe comme indic. Il a trempé dans le stup, mais rien de bien grave. Il est surtout au courant de toutes les rumeurs sur le Milieu, et pourrait les rencarder sur les mouvements du clan ennemi en échange de quelques infos et d'une certaine tolérance sur ses activités... Au cours de l'année 2015, un rendez-vous est organisé au Concorde Lafayette *via* un intermédiaire qui a réussi à joindre Angelo, l'agriculteur en cavale. Dans les fauteuils du bar de l'hôtel qui surplombe Paris, au trente-quatrième étage de la tour, l'oncle Guazzelli et son neveu Christophe observent les flics de la brigade spécialisée dans les affaires corses venus leur mettre le marché entre les mains. L'approche est volontairement prudente et évasive. Les policiers évoquent le phénomène criminel corse dans son ensemble, les racines des différentes vendettas, et proposent à Christophe d'échanger avec lui régulièrement sur l'évolution du banditisme. Fusillant du regard ses interlocuteurs, Christophe Guazzelli coupe court à la conversation. Il comprend immédiatement le sens de ce rendez-vous. C'est non, totalement non. Il ne sera jamais une balance.

Tout au long de ces années, Christophe est resté fidèle à ses amitiés les plus anciennes. Il côtoie les autres enfants des fondateurs de la Brise. Il refuse de discuter avec les flics, mais il a besoin de parler de la disparition tragique de son père, de ce désir indomptable de le venger un jour. Sans qu'il ait besoin de prononcer un seul mot, les autres héritiers comprennent. Christophe se renseigne sur la recomposition du milieu insulaire, les nouvelles alliances qui se mettent en place. Il entre en contact avec des lieutenants de la bande

ajaccienne du Petit Bar. Il les a croisés en prison. On le voit avec Robert Moracchini junior, fils de l'un des rares anciens de la Brise encore en vie. Avec ses costumes élégants et son air hautain, il avait été l'accusé principal du meurtre des Ziglioli lors du procès en 1985, avant d'être finalement acquitté. Christophe fréquente également la fille de Pierre-Marie Santucci. L'autre accusé (innocenté) du procès Ziglioli. Mais le lien avec Jacques Mariani est de loin le plus fort.

En juin 2016, Christophe monte à Paris pour passer quelques heures avec lui. Le fils Mariani purge la fin de sa peine à Moulins-Yzeure et vient d'obtenir une permission. À l'automne suivant, il obtient trois jours de liberté pour préparer sa réinsertion professionnelle. Un magistrat a accepté de le libérer sous bracelet électronique, considérant qu'il n'a pas à payer le prix de son patronyme. Christophe a tout préparé. Le cortège de voitures puissantes, les réservations d'hôtels, les rendez-vous avec des proches. Et c'est lui qui finance. Au total, il dépense plus de trente mille euros en soixante-douze heures, pour assurer le train de vie de Jacques. Tous dorment une première nuit à l'hôtel Méridien Étoile, porte Maillot. Ils font du lèche-vitrines : Dior, Adidas, Chanel. Les flics en planque tentent de faire les comptes en évaluant le nombre de sacs qui s'accumulent dans les mains de chacun. Ils assistent aussi à des rendez-vous entre Jacques et des vieilles connaissances. Édouard Nahum, un bijoutier de l'avenue Franklin-Roosevelt, qui avait offert en 2008 les anneaux de mariage à Jacques Mariani, sur le point de convoler en prison. Les flics y avaient vu de l'extorsion ; l'intéressé avait, lui, juré en tremblant l'avoir fait de son plein gré. Sur les écoutes, on entendait Mariani rappeler rudement à l'ordre le bijoutier. « Tu es à moi. » Ce jour d'octobre 2016 sur les Champs-Élysées, le commerçant remet une enveloppe à un Jacques Mariani qui le serre dans ses bras. Continue-t-il ses bonnes œuvres envers le fils de Francis ? Christophe et Jacques sautent ensuite dans un taxi et sèment les enquêteurs dans les embouteillages de la place de l'Étoile.

Le lendemain, Christophe, Jacques et sa famille filent à La Baule en reconnaissance. Quand il sera libéré, le prisonnier doit y occuper un

poste de veilleur de nuit, dans un petit hôtel moderne de cette chic station balnéaire de Loire-Atlantique. Jacques s'y entretient avec son nouveau patron. Tous se retrouvent pour le dîner au Château des Tourelles, restaurant de luxe avec vue sur l'océan installé dans une demeure aux allures de vieux manoir. Christophe évoque la recomposition de son clan. Les affaires qu'il faut relancer pour financer la lutte. Ses désirs de vengeance, en des termes sans équivoque. Pendant cette permission, il explique être parti à la recherche d'Antoine Quilichini, « le Boucher », qu'il soupçonne d'avoir tué son père. Il s'est renseigné sur ses déplacements en avion pour probablement le piéger à l'aéroport de Bastia. Il raconte à Jacques Mariani ce qui ressemble à un premier projet d'assassinat. La conversation est captée grâce à des micros posés dans la voiture par les policiers. Christophe semble exalté par ce projet.

« Je suis descendu à Air France, je connaissais une fille. [Christophe tape dans ses mains pour rythmer ses phrases.] Regarde Quilichini. [Il tape de nouveau dans ses mains et parle avec un débit de mitraillette.] Regarde ses billets : c'est quand qu'il part et d'où il part ? [Là, il imite une voix de femme.] "D'accord." [Il reprend avec une voix normale.] Toute la semaine, tu regardes tous les jours. »

Christophe Guazzelli n'explique pas pour quelles raisons le projet n'a pas abouti. Jacques Mariani, lui, temporise. Il aimerait profiter un peu de sa liberté quand il sortira enfin. Est-ce pour cette raison que les deux hommes se disputent, un soir, sur le parking d'un restaurant, alors qu'ils sont surveillés de près par les enquêteurs dissimulés dans une voiture ? De retour en prison après sa permission, Jacques Mariani (qui parvient toujours à se procurer des téléphones) discute avec le fils d'Ange-Marie Michelosi. Ils parlent de Christophe.

Ange-Marie junior : Frère, tu es la seule figure paternelle qui lui reste, à Christophe. Ne l'oublie jamais ! Garde-le toujours en tête, c'est ton « petit », c'est comme ton enfant, c'est comme si c'était ton petit neveu, là, et je te le garantis, il a le même amour pour toi.

Jacques : Vous êtes l'avenir, on est là justement pour rendre à la Corse, plus ou moins, ce que nos pères ont voulu qu'elle soit pendant le temps où ils étaient vivants ! On va essayer, on va essayer, on va pas

prendre les calibres et les fusils, on va pas flinguer tout le monde, on va juste essayer de rendre la Corse comme elle était ! Bon... après, euh, on sait pas par où il faudra passer...

Christophe continue d'envoyer de l'argent à Jacques Mariani. Il finance également son fils, le jeune Francis, à raison de six cents euros par mois. L'adolescent a grandi sans son père. Pour lui, Christophe et Richard sont au choix des oncles, des grands frères, des cousins, peu importe : la famille. Jacques leur a même demandé de veiller sur son gamin. Un jour de fugue, c'est Richard qui le cherche et le retrouve, planqué chez un copain.

69. Julien Dumond, « Le nouvel ami d'Amel Bent incarcéré pour racket », *Le Parisien*, 27 janvier 2007.

70. Il est condamné à huit ans de prison alors qu'il est déjà incarcéré, au printemps 2019.

Michelosi, l'héritier venu du Sud

Le 6 juin 2018, à 10 h 45, Ange-Marie Michelosi est placé en garde à vue dans les locaux de la direction interrégionale de la police judiciaire de Marseille – un ancien palais épiscopal, surnommé « l'Évêché » – pour le double assassinat d'Antoine Quilichini et de Jean-Luc Codaccioni à l'aéroport de Bastia. Il est déjà incarcéré depuis plusieurs mois pour trafic de stupéfiants.

Question : Qui est Christophe Guazzelli pour vous ? Pouvez-vous nous préciser dans quelles circonstances vous l'avez connu et la nature de vos relations ?

Réponse : J'ai rien à expliquer.

Question : Qui est Jacques Mariani pour vous ? Pouvez-vous nous préciser dans quelles circonstances vous l'avez connu et la nature de vos relations ?

Réponse : Même réponse.

Question : Votre père Ange-Marie Michelosi a été assassiné le 9 juillet 2008, le père de Christophe Guazzelli, François dit « Francis Guazzelli », a été assassiné le 15 novembre 2009. Est-ce que ces faits vous ont rapproché de Christophe Guazzelli ?

Réponse : Pas du tout. Je ne vois pas le rapport, mais je réserve ma réponse au juge.

7 juin 2017. L'Évêché. Cinquième déposition

Question : Pouvez-vous nous relater ce que vous avez fait du 5 décembre 2017, jour de l'assassinat de Jean-Luc Codaccioni et d'Antoine Quilichini, jusqu'au jour de votre interpellation à Tollare le 12 décembre 2017 ?

Réponse : Je n'en sais rien, ça ne m'a pas marqué spécialement... De toute façon, je répondrai qu'au magistrat instructeur.

Question : [...] Avez-vous fait une connerie liée à Poretta, monsieur Michelosi ?

M. Michelosi se plaint d'une douleur et demande à aller aux toilettes – suspendons l'audition.

La première fois qu'il se fait interpeller – une histoire de chéquiers volés –, le jeune Michelosi circule en voiture avec Jean-Luc Codaccioni junior dans la vieille ville d'Ajaccio. À peine majeurs, ces deux « fils de », qui portent tous les deux le prénom de leurs pères, sont encore amis, la guerre n'a pas débuté. Ainsi va la vie sur l'île. Les ennemis de demain sont de la même génération et se connaissent depuis l'enfance. Leurs familles sont originaires de la même

microrégion, et Ajaccio est un village. Comme les jeunes de leur âge, ils traînent aux terrasses de café. Eux, c'est surtout à A Casetta, à l'angle de la place du Diamant. Ils y regardent passer les filles quand ils ne parlent pas ballon. Ils font aussi leurs premières conneries de grands adolescents ensemble. Mais quand ils se font arrêter, alors que la plupart de leurs camarades seraient morts d'inquiétude ou de peur, face aux policiers, ils s'en moquent et rigolent, arrogants.

Lorsqu'on s'appelle Ange-Marie Michelosi, il faut être à la hauteur de son patronyme. Avec ses cheveux bouclés et ébouriffés, ses kilos en trop, son allure débonnaire, le « petit » Michelosi n'a pourtant jamais eu l'allure d'un chef. « Il lui fallait deux chaises pour s'asseoir », se souvient une personne qui l'a fréquenté à cette époque. Dans ce milieu friand de surnoms, on ne sait plus lequel lui donner. « Pain au chocolat », « le Gros », « le Bronzé » ou encore « Mentalist ». « Ange-Ma » inspire, mais il n'impressionne guère. « C'est un personnage attachant, confie un enquêteur. Il est intelligent, cultivé, très pieux, fanatique de l'histoire de la Corse. » Comme son père, il aime le jeu, mais lui, c'est le football plus que les chevaux. Il soutient évidemment les Diables rouges du Gazélec, le GFCOA, l'un des deux clubs de la ville. L'autre, l'ACA, est dirigé par l'ennemi de la famille, Alain Orsoni. Ange-Ma aime tellement parier que, même lors de ses séjours en prison, il lui arrive de demander à sa mère d'aller « mettre » deux mille euros sur un match. Dehors, il traîne avec ses amis, regarde des films sur son portable, mange (beaucoup) et ne manque aucun match du « Gaz ». Une vie de dilettante, vide, entre soleil et menus plaisirs. Mais l'insouciance sera de courte durée.

L'été de ses 19 ans, son père se fait assassiner. Il n'était déjà pas facile d'être le « fils de », il va se révéler encore plus ardu pour l'orphelin d'assumer l'héritage symbolique de l'écrasante figure paternelle. Le problème n'est pas tellement financier. Le montant de la succession n'est pas astronomique, officiellement en tout cas, le père a plutôt laissé des dettes. Le fils refuse donc l'héritage et se contente d'une assurance-vie de « quarante ou cinquante mille euros » qu'il touchera en plusieurs versements. « Malgré la puissance du clan, ce sont de vrais gens de la terre, raconte un ancien policier : Ange-Marie a gardé les valeurs des anciens, comme les fils Guazzelli, à

l'inverse de la plupart des voyous de la nouvelle génération. » L'argent n'est pas une priorité, personne dans sa famille ne possède de voiture de luxe ; les Michelosi ne sont pas bling-bling. Les sœurs travaillent, la mère vit dans un appartement sans prétention dans le centre d'Ajaccio. Ange-Marie, après avoir quitté l'école en troisième, est même embauché comme commis de cuisine dans un restaurant de Porticcio, petite station balnéaire de l'autre côté du golfe d'Ajaccio. Y a-t-il vraiment travaillé ? Il déclare en tout cas aux impôts la somme de 8 648 euros pour l'année 2008. L'année suivante, il passe quelques mois dans un autre établissement, géré par son oncle, Antoine Bozzi.

Ce qui le rend fier, lui donne le sentiment d'exister, c'est d'être placé en garde à vue, comme un vrai voyou, comme un grand. Ses interrogatoires dans les plus gros dossiers de règlements de comptes de la région ajaccienne, l'assassinat du bâtonnier Antoine Sollacaro ou celui du nationaliste Yves Manunta, le ravissent. Peu importe qu'il ait joué un rôle ou non dans ces assassinats, tout est bon pour gonfler son pedigree, lui donner la stature d'un chef d'équipe qu'il n'a jamais eu naturellement. « Pourquoi c'est toi, le chef ? », lui demande benoîtement un jour un de ses amis. « Parce que c'est moi, le Michelosi. » Un Michelosi doit venger sa famille. Quand sa tante, Marie-Jeanne Bozzi, maire de Grosseto-Prugna, sera assassinée, il en voudra à son mari, Antoine Bozzi, de ne rien entreprendre pour la venger. Lui honorera son père.

Alors persuadé que les balles qui l'ont tué venaient du clan Orsoni, Ange-Ma se lance dans une première bataille. Il ne s'apercevra que bien plus tard qu'il est allé trop vite, et qu'il s'est trompé d'ennemi. Il vient de fêter ses 20 ans, ce 23 avril 2009, quand il est arrêté perruqué et armé jusqu'aux dents au domicile de Jacques Santoni, chef présumé de la bande ajaccienne dite « du Petit Bar ». Les enquêteurs de la police judiciaire d'Ajaccio sont alors en pleine perquisition pour une tentative d'assassinat contre l'ancien leader nationaliste Alain Orsoni. Ange-Ma s'est jeté dans la gueule du loup. Il porte sur lui un pistolet automatique, des chargeurs, un gilet pare-balles, une cagoule camouflage, une casquette, un bonnet, quatre portables et 13 980 euros en liquide. Il est placé en garde à vue, puis mis en examen et écroué pour détention et transport d'armes⁷¹.

Le manque de professionnalisme du jeune Michelosi ne surprend pas les policiers qui l'épiaient depuis plusieurs années, mais pour la première fois ils le regardent d'un autre œil. L'ado immature est en pleine mue, il joue désormais un rôle actif et s'apprête à passer le plus clair de son temps en prison. « Entre quatre planches et quatre murs, je préfère quatre murs », confiera-t-il un jour lors d'une audition.

L'union sacrée

L'hiver n'est pas rigoureux à Ajaccio, mais le soleil décline plus tôt que sur le continent. Il fait nuit noire depuis un moment à 18 heures, le 27 décembre 2011. Ange-Marie Michelosi, sorti de détention, circule dans une voiture de location conduite par son ami Jean-Bernard Silvani. À l'arrière, un troisième homme les accompagne. Un équipage de la brigade anticriminalité de la sécurité publique d'Ajaccio tente de stopper la voiture qui vient de commettre une simple infraction au code de la route. Le trio démarre en trombe, prend un sens interdit, percute d'autres voitures et manque de renverser un couple de personnes âgées. Entre le cours Napoléon et l'avenue Kennedy, à l'heure où les Ajacciens quittent les bureaux, la circulation est dense, la course-poursuite est vaine. Les policiers rattrapent aisément les fuyards, seul le passager arrière a le temps de prendre la fuite. Sous sa veste, Jean-Bernard Silvani porte un gilet pare-balles. Trois paires de gants et des jumelles sont découvertes dans la voiture. Ange-Marie Michelosi n'a sur lui qu'une forte somme d'argent liquide, trois mille neuf cents euros. Pas d'arme, un véhicule en règle, pourquoi prendre de tels risques pour s'enfuir ? Ils ont pris les policiers en civil pour des tueurs. La voiture de la BAC est sombre, le conducteur coiffé d'une casquette, comment faire la différence ? Quand on s'appelle Ange-Marie Michelosi, on ne prend pas le risque de faire confiance au destin.

En attendant de pouvoir venger son père, Ange-Ma joue son rôle préféré : celui de voyou. Pas de chance, il se fait attraper de nouveau en pleins préparatifs. Car les flics ne le lâchent pas d'une semelle. En 2012, ils le surveillent depuis la citadelle d'Ajaccio, un terrain militaire aujourd'hui restitué à la ville, qui offre une vue imprenable

sur son appartement du boulevard Danielle-Casanova. Personne n'entre dans la citadelle, mis à part le gardien, quelques chèvres et des ânes qui paissent tranquillement dans les douves asséchées sous le regard amusé des touristes. Après plusieurs mois de surveillance, les perquisitions du 14 février 2012 sont fructueuses. Des armes, des cagoules, des perruques, blonde, brune, frisée, des téléphones, de l'argent liquide, les policiers comprennent tout de suite qu'ils ont fait mouche. Et ils ne sont pas au bout de leurs surprises.

Sur la table basse du petit salon, un bloc-notes attire leur attention. Une des pages porte le dessin grossier à l'encre noire d'un fourgon blindé, de dos et de profil. Sur une autre a été ébauché un plan : celui de la société de transports de fonds Corstrans, située route d'Alata à Ajaccio. Le croquis est détaillé, des flèches mènent de l'« entrée camions » à l'« accès bureau », jusqu'à la « salle des coffres ». Là, une dernière flèche indique le mur, derrière lequel est écrit « maquis ». Avec quatre de ses amis, Ange-Marie avait-il prévu de s'attaquer à un fourgon blindé ou à la salle des coffres du centre-fort d'Ajaccio ? L'enquête n'a pas permis de le certifier. Interrogé, Michelosi a, comme d'habitude, tourné les soupçons en dérision. « Je ne vois rien qui indique que c'est un fourgon blindé, ça peut être un fourgon à pizza... »

Dans un petit studio du même immeuble, les enquêteurs découvrent la caverne d'Ali Baba du parfait braqueur. Y sont entreposés des pistolets automatiques, deux silencieux, deux fusils à pompe, un fusil automatique, un de chasse, un AK-47, un M16, de très nombreuses munitions et des engins explosifs. Clou de la perquisition : onze kilos de résine de cannabis, cinq cents grammes de cocaïne, une balance de précision et des sachets de conditionnement. Ange-Marie Michelosi tente bien d'expliquer que ce studio n'est pas à lui... malgré la présence à l'intérieur d'un sac de sport portant son nom et son numéro d'écrou. Pain au chocolat a grandi.

Ce jour-là, les hommes de la police judiciaire intervenaient encore dans le cadre d'une tentative d'assassinat. Celle-ci commise rue du Roi-de-Rome, à Ajaccio, la « rue de la Soif », comme l'appellent les Ajacciens en raison de la présence de très nombreux bars. En

avril 2011, le gérant du restaurant Le Roi de Rome, Fabrice Accardo, un proche du clan Orsoni, fume une cigarette en terrasse quand un scooter Tmax arrive à sa hauteur. Le passager, visage couvert par un masque de carnaval, lui tire dessus. Accardo, proche du clan Orsoni, est simplement blessé à la jambe, il a eu le temps de se réfugier à l'intérieur de l'établissement. Les enquêteurs suspectent fortement Ange-Ma d'être mêlé à la tentative d'assassinat, voire d'être le tireur « à forte corpulence » décrit par des témoins. Mais l'événement ne l'a pas marqué. Placé en garde à vue, il riposte : « Je sais pertinemment où je me trouvais quand mon père et ma tante ont été tués, par contre. »

Au sujet des cagoules retrouvées dans son appartement, le jeune Michelosi, ironique et provocateur, « chique » comme un vieux voyou. « Il ne faut pas confondre cagoules et sous-cagoules en Lycra, je fais de la moto, ce n'est pas illégal, il fait très froid en ce moment. » Les perruques ? « Lorsque je me déplace en voiture, il m'arrive de porter des perruques, c'est pour ma sécurité. C'est notoire que je suis en danger, la rumeur dit qu'on veut éradiquer la famille Michelosi, on m'a mis une cible dans le dos. Je ne sors plus du tout, je refuse même d'aller boire un coup dehors, d'aller avec mes amis. » Sur ses amis, justement ? « Personne n'est à mon service, ne me doit rien, ce n'est pas ma garde rapprochée, ils ne sont pas mes employés, ce n'est pas mon clan. Il n'y a pas de soumission. Je ne suis pas chef de clan ! »

Une lettre retrouvée lors des perquisitions chez l'un des membres du groupe, portant son écriture, le désigne pourtant comme le patron d'un réseau d'affidés.

Il écrit à l'un des siens : « Tout le monde se plaint de toi et de ton attitude. Tu as bien compris ce que représente un groupe ? [...] Il y a des règles, et tu les connais, et ça doit être les mêmes pour tout le monde [...]. Voilà, *fratè*, la pensée de tous, on te fait confiance à cent pour cent, mais faut te reprendre immédiatement et changer de suite. »

Dans ce courrier, il est question d'un trafic de drogue en cours, de son mode de fonctionnement, de la rétribution des membres. Le destinataire, inconnu, aurait pris des initiatives sans en référer au boss. « Michelosi se comporte dès cette période comme un chef de

bande, se rappelle un ancien enquêteur. Les gens autour de lui n'étaient pas des complices, mais des lieutenants. Et, comme un chef, il les a protégés en prenant les accusations sur lui. »

Dans l'appartement du boulevard Casanova, la découverte d'une seconde lettre étonne bien davantage. Elle ne porte ni date ni signature, mais les flics identifient immédiatement la main de Christophe Guazzelli. Depuis quand les deux hommes communiquent-ils, et pourquoi ? Les policiers n'avaient pas imaginé un tel rapprochement. Rien ne semble réunir ces deux garçons, l'un du Sud, l'autre du Nord, l'un descendant du clan Jean-Jé Colonna, l'autre de la Brise de Mer. Les deux bandes historiques ont fait long feu. Ce qu'il reste de l'équipe Jean-Jé est désormais regroupé dans la bande dite « du Petit Bar », dirigée par l'oncle d'Ange-Marie Michelosi et composée de jeunes Ajacciens en pleine ascension. En Haute-Corse, la Brise de Mer n'est plus : décimée. Ses survivants se terrent ou ont rejoint les rangs d'équipes concurrentes. Mais les deux jeunes hommes ont un point commun, de taille : leurs pères ont tous les deux été assassinés, à quelques mois d'écart, très probablement par la même équipe, le clan Germani. Le père Guazzelli, en réponse à l'assassinat de Richard Casanova. Le père Michelosi pour des conflits d'ordre financier dans la région d'Ajaccio, notamment le casino de la ville. Ensemble, ils cultivent un puissant désir de vengeance.

Leurs premiers contacts se font à la prison de Luynes. Quand il y est incarcéré pour une affaire de stupéfiants en 2012, Christophe Guazzelli partage sa cellule avec un ami d'Ange-Marie Michelosi. Il n'en faut pas plus pour qu'un lien fort se crée entre les deux héritiers. Ils se parlent alors sans même se voir, leur rencontre n'interviendra que bien plus tard. Si elle était connue, cette amitié naissante ne serait sans doute pas du goût de tout le monde, et notamment pas de celui des alliés ajacciens d'Ange-Marie Michelosi. Les membres du Petit Bar commencent à s'interroger sérieusement sur la fidélité de Pain au chocolat. C'est ce que Christophe lui explique dans ce courrier :

« Pascal. Dédé. Micka. Stéphane. (Ils sont en parano) sont venus me voir à ton sujet que tu t'es disputé avec Jacques et que tu leur as pris de l'argent. Que tu as mal parlé à Jacques enfin tout le blabla. Que

eux ils ne se sont pas arrangés avec personnes qu'ils te considéraient comme leur frère⁷². »

Pascal Porri, André Bacchiolelli, Mickaël Ettori et Stéphane Raybier sont des membres présumés de la bande dite « du Petit Bar ». Jacques Santoni, paralysé à la suite d'un accident de moto dans sa jeunesse, serait le chef de cette équipe qui, selon les policiers, régnerait sur une partie du sud de l'île.

D'une écriture fine et appliquée, Christophe continue à prodiguer ses conseils dans la lettre. « [...] Bon fais attention à toi, il m'a parlé que tu avais des contacts sur la Haute-Corse, méfiance ! [...] Quant à moi j'ai dit que je n'avais pas de contact avec toi, que nous étions en froid ! [...] Ils me donnent envie de vomir et je ne vais pas leur dire ce que je pense car ils ne m'ont dit que des mensonges et conneries. Je reste comme je suis. Faire l'hypocrite comme eux ? Ce que tu aurais dû faire. Garder son calme et ne pas dire ce que l'on pense des gens comme eux. »

Christophe prévient Ange-Marie de possibles représailles. Lui a décidé de ne pas réagir, de jouer l'hypocrite. Il conclut : « Ce qui est fait est fait. On ne peut pas revenir en arrière. Fais attention à toi et beaucoup de méfiance. Et pas de confiance en personne. Je t'embrasse et peut-être à bientôt. »

« On ne peut pas revenir en arrière », écrit Christophe Guazzelli. Depuis le mois de novembre 2009, le jeune homme rêve de vengeance et il vient de trouver un allié de poids dans son projet. Avec Jacques Mariani, ils sont désormais trois, trois orphelins dont les pères, pensent-ils, ont été assassinés par la même équipe et sont désormais réunis dans la vengeance.

Après deux ans de détention préventive, Ange-Marie Michelosi est jugé par le tribunal correctionnel de Marseille⁷³. « Tous les matins quand je me lève, je ne sais pas si cela va être mon dernier jour », explique-t-il au tribunal. À la barre, il réfute tout lien avec la bande du Petit Bar : « J'ai refusé la succession. » Aucun problème non plus, raconte-t-il, avec le clan d'Alain Orsoni, dont le fils Guy est incarcéré dans la même prison que lui. « Quand on se croise, on se dit bonjour, pas plus tard que samedi ; il n'y a pas d'inimitié. » Quand la présidente évoque l'attirail retrouvé à son domicile, les cagoules, les

perruques, Ange-Marie répond : « On ne tourne pas un épisode des “Bronzés font du banditisme”. Des faits qui peuvent vous paraître suspects, c’est ma vie, ma vie est compliquée. » Le 27 février 2014, le tribunal correctionnel de Marseille le condamne à huit ans de prison.

Il effectue une partie de sa peine en Corse, à la maison d’arrêt de Borgo. Depuis les années 2000, quand les barons de la Brise de Mer y avaient établi leur camp et régnaient sur la détention, l’ambiance n’a pas vraiment changé. L’établissement a toujours sa réputation de « Club Med de la détention », avec ses cellules « vue sur mer » pour certaines, et dont les portes restent ouvertes en journée. Parties de cartes ou de football entre détenus et surveillants sont toujours d’actualité. Ici comme dans le reste de l’île, tout le monde se connaît. Mais tout le monde ne s’apprécie pas.

Le premier acte de la guerre des fils va se jouer là, derrière le mur d’enceinte de la maison d’arrêt et sous les yeux des gardiens. Le 10 juin 2015, un attroupement se forme dans la cour à l’issue de la promenade. Les gardiens trouvent l’un d’entre eux au sol, les genoux en sang. Frédéric Federici est arrivé au centre pénitentiaire il y a moins d’une semaine. Le dernier de la fratrie des bergers-braqueurs, lieutenant notoire de Jean-Luc Germani, est plongé dans un sacré panier de crabes. Les surveillants n’ont pas assisté à la scène, mais ils sont persuadés qu’Ange-Marie Michelosi a pris part à l’échauffourée. Deux jours plus tard, Federici est de nouveau violemment pris à partie. Cette fois, c’est Christophe Andreani, l’ami d’enfance de Christophe Guazzelli, qui vient de le croiser dans la zone de circulation, près des parloirs réservés aux familles et aux avocats. Malgré la présence d’une surveillante supplémentaire aux côtés d’Andreani, en raison de l’incident de l’avant-veille, des coups sont échangés, et les deux hommes doivent être séparés par plusieurs gardiens. C’est une première bataille avant la guerre. Les prémices de la vengeance, même si, pour le moment, seuls les lieutenants sont concernés. « On aurait dû comprendre que cette altercation était un avertissement, nous n’avons pas été assez attentifs », aurait confié Michel Tomi, le protecteur fidèle du clan Germani, à des proches.

Ange-Marie Michelosi est persuadé que Frédéric Federici est l’un

des assassins de son père, mais il n'en soufflera pas un mot pendant la garde à vue suivant ces bagarres. Personne ne dira rien, d'ailleurs, tous les protagonistes nieront même fermement avoir eu la moindre altercation. « Il n'y a aucune tension, je ne connais pas Frédéric Federici », lâche laconiquement Christophe Andreani. Alors qu'Ange-Marie Michelosi est en route pour regagner sa cellule à la prison de Borgo après son audition au commissariat de Bastia, la policière qui l'a entendu n'arrive plus à mettre la main sur deux clefs USB qui se trouvaient sur son bureau et dont l'une contenait la déposition qu'elle venait de recueillir. Ange-Marie est immédiatement suspecté du vol, mais il est relaxé. « Il est aussi comme ça, Ange-Marie, résume un enquêteur. Il a du bagout, il est sympathique, agréable, poli, il discute avec tout le monde, de n'importe quel sujet, mais il essaiera toujours de vous manipuler. »

Pour l'agression sur Frédéric Federici, Andreani et Michelosi seront relaxés faute de preuves, mais à la prison des recommandations ont été passées. Un rapport interne indique : « Il apparaît manifestement de grosses tensions depuis l'arrivée de Federici Frédéric en transfert jeudi 04/06/15, avec des contentieux qui réapparaissent de façon particulièrement appuyée au regard de la personnalité et des gros profils présents sur les deux zones de la maison d'arrêt, ainsi que des clans et effets de bandes rivales très marqués et représentant autant de risques de propagation et de développement de la situation actuelle. » Michelosi et Federici ne sont pas affectés dans la même zone de l'établissement, mais leurs proches sont, eux, répartis indifféremment dans les deux secteurs. Afin d'atténuer les « tensions palpables » en détention, un transfert de Frédéric Federici dans un autre établissement du continent est suggéré.

À 5 h 30 du matin, le 27 octobre 2016, Ange-Marie Michelosi franchit les portes de la maison d'arrêt, il est en permission pour la journée. Sa compagne Marine (la cousine de Christophe Andreani, qu'il a rencontrée lors d'un parloir) et sa sœur Jeanne l'attendent sur le parking dans une Peugeot 308 de location qui s'arrête quelques instants plus tard devant une supérette. Là, Michelosi monte à bord d'un 4x4 Nissan Terrano conduit par Richard Guazzelli, qui prend la

direction de l'aéroport Bastia-Poretta. Ange-Marie embarque à bord du vol de 7 heures pour Marseille ; il doit ensuite se rendre au commissariat de Montpellier pour signer un contrôle judiciaire. Cette permission est importante : Ange-Ma doit concrétiser une promesse d'embauche et d'hébergement, indispensable pour une remise en liberté prochaine sous bracelet électronique. Les policiers qui le suivent discrètement dès son arrivée à Marignane identifient sans mal le jeune homme aux yeux bleus qui l'attend dans l'aérogare. Christophe Guazzelli accueille son « frère » et l'emmène pointer au commissariat de Montpellier.

Les deux jeunes hommes ne s'y attardent pas, repartent à pied, méfiants. Ils se retournent régulièrement pour regarder autour d'eux, puis montent à bord du tram et en descendent à la station Comédie. Ils empruntent alors les étroites rues pavées du centre-ville jusqu'à la Brasserie du Théâtre. Banquettes en cuir, immenses baies vitrées façon verrières, l'établissement situé face à l'opéra, côté entrée des artistes, est le lieu de rendez-vous incontournable des people de passage dans la capitale héraultaise. Christophe et Ange-Marie y sont rejoints par le futur employeur et ami de ce dernier. Les trois hommes passent près de deux heures et demie dans la brasserie avant de se séparer. Les deux Corses quittent ensuite la ville à bord d'une puissante Audi S3 Sportback grise conduite par Christophe Guazzelli, puis embarquent ensemble à bord du vol de l'après-midi pour Bastia. Quand ils descendent de l'avion, Marine et Jeanne les attendent dans le hall, ils échangent quelques mots, puis les deux hommes sortent de l'aérogare en courant et s'engouffrent tous deux par la porte avant droite du 4x4 blindé conduit par Richard Guazzelli. À 18 h 50, Ange-Marie Michelosi réintègre la prison de Borgo. Dans six mois, il sera remis en liberté sous bracelet électronique.

⁷¹. Il est condamné dans cette affaire le 25 janvier 2011 par le tribunal correctionnel de Marseille à deux ans d'emprisonnement.

⁷². Ce courrier est reproduit tel ; les coquilles et erreurs de langage ont été laissées. Ce sera également le cas pour d'autres écrits de ce type dans la suite de cet ouvrage.

⁷³. L'enquête a été confiée à la JIRS de Marseille (juridiction interrégionale spécialisée), compétente en matière de grand banditisme.

Mariani veilleur de nuit

Au magistrat qui a accepté sa demande de libération conditionnelle en février 2017, Jacques Mariani a juré qu'il ne s'évaderait pas et respecterait un contrôle judiciaire très strict. Le bracelet à la cheville, les horaires de sortie, de rentrée. « Vous avez ma parole de voyou, si on peut considérer qu'être un voyou, c'est avant tout être un homme », aurait-il lancé en guise de serment. Mais la liberté est moins grisante qu'espérée. L'éloignement de son île natale, où il n'a évidemment pas le droit de mettre un pied, plus difficile qu'escompté. Après plus de trente ans passés en cellule, dont une partie à l'isolement, Jacques Mariani, 52 ans, n'a aucun code pour vivre en société. Il ne connaît même pas les euros : avant son arrestation en 2001, la monnaie était encore le franc. Et il n'a jamais travaillé.

Il a signé avec le patron de l'hôtel Adonis de La Baule un contrat de veilleur de nuit, mais ne fait pas grand-chose. Le directeur, un ami de Laetitia, nouvelle compagne de Jacques Mariani, ferme les yeux. Dans les couloirs de l'établissement moderne et sans charme, la panique gagne. Certaines femmes de chambre sont terrorisées par ce grand gaillard musclé aux yeux de fou. Souvent entouré de gros bras, ou de membres de sa famille qui se comportent dans l'hôtel tels des roitelets, il ne monte jamais dans sa voiture sans s'être mis d'abord à plat ventre sur le trottoir pour vérifier qu'aucune bombe n'a été placée pendant la nuit. Il a équipé sa terrasse et l'entrée de sa chambre de caméras de vidéosurveillance. Chaque fois qu'un nouveau client se présente à l'hôtel, Jacques le fusille du regard et demande au personnel de lui fournir son identité. Ce pourrait être un tueur. Un soir, en rentrant, Mariani, qui a tout simplement trop

chaud, jette son gilet pare-balles sur le comptoir de la réception. La panique laisse place à la psychose.

La gérante craque. « Le personnel a peur qu'on ne fasse exploser une bombe », se plaint-elle au téléphone auprès de la compagne de Jacques Mariani. Elle a même du mal à recruter une femme de chambre dans la ville, tant la rumeur se répand. Laetitia tente de la rassurer, lui jure qu'elle ne risque rien, pas même une balle perdue. Les règlements de comptes dans ce milieu ne se passent pas comme on le croit, ceux qui ne sont pas dans le viseur ne craignent rien. « C'est pas comme les djihadistes. Ces gens-là ne tuent personne, ils ne font pas de mal, ils s'attaquent à personne d'autre⁷⁴. » Maigre consolation. Le directeur, un ami pourtant, se désole. « Jusqu'à Toulon ça se sait que j'héberge un mafieux corse ! Si ça arrive aux oreilles du propriétaire, qui était ancien élu à la mairie, à la chambre de commerce, et que tout le monde lui dit : "Tiens, t'as des prisonniers dans ton hôtel⁷⁵..." » Pour calmer Jacques, sa sœur jumelle, Pascale, envisage de louer une seconde chambre et d'y installer des appareils de musculation. Il faut que la bête en cage se défoule.

Laetitia tente de le raisonner au téléphone.

Laetitia : Ça se passe pas bien, Jacques, il faut que tu fasses des efforts, écoute-moi, s'il te plaît, t'énerve pas, on discute, d'accord ? Arrête de parler de ta vie. Les gens, ils se sentent en insécurité là-haut, ils ont peur, ils tremblent tous, hein. La dernière fois, tu es arrivé, tu as jeté ton gilet pare-balles sur le comptoir. Ils sont tous morts de trouille là-haut, hein, ils sont tous morts de trouille, si tu veux, aujourd'hui on est dans un endroit très calme, tu as vu comment c'est, hein, c'est, voilà, dans le monde des Bisounours, hein. Tu es pas dans ton monde, tu vois, c'est un monde particulier, c'est un monde de travail, tu vois.

Jacques : Je vois pas, je suis étonné, eh, franchement. Ben, c'est pas grave, hein, je chercherai un autre truc.

Jacques ne cherche pas d'autre « truc ». Mais il se fait un nouvel ami, Pascal⁷⁶, qui devient son compagnon le plus proche au cours de

ces quelques mois de liberté passés en Loire-Atlantique. Leurs chemins se croisent totalement par hasard. L'homme d'une quarantaine d'années vit au nord de La Baule, dans une demeure de maître. En froid avec les parents de sa femme, il est venu se réfugier à l'hôtel Adonis pendant qu'ils viennent en vacances rendre visite à leurs trois petits-enfants. Avec ses costumes bien coupés, ses yeux bleus décidés et son aisance naturelle, Pascal est un homme d'affaires difficile à cerner. Un peu baroudeur, diplômé de bonnes écoles, il a travaillé pour le ministère de l'Intérieur. Très à droite politiquement, profondément chrétien, il a œuvré au rapprochement de certains parlementaires français avec la Syrie de Bachar al-Assad. Participé à des négociations avec l'Iran. C'est un activiste politique, doublé d'un businessman, qui pourrait tout aussi bien être un barbouze. Mais une sale affaire de mœurs est venue mettre un coup d'arrêt à sa carrière. Accusé de viol lors d'une soirée en boîte de nuit, Pascal a été incarcéré quelques mois. Remis en liberté, il est désœuvré et peine à se refaire une santé financière quand il serre la main de Jacques Mariani pour la première fois, dans le petit lobby impersonnel de l'appart-hôtel, au mois de février 2017, quelques jours après la libération du voyou corse sous bracelet. L'homme reconnaît immédiatement le patronyme de celui qui se présente. Il a vécu dans le Sud, à Aix-en-Provence. Il lit la presse, connaît la destinée tragique des fondateurs de la Brise de Mer et le parcours chaotique de Jacques Mariani. Il n'a pas besoin qu'on lui fasse de dessin. Il est au centre d'un polar, mais cette fois tout est vrai.

Cette amitié mêlée de fascination et de crainte n'est pas sans conséquences. Pascal apprécie Jacques, passe une année à partager ses secrets et son intimité, mais, devant la perspective de perdre sa famille, décide de parler peu après son arrestation en divulguant les projets criminels et les manigances de son ancien ami. Il est aujourd'hui devenu un témoin protégé⁷⁷ par l'État et vit sous une nouvelle identité. Parmi la dizaine de personnes à avoir intégré le programme des « collaborateurs de justice », il est l'un des plus menacés.

La rencontre entre les deux hommes semble avoir été totalement

fortuite. « Ce jour-là, je suis seul, je n'ai pas de wifi dans ma chambre, je descends donc au rez-de-chaussée. Un homme est assis, je reconnais l'accent corse. Le mec dit : "Je suis sorti." Je comprends qu'il n'est pas sorti de chez sa grand-mère, mais qu'il était dedans, en prison. De mon côté, j'ai fait un séjour à Fresnes. À cette époque, il faut comprendre que je suis un paria qui rencontre un autre paria. Donc il m'est sympathique. Moi, je considère que mon séjour en prison est injuste, je ne vois plus de la même façon les gens qui ont été incarcérés. »

Les deux hommes sympathisent. Ils parlent de tout et de rien. Découvrent qu'ils apprécient les mêmes endroits dans le sud de la France. La Chunga, par exemple, un piano-bar cannois. Ils ont aussi connu une mère maquerelle qui officiait jadis dans le 7^e arrondissement de Paris. Des souvenirs qui rapprochent. Et puis Pascal a fait de la prison, et l'a très mal supporté. Il admire donc cet homme qui a passé sept ans à l'isolement et qui ne s'en plaint pas. Peu de gens en sont capables. Mariani est un peu son idole, un bandit doté d'un mental de sportif de haut niveau que rien ne semble pouvoir anéantir.

Jacques se méfie quand même et demande à Christophe Guazzelli, qui vient souvent lui rendre visite, de lui donner son avis sur le personnage. Dans la grosse BMW X6 du jeune Guazzelli, les trois hommes vont déjeuner à La Baule. Devant un plateau de fruits de mer de Chez Cocoche, institution de la ville, Pascal est assailli de questions. Christophe reste glacial. Il est persuadé d'avoir devant lui un flic infiltré. Jacques lui lance, en rigolant mais pas totalement : « *The Americans*, c'est toi. » *The Americans* est une série sur la vie de deux espions russes fondus dans la société américaine en pleine guerre froide. Puis il vérifie ses dires sur son passage en prison d'un simple coup de fil. Normalement, seuls les magistrats et les policiers ont accès à ce genre d'information, mais Mariani dit qu'il est parvenu à les confirmer. La suite de l'histoire montre que sa proximité proclamée avec certains policiers n'est pas de la seule vantardise.

Après le déjeuner, Christophe veut aller voir la maison de Pascal.

Pour éviter de raconter aux deux hommes, qu'il connaît à peine, ses démêlés avec sa belle-famille, il leur a menti et évoqué des travaux en cours. Arrivé devant la demeure, Christophe flaire le mensonge : de la fumée s'échappe de la cheminée. Il faudra que sa femme sorte et donne quelques précisions sur les rapports difficiles gendre/beau-père pour que les deux Corses acceptent de le croire. Dernière vérification : à l'hôtel, ils fouillent sa chambre de fond en comble et ne trouvent rien de suspect. Pascal est adoubé. Le lendemain soir, tous trois partagent, dans la chambre de Jacques, une bonne bouteille de bordeaux. Christophe, lui, ne boit pas, mange sainement. Assez froid, il ne s'épanche sur rien. Garde toujours une distance.

Jacques, bien plus bavard, n'a plus de filtre et le met au courant de tous les projets qui lui traversent la tête. Sa première idée en sortant de prison est de braquer un centre-fort, lieu où les banques entreposent les billets. Il évoque aussi de l'or, une éventuelle complicité au sein de l'établissement, ses compétences en « braquos », mais ne donne pas le nom de l'endroit convoité. Le projet n'aboutit pas. Jacques Mariani aimerait aussi faire peur à un maton qui l'accuse de corruption : un procès est prévu à Marseille en mai 2017, et Mariani aimerait échapper à une énième condamnation. Il imagine alors se servir de son nouvel ami Pascal en le faisant passer pour un flic afin de convaincre le gardien de prison de retirer son témoignage. Le nouveau venu décline la proposition, et Jacques Mariani sera condamné dans l'affaire de corruption⁷⁸.

Pour Pascal, Jacques est simple à comprendre. Il est capable du meilleur comme du pire. Mariani peut se montrer terriblement sympathique, attachant... et désopilant. Pour rendre service, il va par exemple passer une soufflante au fils de sa voisine, qui traficote de la drogue, et le remettre dans le droit chemin. Et ça marche ! Une autre fois, il aide une femme battue par son compagnon dans sa chambre à l'hôtel, la prend en charge, la protège. Il est généreux, les billets ne restent jamais longtemps dans ses mains. Il organise dans sa chambre des petites fêtes improvisées avec le personnel de l'hôtel, qui l'a maintenant adopté.

Il sait être très drôle. Décalé aussi, quand il va nager dans la piscine

d'un hôtel cinq étoiles de Pornichet. Mais sa dangerosité affleure. Quand il se met en colère, ses mains tremblent, son regard se vide. Il est hors de lui. Tous ceux qui l'ont vu dans cet état s'en souviennent. Il se vante aussi parfois de nombreux faits d'armes non inscrits à son casier judiciaire. Il a été condamné pour un seul assassinat, mais, à le croire, il aurait tué bien plus que cela. Son père proclamait avoir tué cinquante-quatre personnes. Vrai, faux ? La vérité judiciaire n'est en tout cas pas celle-ci.

Pascal et Jacques finissent par parler de vengeance. De vendetta. « Jacques me dit qu'il est en guerre, témoigne Pascal. Il me fait comprendre que le clan adverse a des complicités dans la police, et que, avec son bracelet, ses ennemis peuvent savoir où il demeure. » Mariani lui parle alors de Michel Tomi et de ses relations haut placées dans les ministères et au sein des autorités. Jacques Mariani est persuadé qu'une myriade de grands flics le renseigne, qu'il est aussi capable de manipuler les magistrats et d'influer sur le cours judiciaire de certaines investigations. Selon la formule consacrée « on ne prête qu'aux riches ». Et, comme on le sait, Michel Tomi est très fortuné.

« Du coup, il se sent un peu comme un rat en cage, poursuit Pascal. Plutôt que d'attendre de quelconques représailles, il applique l'adage suivant : "Si tu veux la paix, prépare la guerre." En résumé, s'il n'attaque pas, c'est lui qui se fera tuer. J'ai compris dès ce premier week-end de rendez-vous que venger leurs pères signifiait pour eux tuer les assassins de leurs pères. » Christophe et Jacques prononcent toujours les mêmes noms. Germani, Quilichini, Codaccioni, Federici, Luciani. « Mais Jacques n'est pas obsédé par Germani, décrypte Pascal. Il considère juste qu'il n'est pas au niveau de Richard Casanova, et qu'il a mené sa guerre de façon sale sans même essayer de parler. »

Entre deux discussions sur la mafia corse, Jacques demande à son nouvel ami de l'aider dans ses démarches : auprès de la préfecture pour faire renouveler ses papiers ou prendre rendez-vous chez le dentiste. Il l'accompagne, le mercredi après-midi, au match de foot de ses enfants, et tous vont ensuite manger des crêpes pour le goûter.

Jacques Mariani n'aime pas rester seul. Il traîne souvent dans la maison familiale et utilise les téléphones et tablettes de la maisonnée, espérant ainsi déjouer les surveillances, sauf que ces appareils sont aussi sous surveillance...

Les deux hommes devisent sur le milieu, sa reconstitution. Pascal l'impressionne en lui racontant qu'il connaît l'ancien patron des services de renseignement, Bernard Squarcini, dit « le Squale »⁷⁹. Qu'il entretient des liens avec d'anciens RG en Corse. Mariani lui demande alors d'aller « tamponner » Roger Marion, l'ancien patron de l'antiterrorisme (celui que ses collègues surnommaient « Eagle Four », pour « il gueule fort »), devenu préfet depuis. Pascal s'exécute et rencontre Roger Marion Chez Murat, une brasserie du 16^e arrondissement de Paris. Il lui évoque le deal : Jacques Mariani accepte de discuter avec les policiers, mais veut être protégé. Marion⁸⁰ lui aurait répondu ne pas être la bonne personne à qui s'adresser. Jacques ne collabore donc avec personne et continue son chemin.

La brouille avec Christophe

Christophe Guazzelli est l'autre fidèle compagnon de Mariani. Il monte souvent à La Baule passer plusieurs jours avec Jacques. Les voitures ont été sonorisées, les deux hommes sont suivis dans tous leurs déplacements, mais, cette fois encore, les policiers ne comprennent pas que le rapport de force s'inverse lentement. Que le jeune Guazzelli, qui se confiait tel un gamin au téléphone du temps de Nantes, a franchi un cap. Il n'attend qu'une seule chose, le bon moment pour passer à l'action. Il n'a pas 30 ans, mais il prend le dessus sur Jacques. « Quand y a l'autre, c'est plus le même Jacques, c'est plus le même homme, plus la même personne, s'épanche Laetitia, la petite amie de Jacques, auprès de Marguerite, sa belle-mère. Il incite Jacques à laisser tomber tout le monde. Voilà, je le sais, c'est pour ça que je l'aime pas. » Elle conclut : « Vous le sentez qu'il est pas net, ce jeune ? On le sent quand même, il est pas net. » Christophe rêve que Jacques coupe son bracelet et parte en cavale avec lui pour mener à bien leur projet de vengeance. Jacques refuse. Il veut d'abord assurer l'avenir de son fils, le jeune Francis, qui n'a

toujours pas le bac. Il veut tenter de négocier une trêve avec le clan Germani, le temps de mettre ses affaires en ordre.

« L'inquiétude de Jacques, narre Pascal, était que Sandra Germani pousse son frère Jean-Luc à venger la mort de Richard Casanova, et donc à entrer en guerre avec la famille Mariani. Vu que Sandra était financée par Tomi, le plan de Jacques était de persuader Tomi de stopper la guerre entre les deux clans. Il n'y avait que lui pour être juge de paix. » Pascal revient alors au centre du jeu. Il se sent investi d'une mission : jouer les conciliateurs entre les deux clans. Il pense y parvenir quand il croise à la terrasse de La Rotonde de la Muette, dans l'Est parisien, un avocat corse nommé Marcel Ceccaldi. Vieux renard des couloirs du palais de justice, l'avocat est alors pendu à son téléphone et prononce des mots en corse. Le hasard est décidément bien fait. « Au vu de la discussion que j'ai pu avoir avec Me Ceccaldi, j'en ai déduit qu'il connaissait peut-être Tomi », raconte Pascal. « Il me demande si je connais Tomi, je dis non, explique de son côté Marcel Ceccaldi. Mais je connais sa cousine, qui est avocate. Et là, il me dit que Mariani veut faire une trêve, il veut que j'en parle à Tomi, mais moi, Tomi, je ne le connais pas à ce moment-là ! Je ne le défends que depuis 2018, et cette scène se déroule en 2017⁸¹. » Confiant, Pascal laisse son numéro de téléphone à Me Ceccaldi et espère des nouvelles. Jacques Mariani est satisfait. Mais personne ne donne suite. Ceccaldi n'en a jamais parlé à personne. « Dieu m'en garde », soupire-t-il aujourd'hui.

Christophe observe toutes ces manigances d'un mauvais œil. Il est contre la trêve. Pour lui, la vengeance passe avant son confort, avant sa famille. Il considère que son père s'était embourgeoisé, se transformant ainsi de chasseur en cible. « Pas de téléphone, pas de domicile fixe, toujours en mouvement, toujours aux aguets », répète Christophe à ses amis. Jacques et lui n'ont pas eu le même rapport au père. Christophe idolâtrait le sien. Il l'a perdu très jeune, souffre de son absence et en parle constamment. Il est rongé par la haine. Jacques n'a cessé de vouloir être à la hauteur du sien, sans vraiment avoir noué avec lui des liens père/fils. Francis Mariani n'a que 16 ans

quand naît Jacques. Il n'est pas encore un père pour son aîné. Christophe est pressé. Mais, pour Pascal, Mariani reste le vrai patron. Il a déjà tué, et cela fait toute la différence.

Au printemps 2017, Christophe et Jacques finissent par ne plus se supporter. Jacques parle tout le temps, s'agite, crée des embrouilles et se fait de moins en moins prudent au fil des semaines. Sa famille va même jusqu'à inventer une menace d'assassinat pour l'inciter à se cacher un peu plus. Christophe lui reproche son manque de discrétion, il l'a peut-être trop idéalisé. Il pense qu'il va compromettre tous leurs plans. Et voit derrière ses envies de trêve une tentative de fuite, lui qui reste obnubilé par la vengeance. En mars, Christophe interdit à Jacques de fréquenter Richard, son grand frère. Il veut le préserver, et Jacques est radioactif. « C'est ma famille, frère, les condés, ils vont faire un travail après. Ils vont me le faire tuer. Tu veux que je fasse quoi après, après je fais quoi quand ils me font ça ? Tu vas t'arrêter ou tu vas pas t'arrêter ? Mon frère, y a personne qui le voit. Il a pas à te voir. Toi, tu es signification de mort ! D'accord ? Moi, j'ai choisi ta vie. Lui, il a pas choisi. [...] Eh ouais, frère, à un moment donné, les jeux, c'est rigolo, moi je sais ce que j'ai à faire. »

Jacques rêve de braquages, d'actions spectaculaires. Quand il est contacté par un frère de Rédoine Faïd, le braqueur de Creil célèbre pour ses évasions, qui cherche à constituer un commando pour le faire libérer, Jacques veut en faire partie. Pas l'organiser. Christophe est plus réfléchi. Il est d'ailleurs le patron de son petit clan. Organise les livraisons de cannabis. Et songe à monter une escroquerie sur le modèle de la taxe carbone. Il en parle à ses proches.

En avril, deux mois à peine après la libération de Jacques, les deux hommes se fâchent. Christophe ne se rend plus à La Baule. Ils annulent leur impressionnante commande auprès d'un armurier belge. L'inventaire qui figure sur le devis (vingt-quatre mille euros, mais pas d'armes létales) donne le tournis. Tenues tactiques, chaussures hautes, tiges, cagoules antifeu, gants tactiques, holsters de cuisse Glock, ceintures tactiques, porte-chargeur Glock, jumelles de

vision nocturne, sac de transport, gilets tactiques complets incluant des gilets porte-plaque, ensembles de poches, porte-chargeur, plaques de protection balistique légères et gilets de protection balistique. Christophe se fâche aussi avec Pascal. Sur ses conseils, il a investi soixante-quinze mille euros dans une affaire qui tourne court. En colère, il lui lance : « La seule envie que j'ai, c'est de te vider un chargeur dans la bouche. »

74. Conversation le 24 mars 2017 entre Laetitia et la responsable de l'hôtel Adonis.

75. Conversation le 24 mars 2017 entre Laetitia et le patron de l'hôtel Adonis.

76. Le prénom a été modifié.

77. Le décret instaurant le statut de « collaborateur de justice » – les repentis à la française – est entré en vigueur en 2014. Il a depuis évolué et se divise maintenant en deux catégories. Il y a les « témoins protégés », qui ont apporté des éléments décisifs à la résolution d'une affaire. Et les « repentis » qui ont, eux, été impliqués dans un engrenage criminel mais ont décidé de parler pour dénoncer. Le statut de « Pascal » a été révélé dans un article du *Monde* en date du 19 mars 2018 signé Jacques Follorou.

78. Jacques Mariani a été condamné dans ce dossier à quatre ans de prison ferme en octobre 2018 par la cour d'appel d'Aix-en-Provence.

79. Ce que ce dernier dément.

80. Contacté, Roger Marion n'a pas donné suite à notre demande.

81. Entretien avec l'une des auteures, 20 septembre 2019.

« Avant que mon chemin se termine mal,
je veux que mon fils, il soit bien »

Libre de ses mouvements entre 8 h 30 et 19 h 30, autorisé à quitter La Baule, sauf pour aller en Corse, Mariani multiplie les allers-retours à Paris et voit beaucoup de monde. Il ne le sait pas, mais il est toujours suivi. Une de ces rencontres, au mois de mars 2017, est particulièrement surveillée. Agissant comme un voyou à l'ancienne, Jacques prend rendez-vous avec un de ses plus anciens ennemis dans le milieu corso-marseillais : un des frères Campanella. Les Campanella, surnommés les « boss du milieu marseillais » avec les Barresi, sont de très vieilles connaissances de la famille Mariani. Leurs noms apparaissent dans des dossiers de braquages, mais aussi en marge d'investigations menées sur les marchés publics de Marseille. Gérald Campanella, le cadet, est considéré comme le plus « agité » des deux frères. En mars 2017, au moment du rendez-vous, il est en cavale. Jacques Mariani rencontre donc le grand frère, Michel, le sage, à une terrasse de la gare Montparnasse. Ce dernier est venu s'assurer de la neutralité des « Campanella-Barresi » en cas de guerre avec le clan Germani. Dans ce milieu, un ennemi ne l'est jamais éternellement, et jamais totalement. Un membre de la famille de Jacques Mariani a par exemple connu l'un des Campanella enfant, des liens existent, rien n'est jamais figé. « Jacques voulait en fait conclure ce jour-là une sorte de pacte de non-intervention, décrypte un de ses proches. Il ne leur demande rien. Mais ils ne pouvaient pas se permettre de voir les Campanella prêter main-forte à Germani si la guerre venait à reprendre. » Les choses semblent avoir évolué depuis ce conciliabule de la gare Montparnasse. Gérald Campanella a finalement été arrêté et condamné à dix ans de prison⁸². Pendant sa cavale, il s'était réfugié au Gabon, pays de résidence de Michel Tomi.

L'homme d'affaires corso-africain paie aujourd'hui en partie ses frais d'avocats. Leur neutralité n'est peut-être plus acquise...

Jacques veut aussi profiter de sa liberté pour récupérer l'argent que son père a prêté – ou investi – de son vivant. La Brise avait une règle : pas d'héritier financier. Jacques Mariani en a une autre. Il considère dorénavant que ce sont des dettes quasi officielles, même si elles n'ont pas été déclarées légalement. Quand son père est mort, il était en prison, il n'a pas pu se manifester auprès de ses créanciers, il estime donc rattraper le temps perdu. Les policiers ont une interprétation diamétralement opposée des faits : ils voient dans les manœuvres du fils Mariani du racket et de l'extorsion pure et simple. Jacques Mariani a été mis en examen pour ces faits en décembre 2017.

Une de ses cibles est la société Kimbo. Rien d'étonnant à cela : à l'époque des belles années de la Brise de Mer, en Corse, tout le monde associait les cafés Kimbo au clan. La marque sponsorisait les rallyes de feu Francis Mariani ; en échange, elle se développait dans les bars insulaires. En 2017, Mariani estime donc que René Agostini, qui a repris l'entreprise après son père, lui doit quarante mille euros. Mais il tarde à les lui verser. À quel titre précisément lui doit-il de l'argent ? demande benoîtement un juge à Jacques, quelques mois après sa mise en examen de décembre 2017. Un droit d'extorsion ne se transmet pas, il ne figure pas dans le code de succession. Réponse de Mariani, imperturbable : « C'est nous qui, dans toute la Corse, avons fait mettre le Kimbo dans le café parce qu'il était bon. » (Le « nous » signifie clairement la Brise de Mer, même s'il ne la cite pas.)

Nouvelle question, faussement candide, du juge d'instruction : « Votre père ne travaillait pourtant pas dans le café ? »

Réponse : « Qu'est-ce que vous en savez ? Il y a bien des voyous qui ont des immeubles. De toute façon, dans cette histoire de Kimbo, il n'y a pas eu un sou de donné. »

Jacques réfute aussi avoir voulu faire du mal à René Agostini. Oui, il menace, il insulte les gens, c'est sa façon de parler, mais ses mots n'ont pas de conséquences. La preuve : il avait prévenu Kimbo que, s'il ne remboursait pas ses dettes, il allait lui « couper la tête à la scie.

[...] Mais je n'ai pas poursuivi. » Kimbo n'a pas versé d'argent, et il a gardé sa tête... Sur les affaires des cafés Kimbo, Claude Chossat est plus précis. L'ancien garde du corps de Francis Mariani connaît parfaitement l'histoire et nous replonge dans les débuts de la Brise. « Quand les cafés Kimbo ont cherché à s'implanter en Corse, une grande réunion a été organisée entre le grand patron, Maurice Koen, et la Brise de Mer. Il y avait là Maurice Costa, Francis Santucci et Tony Patacchini. La Brise leur donne l'autorisation de s'installer en Corse en échange de cent cinquante mille euros par an. Et ils placent leurs proches dans les cafés... Kimbo, c'était la chasse gardée de Francis, car il se servait de cet argent pour les rallyes⁸³. »

Cette emprise de type mafieux, exercée pendant si longtemps et à outrance par les anciens de la Brise de Mer, Jacques Mariani tente de la faire perdurer. Lors de discussions au téléphone avec des proches, il fait part de sa volonté de faire venir de nouvelles enseignes en Corse. Il jette son dévolu sur Lidl, les supermarchés low cost, absents sur l'île. Ils ne viennent pas, car « ils n'ont pas de protection », constate Mariani, qui compte bien leur en donner une. Derrière les enseignes de la grande distribution sur l'île se cachent les noms de certaines des plus grosses fortunes locales, comme François Padrona pour Leclerc ou Patrick Rocca pour Auchan. Ils sont surveillés, parfois de près, par les autorités, et des liens entre Rocca et le clan des Federici (les bergers-braqueurs) sont apparus en filigrane sans qu'il soit possible de dire s'ils étaient consentis ou tissés sous la contrainte⁸⁴. En ce qui concerne Mariani, le projet d'installer un Lidl dans le nord de l'île échoue.

Elles sont loin, ces années 1980 où Alain Delon, ami de Pierrot Flori, inaugurait L'Apocalypse au sud de Bastia. Jacques Mariani n'a pourtant pas oublié que la boîte « appartenait » à la Brise. Un des associés a repris à l'été 2017 La Conca d'Oro, située sur la route reliant Bastia à Saint-Florent. La discothèque n'est ouverte qu'en saison, mais elle tourne bien. En 2016, elle a enregistré un chiffre d'affaires de 1,2 million d'euros. Jacques lui réclame alors de l'argent. « C'est vraiment dégueulasse. Enfin, voilà, on fera avec », déplore le gérant, après les coups de fil du fils Mariani. Il ne dort plus, dépérit et finit par envisager d'aller vivre à Paris pour fuir ce qu'il considère

comme des menaces et de l'extorsion qui pourraient finir très mal s'il n'obtempère pas.

Aux abois, sans cesse en manque d'argent, Jacques Mariani n'arrête pas. Il demande à un prête-nom d'acheter un appartement pour le transmettre à son fils. Obtient qu'une entreprise spécialisée dans le matériel agricole lui loue une voiture blindée à ses frais. Menace un commerçant qui a eu l'idée saugrenue de vouloir faire concurrence au restaurant de la mère de son fils. Et se lance dans de nouvelles affaires. Il se rapproche par exemple de deux frères issus de la communauté des gitans de La Baule, pour discuter stupéfiants.

Une autre de ses cibles présumées est Bruno B. Comme d'autres avant lui, il est « convoqué » à La Baule. Lors de ces rendez-vous organisés dans des grands restaurants de la ville, Jacques n'est jamais seul. Il est entouré de deux ou trois proches, dont Barthélémy S., qui a non seulement un physique impressionnant, mais aussi la possibilité d'aller en Corse, car lui n'a pas de bracelet électronique. En dehors de Jacques, personne n'ouvre la bouche, les autres regardent, rendant l'atmosphère encore plus pesante. Et tout est organisé comme dans un tribunal. L'accusé est seul d'un côté de la table. Les autres sont en rang, en face. D'après Mariani, Bruno B. lui doit trois cent trente-deux mille euros, une somme due à son père en échange d'un petit coup de main administratif. L'histoire remonte à 2008 et montre la puissance passée de la Brise de Mer. Commercial, Bruno B. était alors associé au projet Cita di Sali, la construction d'une résidence de tourisme dans la région de Porto-Vecchio. Les soixante-dix-neuf appartements prévus doivent se situer à huit kilomètres de la plage de Santa Giulia, l'une des plus belles du sud de la Corse. Une affaire juteuse. Mais, avant même que la construction ne commence, le projet est bloqué par un problème administratif. La vente du terrain n'est plus possible. L'un des associés du projet en parle avec Francis Mariani, dont la puissance s'étend alors sur toute l'île, au Nord comme au Sud. Magicien, il règle le problème en quelques jours. Mais Francis Mariani ne fait rien gratuitement et reçoit la promesse d'une commission qu'il ne touchera jamais : il meurt dans l'explosion du hangar quelques mois plus tard.

« Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre des membres de la famille Mariani viendraient me voir au sujet du Cita di Sali, raconte Bruno B. aux enquêteurs, en décembre 2017. Rapidement, Jacques Mariani en est venu au fait et m'a signifié qu'au titre d'héritier autoproclamé de son père je lui devais la somme de trois cent trente-deux mille euros. » Mais il y a un petit problème. Deux ans plus tôt, deux personnes sont déjà venues le voir au nom de Francis Mariani pour lui extorquer cent mille euros pour solde de tout compte. Jacques s'énerve. Il appelle les deux usurpateurs, qu'il connaît, et les secoue. « Tu piques l'argent au vieux en mon nom, tu as intérêt de le rendre le plus vite possible. » Bruno B., de son côté, n'a pas assez d'argent. Il donne donc dix mille euros à Jacques Mariani, qui s'en sert pour payer son avocat, Me Dupond-Moretti. Et pour finir de rembourser sa dette en nature, il devient un de ses hommes de main.

« J'ai cette épée de Damoclès sur la tête [...]. J'ai peur de Jacques Mariani. Il n'a pas besoin d'être dehors pour me tirer dessus, j'ai lu les journaux et je sais ce dont il peut être capable. »

Question : « Jacques Mariani vous a-t-il menacé directement ? »

Réponse : « Non. Mais je me méfie quand même, c'est quelqu'un d'instable, il est bien un jour avec vous et le lendemain il peut être l'inverse. Je l'ai souvent vu en colère au téléphone auprès d'autres personnes, et son attitude dans ces moments-là est impressionnante, des volées d'insultes, j'étais impressionné. »

Un autre chef d'entreprise victime de racket, un patron de distillerie du nord de l'île, s'exprimera en des termes plus directs. « Ce type, si vous regardez sur Internet, il a brûlé vif un type dans un coffre. J'ai d'autres ambitions dans la vie. » Il dit lui avoir versé, en plusieurs fois, trois cent vingt mille euros.

Une de ses victimes tente de décrire le style de Jacques Mariani. Le premier contact est très viril, très rugueux, presque violent. Puis suit une phase d'écoute, assez courte, des arguments de la partie adverse. Le troisième acte est le plus déstabilisant : la recherche d'un compromis à l'avantage de Mariani, qui n'est jamais figé dans le marbre. Lors de chaque conversation, au printemps 2017, Jacques

Mariani exprime clairement son objectif : mettre son fils à l'abri de tout souci financier. « On sait notre chemin où il va aller, certainement qu'il va mal se terminer, mais avant qu'il se termine mal, je veux que mon fils, il soit bien », explique-t-il à un entrepreneur qui se risque à lui répondre : « Comme les miens, moi aussi, j'en ai deux [fils]. — Oui, mais le problème des tiens, le problème des tiens, c'est que les tiens, c'est pas les miens. » Fin de la conversation.

Le fils adoré

Jacques Mariani parle beaucoup de son fils. Il ne l'a pas vu grandir. Quand il est entré en prison, après le meurtre d'un jeune nationaliste en 2001, le jeune garçon n'avait même pas 1 an. Quand il est ressorti, début 2017, du centre pénitentiaire de Moulins-Yzeure, Francis Mariani junior (il a hérité du prénom de son grand-père, comme le veut la tradition insulaire) avait 17 ans et mesurait deux mètres. À défaut d'avoir pu s'en occuper dans son enfance et sa jeune adolescence, Jacques Mariani veut maintenant le protéger. Lui assurer un avenir financier. Et le maintenir, coûte que coûte, éloigné de son monde.

Quand le jeune Francis quitte Bastia pour lui rendre visite à La Baule, chaque mois, puis durant toutes les vacances scolaires, Jacques Mariani se comporte en père de famille. Il l'emmène nager dans les piscines des beaux hôtels. Ils vont jouer au foot sur la plage. Se défient aux jeux vidéo, regardent des films. Ils font du sport. Dînent dans les meilleurs restaurants. Le père n'engueule jamais le fils, sauf lorsqu'il abuse des grasses matinées.

Bien sûr, Jacques Mariani n'est pas un « papa » complètement comme les autres. Il lui a choisi pour marraine la dernière femme de Francis le Belge, Lydie Fleury, qui l'a élevé en partie et que le petit l'aime comme sa mère. Le Belge était jadis un de ses mentors. Maintenant qu'ils sont enfin ensemble, il veille à le protéger, interdit à son fils de conduire sa voiture : trop dangereux si des tueurs les confondaient. Il achète un jour un drone ultra-perfectionné. L'appareil atteint les soixante-dix kilomètres à l'heure, filme des

images en qualité « ultra-définition », mais il n'est pas destiné à amuser l'adolescent. Il doit servir à surveiller les ruelles alentour, à vérifier que personne ne s'y cache et n'y prépare un guet-apens.

Père et fils évoquent aussi l'avenir. Jacques veut que Francis réussisse ses études et apprenne un vrai métier. Il n'est pas à une contradiction près : dans ses rêves les plus fous, il imagine son garçon commissaire de police. Ou mieux : agent du GIGN. D'ailleurs, à La Baule, Jacques s'est acheté un chien, Django, un berger belge, le même que celui des hommes de l'unité d'élite de la gendarmerie qu'il admire.

« Les mois de liberté de mon père ont été les plus beaux de ma vie », se souvient Francis Mariani junior. Le jeune garçon a quitté la Corse, et vit maintenant à Paris. Il suit de bonnes études. Deux ans ont passé depuis La Baule, il ne voit désormais plus son père qu'en prison.

À l'été 2017, Christophe Guazzelli et Jacques Mariani finissent par renouer des liens. La brouille a duré quelques semaines. Pour l'anniversaire de Christophe, au mois de juillet, Jacques lui offre un tee-shirt avec deux photos de leurs pères floquées dessus. Les deux hommes abordent alors des sujets extrêmement graves. Un premier projet d'assassinat contre Jean-Luc Codaccioni a été imaginé, mais n'a pas pu être réalisé. Il est question d'une nacelle, du type de celle qu'utilise EDF, et qui aurait pu servir à un sniper pour tirer dans la cour de la prison de Borgo.

Les deux hommes s'équipent alors de téléphones BlackBerry, protégés par un système de cryptage PGP, pour communiquer. Christophe recommence à se rendre à La Baule, mais se montre de plus en plus prudent. Pascal affirme avoir été témoin du dernier échange entre Jacques Mariani et Christophe Guazzelli avant l'assassinat de l'aéroport de Bastia. La veille, le 4 décembre. Christophe se rend compte qu'il est suivi par la BRI. « Jacques est paniqué, il lui demande de décrocher. Il tape le message devant moi. Christophe répond qu'il a pris la nationale à contresens pour s'échapper. Jacques lui dit : "Laisse tomber le rendez-vous de demain matin 11 heures." Christophe répond : "Je ne peux pas, tout est prêt, tout est organisé, j'ai le matériel, j'ai mon équipe, on va y aller." »

Jacques lui répond : “OK, poto.” Christophe envoie un dernier message et demande à Jacques de détruire le PGP. Il ajoute : “On stoppe les contacts.” »

82. Il a été condamné, le 18 avril 2018, pour « détention en bande organisée d’un stock d’armes ».

83. Entretien avec l’une des auteures, avril 2019.

84. Au mois de décembre 2016, Patrick Rocca est blessé au visage par David Costa-Dolesi, un homme considéré comme l’un des lieutenants du clan des Federici. Costa-Dolesi est condamné à dix-huit mois de prison pour violences en février 2017. Patrick Rocca n’a pas porté plainte et n’a pas témoigné au procès.

Cathy la matonne

C'est une maison quelconque, ni moche ni coquette, juste banale. Avec ses murs ocre et son architecture classique, elle ressemble à toutes les villas bon marché des lotissements qui ont poussé autour des grandes villes, notamment dans le sud de la France. La maison a quand même plusieurs mérites : elle est spacieuse, avec ses cent cinquante mètres carrés habitables et son grand jardin. Et située à moins de dix minutes de la grande plage de sable de la Marana, à dix kilomètres de Bastia. La famille S. s'y est installée en 2014. Les cinq enfants de Dominique et de Cathy, alors âgés de 1 à 14 ans, ont presque tous leur chambre et se partagent, grand luxe, deux salles de bains. Ils sont désormais bien loin de la banlieue parisienne. Oubliés les trajets en RER sous la grisaille. Pour aller au travail, la mère de famille, surveillante de prison, longe désormais l'étang de Biguglia, baigné par le soleil et où nichent les flamants roses. À part un petit séjour en vacances, rapide, Cathy ne connaissait de la Corse que les récits que lui avaient faits les détenus insulaires, regroupés dans le « quartier bas » de la prison de la Santé. Des « gros profils », comme Maurice Costa ou Tony Quilichini, « le Boucher », avec qui elle a sympathisé. Elle est comme ça, Cathy, elle se lie vite. Parfois trop vite.

Devenir matonne est rarement une vocation. Cathy, grande brune, aux longs cheveux, aurait préféré faire hôtesse de l'air. Jeune fille, elle a même suivi cette voie, mais a vite bifurqué vers un emploi de secrétaire dans une société d'ambulances. Lors de sa deuxième grossesse, elle est licenciée. Après un emploi jeune dans l'Éducation nationale, puis le concours de l'administration pénitentiaire, la voilà gardienne de prison. Direction Nanterre. Elle a tout juste 30 ans. À la maison d'arrêt des Hauts-de-Seine, dès son premier poste, sa

proximité avec les détenus, sa difficulté à garder la bonne distance posent problème. Ses collègues, bienveillants, lui conseillent d'abord gentiment de s'éloigner. Mais, malgré les avertissements, elle n'arrive pas à tenir le cadre : un jour, elle est surprise par d'autres surveillants en train de discuter avec un détenu DPS⁸⁵, assise sur le lit de sa cellule. Le comportement est jugé inadéquat par sa direction, qui décide de la muter à la prison de la Santé « pour prendre un nouveau départ ». Mais les problèmes reviennent aussitôt dans le nouvel établissement parisien. Cathy, cette fois, va entretenir une liaison avec un des pensionnaires, condamné à perpétuité pour le meurtre d'une mère de famille.

« C'est une femme qui a toujours eu une fascination pour les détenus, une forme de curiosité, une fibre sociale un peu trop prononcée », analyse un surveillant qui l'a côtoyée. À la surprise de ses nouveaux collègues, elle demande à l'administration pénitentiaire de lui financer une formation en criminologie. « Ce n'était pas banal, note un autre gardien qui l'a connue à Nanterre. Ce n'est pas le genre de formation que l'on propose dans le cadre de l'évolution professionnelle, mais plutôt dans un projet de reconversion. » Cathy suit ses cours à Paris, puis continue par correspondance à son arrivée en Corse. Elle s'abreuve de littérature sur le banditisme, la criminalité, les prisons, dévore des polars. Elle a lu *Les Parrains corses* de Jacques Follorou et Vincent Nouzille, *Repenti* de Claude Chossat. Elle est même allée rencontrer l'écrivain et spécialiste français des tueurs en série, Stéphane Bourgoïn, dans sa librairie parisienne. Dans sa tête, fiction et réalité se mélangent dangereusement. Elle continue à franchir des lignes. « En fait, elle ne pouvait pas rester longtemps dans le même établissement, au début elle faisait illusion, puis elle devenait ingérable. Elle était dans le viseur de la direction. Elle est passée entre les gouttes, mais il y a toujours eu des doutes sur sa probité. C'est pour ça qu'elle n'aurait jamais dû aller à Borgo », détaille l'ancien collègue.

Lorsque, en 2014, la prison de la Santé s'apprête à fermer ses portes pour quatre ans de travaux, Cathy a le choix : Borgo ou Chambéry. Elle n'hésite pas. Son fils aîné a des problèmes de harcèlement au

collège, et un de « ses » détenus corses lui a assuré qu'il n'aurait plus aucun problème sur l'île. Son mari, Dominique, cesse son travail de facteur et prend deux années de congé parental afin de s'occuper à plein temps des enfants, et la petite famille déménage en avril 2014.

À leur arrivée, lui va sur ses 38 ans, tout comme elle. Crâne rasé, barbe naissante et yeux presque toujours cernés, Dominique arbore de nombreux tatouages. Gravée dans son dos une phrase, « *You'll never be alone*⁸⁶ », entourée de cinq mains, une pour chaque enfant. Sur son avant-bras droit, Cathy s'est fait tatouer les mêmes mains, plus les prénoms correspondants. Elle est fan de hard-rock et de Richard Dean Anderson, le héros de la série *MacGyver*. Grâce à Dominique, elle a même réussi à rencontrer l'acteur à Paris, en vrai : le plus beau jour de sa vie. Lui est passionné de hockey sur glace, sport qu'il a pratiqué en deuxième division au club de Besançon.

Le couple se fréquente depuis plus de vingt ans, mais leur relation est chaotique. Ils ont divorcé en 2007 avant de se remarier, très vite, en 2008. Cathy entretient des liaisons avec certains détenus ; elle ne parvient toujours pas à garder la distance nécessaire. Après le détenu de Nanterre, il y en a eu un deuxième. Puis, en Corse, elle a réitéré ses infidélités avec un petit délinquant. Mais la famille reste leur point d'ancrage. Sur les réseaux sociaux, ils s'affichent sur de nombreuses photos, tous les sept ensemble. Toujours souriants.

Comme on le leur avait prédit, la vie est plus douce sur l'île. L'aîné n'a plus de problèmes avec ses camarades de classe, les quatre autres enfants s'intègrent et se font vite des amis. Ils ont maintenant trois chiens, dont Michto et Marley, *alias* « Coucouille ». La vie sociale des parents est plus compliquée. Ils ne fréquentent presque personne, mis à part quelques collègues de travail de Cathy. Tant pis, la famille passe avant tout, et puis Cathy s'épanouit dans cette prison moins stricte. En janvier 2009, à Nanterre, elle avait été victime de menaces de mort. Un soir de réveillon, son mari avait même reçu un message sur son téléphone personnel : « Maintenant que je suis dehors, fais attention à ta femme. » L'auteur n'a jamais été identifié. Cathy ne connaît plus ce genre de tracas à Borgo, cette prison si « différente », selon elle. Ici, les détenus peuvent tutoyer les surveillants et

récioproquement, bien loin des règles des prisons qu'elle a fréquentées sur le continent. « Ça peut surprendre, mais c'est comme ça, on suit le mouvement, expliquera-t-elle aux policiers. Je n'ai jamais eu de remarque de ma hiérarchie. » D'ailleurs, « si on ne fait pas gaffe, on peut se retrouver happée », ajoute-t-elle, lucide.

Borgo est un cas particulier dans l'administration pénitentiaire. Un long rapport du contrôleur général des lieux de privation de liberté, datant de 2014, donne des détails à peine croyables. L'établissement « souffre de l'absence de procédures, de normes, hormis celles posées par les personnes détenues affectées au centre de détention ». La direction y serait « faible » et « les liens établis avec la population sont hors normes. Le tutoiement et l'appellation par le prénom, d'une façon réciproque, sont la règle ». À lire entre les lignes, les détenus feraient donc la loi à Borgo, d'autant que la prison a adopté le régime « portes ouvertes ». Cathy, elle, s'adapte vite à cette organisation. La plupart des cellules ne sont fermées que la nuit et entre 12 h 30 et 13 heures pour le changement d'équipe. « Les coursives sont aussi investies par les personnes détenues : elles sont des lieux de vie, de véritables “extensions” des cellules. Elles semblent reproduire une vie de quartier : le linge sèche sur des étendoirs fixés sur les tubes métalliques en bordure des coursives, les chaussures – des baskets en grand nombre – sont rangées à même le sol ou dans des placards qui doivent beaucoup à l'ingéniosité carcérale. Un four à micro-ondes, une table, une planche à repasser avec un fer, des chaises disposées de-ci, de-là, devant la porte des cellules contribuent également à l'aménagement de ces espaces, par ailleurs ornés de drapeaux de diverses origines », précise le rapport de 2014.

À Borgo, les détenus sont presque libres de vaquer à leurs occupations, mais elles sont peu nombreuses. Alors, derrière les rideaux installés à l'entrée des cellules, on se regroupe pour boire le café, fumer des cigarettes, tuer l'ennui. Entre détenus ou avec certains surveillants. Cathy, surnommée « la Parisienne », est souvent de ceux-là. Avec les détenus, elle parle de boxe, un sport qu'elle adore, leur raconte qu'elle a été jusqu'aux championnats de France. « Certains se confient à moi, les liens se font en fonction des sujets

que nous abordons. Si on parle boxe, on a un point commun. Par exemple, je prends des cours de corse, on parle de ça. » Cathy est heureuse, ici elle peut se rapprocher des détenus sans être montrée du doigt.

Elle retrouve aussi de vieilles connaissances. Tony Quilichini, croisé à la Santé, a été rapproché de sa famille. Il lui présente ses amis, Stéphane Luciani et Jean-Luc Codaccioni. Les deux proches de Germani. « Avec Tony, on discutait beaucoup de tous les sujets, santé, famille, enfants. Jean-Luc était plus réservé. Jean-Luc et Tony étaient tous les deux à l'unité 4. » Mais celui dont elle devient la plus proche dès son arrivée à la prison de Borgo, en 2014, s'appelle Ange-Marie Michelosi. « Je pense qu'Ange-Marie lui a sauvé la mise en détention avec d'autres détenus », raconte aux policiers son mari, qui évoque une « amitié sincère, profonde ». « Ils prenaient souvent le café ensemble. » Elle a 38 ans, lui 25. Elle l'appelle Ange-Ma, lui Cathy. Régulièrement, il vient dans son bureau, ou c'est elle qui se déplace dans sa cellule. « Michelosi, je l'ai connu à la 3, confiera Cathy durant sa garde à vue. C'est quelqu'un de repérable physiquement. Il gérait les problèmes de l'unité. » À ses yeux, il est intéressant et intelligent. « J'allais souvent boire le café dans sa cellule. On plaisantait souvent ensemble. Je l'apprécie, il a toujours été gentil et correct avec moi, il me respecte, j'aime bien discuter avec lui. »

Avec le temps, la relation devient plus intime. « C'est vrai que je lui ai parlé de mes problèmes de couple, c'est une personne d'âge jeune, mais dans sa tête il est plus âgé, donc on se comprenait. » Cathy lui raconte son quotidien. Avec Dominique, le ton peut parfois monter très haut. « Mon mari ne fait pas d'efforts, je lui ai déjà mis un coup de poing, je suis nerveuse », concédera la matonne lors d'un interrogatoire. « Quand elle s'énerve, elle peut taper », confirme Dominique, qui se souvient d'une quinzaine de scènes très violentes. Au point qu'un jour il en a eu la lèvre fendue. Il lui pardonne chaque fois, il connaît son enfance émaillée de violence et cherche surtout à la protéger.

Côté finances, le couple est toujours aux abois. Leurs revenus ne sont pourtant pas négligeables : au salaire de Cathy, 2 200 à

2 700 euros selon les mois, s'ajoutent 960 euros d'aides sociales et les 1 200 euros d'allocation-chômage de Dominique. Ils ont en plus bénéficié d'environ 30 000 euros de prime quand ils ont déménagé. Le loyer n'a rien à voir avec les prix exorbitants de la région parisienne – 1 200 euros par mois pour leur villa –, mais la vie quotidienne coûte cher en Corse.

Bien plus cher que sur le continent, surtout lorsque l'on a cinq enfants et une consommation quotidienne de produits stupéfiants. Dominique reconnaît être un « grand consommateur » de cannabis, tous les jours depuis ses 15 ans, du coup il lui arrive d'« oublier » des choses. « C'est tatoué en moi, le cannabis », explique le père au foyer, qui prend aussi, mais plus rarement, de la cocaïne. Cathy en consomme aussi, elle a arrêté la coke après un malaise. Le samu avait refusé de se déplacer pour « des drogués de merde ».

Pour arrondir les fins de mois, elle fait entrer en prison des petites quantités de drogues ou des téléphones contre rémunération. Cent euros la plaquette de shit. Cent euros le téléphone. Cinq cents euros les cent grammes de coke. De temps en temps, le père de famille se sert avant la livraison, pique deux ou trois grammes qu'il remplace par du Doliprane ou du bicarbonate. Cathy, de son côté, n'hésite pas à dépenser pour prendre soin d'elle : elle achète beaucoup de maquillage, du parfum, des bracelets. Après ses grossesses, elle s'est même offert une opération de chirurgie esthétique en Tunisie pour retrouver un joli ventre, perdre un peu de tour de taille. Comme le couple était à sec, elle a contracté un nouveau crédit de six mille euros pour cette abdominoplastie.

À Borgo, on ne compte plus les services rendus à Ange-Ma, le confident. Durant sa détention, Cathy obéit à chaque requête du détenu. Elle fait entrer pour lui des petites quantités de drogue et des téléphones. Elle continuera, toujours à sa demande, pour d'autres détenus, même après sa libération. Leurs rapports ont-ils dépassé le cadre de la simple amitié ? Elle refuse de répondre à cette question posée par les policiers. Était-elle amoureuse de lui ? Non, affirmera-t-elle aux enquêteurs. Ange-Marie a su lui parler et la convaincre. Même après sa libération, tous les deux continuent à se fréquenter.

« Certains voyous ont un instinct infallible pour détecter les personnes qu'ils vont pouvoir manipuler. Soit parce qu'elles sont faibles, soit parce qu'elles ont besoin d'adrénaline, d'argent ou d'un peu tout en même temps. » Le flic qui parle n'a pas connu Cathy, mais il la décrit bien. La quadra un peu paumée a mis un doigt dans l'engrenage, elle est maintenant aspirée et ne tente même pas de se débattre. À l'automne 2017, un détenu l'approche – on ignore qui – pour lui donner un rendez-vous de nuit avec des inconnus sur un parking d'Oletta, un village de montagne à quelques kilomètres de Bastia. Une voiture l'y rejoint. À l'intérieur, trois hommes vêtus de noir, le visage dissimulé par des casquettes ou des cagoules. Seul l'un d'entre eux s'adresse à elle. « Je crois qu'on a rendez-vous, gare-toi et monte », lui lance le passager avant.

Ce premier soir, l'homme cagoulé lui explique qu'il souhaiterait obtenir des informations sur les sorties de Tony Quilichini, de Stéphane Luciani et de Jean-Luc Codaccioni. En échange, il lui promet une récompense d'un « montant à six chiffres ». Cathy ignore ce que les hommes comptent faire de ces informations, mais elle comprend bien que ce n'est pas « pour aller au restaurant ». « Je me dis que ce n'est pas moi qui aurai l'arme dans les mains, s'il n'y a que des informations, ça vaut le coup, donc je lui dis que ça marche. »

Ils conviennent alors aussitôt d'un deuxième rendez-vous deux semaines plus tard environ. Cathy est un peu sonnée, le véhicule avec les trois hommes vient de s'éloigner, elle demeure assise un long moment avant de réussir à reprendre la route. En chemin, elle est prise de nausées et doit arrêter sa voiture pour vomir. Elle demande à son généraliste de lui prescrire un traitement ; les policiers retrouveront de nombreux médicaments sur elle et à son domicile lors de son interpellation : zopiclone, Théralène, lamotrigine, alprazolam, un véritable cocktail d'anxiolytiques, d'antidépresseurs et de somnifères. Assez pour s'assommer et ne pas réfléchir au piège dans lequel elle vient de tomber. « Je n'ai pas toute ma tête quand les médicaments commencent à faire effet. »

Le quotidien reprend le dessus. Au travail, elle discute avec Tony Quilichini, content de lui annoncer qu'il va bientôt sortir. Lors du deuxième rendez-vous à Oletta, elle explique qu'il faut cesser les

rencontres nocturnes, car son mari commence à se poser des questions. « Pas de souci, je vais te donner un téléphone, comme ça, ce sera plus facile de me donner des informations rapidement », lui répond l'homme cagoulé. Elle dit ne jamais avoir vu le visage de Christophe Guazzelli, puisqu'il s'agit de lui selon les enquêteurs. Quand il lui donne le téléphone, elle ne saura pas non plus qu'il se cache derrière le pseudonyme « Ami », avec qui elle échangera des messages. Seul un autre contact est mémorisé dans l'appareil sous le nom de « Frère », il s'agit d'Ange-Marie Michelosi. Cathy sera « Catwoman ». Elle n'a pas choisi son pseudo, les noms sont déjà enregistrés sur le téléphone BlackBerry équipé d'une messagerie cryptée.

Devenue héroïne de son propre polar, Cathy ne quitte plus son téléphone de voyou, supposé inviolable, et dont le mode silencieux est activé en permanence. Elle l'emporte avec elle à la prison, évitant de le passer aux rayons X sous les détecteurs. Quand elle doit répondre à un message, elle se positionne aux endroits où les caméras ne peuvent pas la filmer. À la maison, elle le cache dans ses bijoux ou dans ses affaires de maquillage : son mari ne le verra pas. Mais, un soir, elle le laisse en charge, un peu trop en évidence, dans la cuisine. Pas de chance, cette nuit-là, son mari se lève pour aller boire et le découvre. Il attendra plusieurs jours pour lui poser des questions. Elle reste évasive, lui explique qu'elle discute avec deux individus répondant aux noms de « Frère » et « Ami ». Puis finit par évoquer un projet d'élimination de deux personnes, « voire plus ».

Sonné, Dominique tente en vain de la dissuader. « Le clan, c'est le clan, une balle de plus, ça ne coûte pas cher », assène-t-elle en guise de réponse. Elle menace son époux, en somme. Le père de famille ne bronche pas. Il a peur pour sa femme, pour sa famille, mais il n'a aucune emprise sur elle. Il ne lui a jamais dit non, il n'y arrive pas non plus. Quelques jours plus tard, Cathy utilise le BlackBerry pour communiquer la date de sortie de Tony Quilichini à Ami. Mais l'opération est un échec. Le 20 novembre 2017, jour J, Cathy ne le voit pas quitter la maison d'arrêt. La voiture de Christophe Guazzelli est repérée ce jour-là sur le trajet qu'aurait dû emprunter le détenu

fraîchement libéré. « On s'est pris la tête avec Ami, car je n'ai pas vu Tony sortir. » Le détenu a effectué une sortie anticipée. Tout est à refaire. La prochaine fois, la surveillante ne décevra pas ses nouveaux amis, elle veut montrer qu'elle mérite sa place dans le clan.

Cathy fête les 18 ans de son fils aîné. Sur sa page Facebook, elle s'affiche épanouie, entourée de son mari et de ses cinq enfants. Une famille normale, soudée et en apparence heureuse, dont le destin s'apprête pourtant à basculer. Le lendemain, 2 décembre, en sortant du bureau de son supérieur, la surveillante entend des collègues évoquer une sortie de Jean-Luc Codaccioni. Il a pris sa permission de Noël en avance pour ne pas laisser son ami Stéphane Luciani seul en détention pour les fêtes. Codaccioni vient de partir pour passer quelques jours à Paris chez sa nièce, la chanteuse Jenifer.

Pas question de se « rater » une seconde fois. Alors qu'elle se trouve encore à la prison, Cathy se cache dans les toilettes et informe immédiatement Ami *via* le PGP. Christophe Guazzelli a besoin d'être certain, il lui demande de vérifier l'information sur les ordinateurs de la prison. La surveillante, qui n'est pourtant pas censée avoir accès aux fichiers informatiques, s'exécute et confirme. Codaccioni sera de retour le 5 décembre. Ami lui demande alors si elle peut lui fournir en urgence un uniforme de maton. Pas de problème, Cathy en a gardé un à la maison, devenu trop large depuis son abdominoplastie. À sa demande, son mari prépare un sac et y dépose le pantalon taille 48, deux polos et un pull neuf, toujours sous son emballage plastique. Pour la remise de l'uniforme, qui doit se faire le soir même, elle explique à Ami qu'elle ne veut pas d'une rencontre à Oletta : trop loin, elle travaille tôt le lendemain matin. Le rendez-vous est fixé à 22 h 30 sur le parking du Carré d'art, un magasin de carrelage, tout près, cette fois, de chez elle. Pas de trace des cagoulés, à son arrivée, juste des voitures stationnées et deux jeunes femmes qui discutent. Sur son PGP, elle suit les instructions transmises et dépose directement l'uniforme dans une Twingo dont les portes, après un bip-bip, s'ouvrent à distance. « OK, tu assures », lui écrit Ami. Cathy a rejoint le clan.

85. Détenu particulièrement signalé.

86. « Tu ne seras jamais seul ».

Dernière ligne droite

« Fils de pute, tu sais pas qui je suis, tu vas bander quand tu vas savoir qui je suis, tu as fait un mec avec un Glock. Enlève-moi les menottes je vais te mettre la bouche en sang. » Avril 2016. Christophe Andreani se fait interpeller à Ajaccio lors d'un simple contrôle de routine et comme d'habitude, il n'opte pas pour l'apaisement. Il a effectivement une arme sur lui, ainsi qu'un téléphone BlackBerry « surcrypté ». Cette découverte relance l'enquête sur le trafic de stupéfiants interrompue quelques mois, et les surveillances sur Christophe Guazzelli reprennent. La petite troupe semble s'être professionnalisée. Difficile de comprendre ce qu'attendent les services de police pour les interpeller. Un trafic à grande échelle semble se dérouler sous leurs yeux. Ils ont des photos. Des écoutes. Les noms des boss. Mais ils se comportent en simples spectateurs.

À l'été 2017, Christophe Guazzelli utilise désormais les services d'un pilote pour effectuer des liaisons entre la Corse et l'aérodrome d'Aix les Milles en avion de tourisme. À chaque voyage, ses sacs sont plus nombreux. À l'automne, un couple de retraités italiens, venu à l'impromptu passer quelques jours dans sa résidence secondaire de Saint-Florent, petite station balnéaire du nord de l'île située au tout début du Cap Corse, est surpris par l'odeur insoutenable de cannabis qui flotte dans son appartement. Ils appellent la police. Soixante-deux kilos de cannabis sont découverts. Les trafiquants ont déniché des clefs cachées sur la terrasse et, pensant l'appartement vide hors saison, s'en sont servis comme planque. Deux ADN sont identifiés sur les sacs, ceux de Richard Guazzelli et Christophe Andreani. Les flics qui les surveillent ne sont pas surpris, ils ont juste une preuve de plus.

Plus ubuesque, les enquêteurs décident d'épaissir leur dossier en

saisissant dans l'appartement un bout d'emballage de boîte à œufs rangé sur une étagère de la cuisine. Ce sont les résultats d'une partie de carte. Ils n'avaient pas besoin de ça pour confondre les deux Christophe. Mais peut-être ont-ils eux aussi le sens de l'humour corse... Sur le bout de papier, deux joueurs sont inscrits : « R » et « C ». Au même moment, dans leur voiture (sonorisée), « R » (comme Richard Guazzelli) et « C » (comme Christophe Andreani) se « macagnent⁸⁷ », comme on dit en Corse. Ils se charrient, s'accusent mutuellement de travestir les vrais résultats de la partie de cartes qu'ils ont disputée dans l'appartement de Saint-Florent, et s'amuse de savoir que les flics ont désormais le vrai décompte entre les mains.

Richard Guazzelli : Qu'est-ce que je perds ? J'ai gagné ! Qu'est-ce que je perds ? Même les condés ils le savent maintenant que tu as perdu. (Rires.)

Christophe Andreani : Je gagnais 4 à 0 *fratè*, et tu as fait une remontée de fou.

Richard : Non tu n'as jamais gagné de 4, jamais.

Christophe : Oui, oui.

Richard : Et ne dis pas oui, oui, c'est bon.

Christophe : En garde à vue, tu vas voir si j'ai pas gagné de 4. (Rires.)

Christophe Guazzelli apparaît clairement comme le leader de la bande. « Il est en place lui, il a envie d'être en place pour commander les autres tu vois », s'agace même un proche du clan, surpris par des écoutes téléphoniques. Il donne en effet des ordres à tout le monde, et on lui obéit assez naturellement. Utilisant des fausses identités, c'est lui qui fait les allers-retours à Marseille, à Malaga en Espagne, à Aix-en-Provence. Ses interlocuteurs sont des chefs de réseaux de haut vol. Il est très proche du « clan de Marignane », dirigé d'après les stupés marseillais par deux Comoriens, les frères Hamza et Alamine Djouhoud, dont Christophe Guazzelli semble être devenu un intime. Quand l'un des deux frères, Hamza⁸⁸, est victime d'une tentative d'assassinat en Espagne, Christophe Guazzelli envisage sérieusement

son exfiltration de l'hôpital espagnol où il est soigné. Le commando ne passera jamais à l'action, Hamza étant transféré dans un autre établissement. « La fratrie Djouhoud, très défavorablement connue de nos services, anime le trafic de stupéfiants en région marseillaise notamment ainsi que la funeste chronique des règlements de comptes qui ensanglante le sud de la France depuis de nombreuses années », notent les policiers.

Christophe Guazzelli est également en tandem avec Eddy Boussaïd, un jeune de Marignane, considéré comme « impulsif et violent » par les autorités. En 2012, il a été condamné à deux ans en prison pour avoir tabassé un automobiliste qui lui avait fait... une queue de poisson⁸⁹. Dans la cour de la prison de Luyes, en 2011, les deux hommes ont noué une amitié solide. À la sortie, Christophe et Eddy jouent au foot ensemble. Eddy connaît Franck Ribéry⁹⁰, star de l'OM, et le présente à Christophe Guazzelli qui se vante ensuite auprès de ses proches de ses nouvelles fréquentations. Les deux jeunes hommes se retrouvent souvent dans des arrière-salles de café de la région aixoise. Armes, cocaïne, Eddy touche à tout. Il parle à des gros trafiquants originaires d'ex-Yougoslavie. Mais, en septembre 2016, Eddy meurt, fauché par des balles de kalachnikov dans le jardin de la maison familiale au retour d'une soirée. Christophe prend le premier avion de Bastia pour réconforter sa veuve enceinte de six mois. C'est un énorme coup dur. Il a perdu son père, et maintenant l'un des amis les plus intimes. Jacques Mariani, depuis sa prison, lui présente ses condoléances. Christophe reste en contact avec Erwan, le petit frère, désormais réfugié à Dubaï, où Christophe dispose d'un compte en banque.

Un nouveau lieutenant est venu grossir les rangs de la petite équipe corse, il est lui aussi issu du clan de Marignane. Surnommé « Cheveux » dans les conversations cryptées en raison de sa tignasse impressionnante, il n'est pas né en Corse, mais à Montreuil, en région parisienne, et a grandi près de Marseille. Il est venu se mettre au vert sur l'île après avoir échappé, miraculeusement, à une tentative d'assassinat à l'arme de guerre dans la cité phocéenne. Il ne

connaissait rien à la Corse, le voilà au plus près des héritiers de la Brise de Mer, et de leurs secrets.

Désormais chef de clan, papa d'une petite fille, Christophe Guazzelli vit comme un prince tout en déclarant zéro euro de revenus à l'administration fiscale⁹¹. À Paris, lors de ses escapades, il dort au Buddha-Bar Hôtel (540 euros la nuit), près de la place de la Madeleine. Avec Chloé, sa compagne, ils font du shopping sur les Champs-Élysées. Louis Vuitton. Rolex. Balenciaga. Gucci. Elle aime les sacs Goyard (dont le prix peut aller jusqu'à 5 000 euros pièce). Lui regarde les montres suisses Audemars Piguet (50 000 euros). Combien dépense le couple lors de ses virées parisiennes ? Tout est payé en liquide, le montant est impossible à évaluer.

L'argent ne vient pas (officiellement) de son père. À sa mort, Francis a « seulement » laissé un peu plus de 120 000 euros à chacun de ses trois fils, et la maison de La Porta, évaluée à 450 000 euros. Les cercles de jeux ont tous fermé. Le comptable du clan, Christian Leoni, celui qui restait au contact des veuves de la Brise, a été assassiné. Restent des reliques de l'âge d'or de la Brise de Mer. Christophe a par exemple hérité de terrains, du côté de Lucciana, où il fait construire des villas. Avec Chloé, ils gèrent la Kanteen, une paillote installée sur la plage de Biguglia, à quelques kilomètres au sud de Bastia. Ni l'un ni l'autre n'apparaît pourtant dans les statuts du commerce. Le restaurant a aujourd'hui brûlé, il est définitivement fermé. L'épouse de Christophe s'occupe enfin d'une petite cafétéria à Bastia, un des « points chauds » qui quadrillent l'île. Sur son compte bancaire, et ceux de sa famille, Chloé verse des espèces mais ne retire pas grand-chose.

Depuis la saisie du cannabis dans la planque de Saint-Florent à l'automne 2017, Christophe est de plus en plus prudent. Il voyage avec des faux papiers, ne retire pas d'argent sur son compte, multiplie les « coups de sécurité » quand il est en voiture, enchaînant les demi-tours inopinés pour s'assurer qu'il n'est pas suivi. Le 4 décembre, alors qu'il se rend en compagnie de son frère et de « Cheveux » pour

recupérer une Golf noire dans un garage de Bastia, il comprend qu'il est cerné. Une voiture de la BRI les surveille. Il écrit à Jacques Mariani, qui lui conseille de tout annuler. Il refuse, démarre et trombe et parvient en quelques minutes à semer l'équipage de la BRI. Cette Golf a totalement échappé aux surveillances. La plupart des voitures utilisées par la petite bande pour se déplacer ont été balisées, voire sonorisées, sauf celle-ci. Ce 4 décembre donc, les trois hommes prennent la route du Cap Corse, au nord, pour rejoindre la marine de Tollare, sur la commune d'Ersa, sans être suivis. Dans ce petit port de pêche paradisiaque, les maisons rustiques et d'anciens hangars à bateaux surmontés d'arches en pierres ont été reconvertis en appartements loués, l'été, à des touristes en mal de calme, de mer, et de silence. En pleine saison estivale Tollare est déjà un refuge. Alors en décembre... Le hameau ne compte qu'une poignée d'habitants à l'année. Christophe Andreani, Hafid Bekouche et les frères Guazzelli squattent la maison d'une de leurs amies sans l'avoir prévenue. Ils ont réussi à récupérer les clefs et l'ont transformée en base arrière.

Les policiers ont loupé la Golf noire mais ils avaient repéré la planque. Quelques semaines plus tôt, deux d'entre eux s'étaient même glissés en pleine nuit dans la maison pour la truffer de micros. Efforts inutiles... À la pointe du Cap Corse, les réseaux mobiles ne passent pas. Impossibles de mettre la maison sous surveillance. En rebroussant chemin, les deux policiers ont tout de même noté la présence étrange, dans un coin d'une des chambres, d'un « masque en latex, reproduisant fidèlement un visage humain d'un homme adulte, sourcils bruns, sans cheveux [...], s'enfilant comme une cagoule et muni d'un plastron descendant sur le haut du corps ». Ce soir-là, dans la maison de Tollare, les conversations se perdent dans les vents marins de décembre. Au petit matin, Christophe et Richard reprennent la route de Bastia.

⁸⁷. La macagna, en corse, est l'art de faire des blagues.

⁸⁸. Il a été mis en examen dans ce dossier de stupéfiants le 8 février 2019. Son mandat de dépôt a été levé le 18 février 2020, en raison d'un vice de procédure. Le concernant, la procédure pourrait donc être annulée. Il reste cependant détenu pour d'autres dossiers.

⁸⁹. Denis Trossero, « Règlement de comptes : 2016, déjà une année infernale », *La Provence*, 2 septembre 2016.

90. Mathieu Grégoire, Brendan Kemmet, Stéphane Sellami, *Les Parrains du foot*, Robert Laffont, 2018.

91. Il ne remplit qu'une seule déclaration en 2013 où il déclare donc aucun revenu.

Deux morts en plein soleil

Ce 5 décembre au matin, le Paris-Bastia est encore en retard. Rien de grave, même pas une heure. Prévu pour atterrir à 10 h 55, il est maintenant attendu à 11 h 15. Sous les petits écrans d'affichage, personne ne soupire, tout le monde a l'habitude : Air Corsica n'est pas réputée pour sa ponctualité. Un bar ouvert aux courants d'air est utilisé comme salle d'attente *bis*. Un serveur impassible distribue cafés et Orezza. Il est 10 h 30, et, à l'une des tables, une femme brune un peu forte, cheveux très longs, treillis et blouson de cuir, commande une consommation. Un quart d'heure plus tard, elle se lève pour vérifier que le retard annoncé ne s'est pas aggravé. La télé affiche toujours 11 h 15. Un énorme SUV BMW, blindé, déboule au niveau du « dépose-minute ». Crâne rasé, sec et athlétique, un homme d'une bonne quarantaine d'années descend prestement, jette un regard à droite et à gauche, et marche sur le parvis. Il est rejoint par la femme en treillis, sortie prendre l'air ou fumer une cigarette. Ils se connaissent, se saluent et devisent tous les deux, puis gagnent côte à côte le hall des arrivées. Juste derrière la BMW, une Golf noire s'est garée. Casquette et sac à dos lourdement chargé, un passager en descend et marche, lui aussi, vers l'aérogare. Le conducteur de la Golf redémarre, avance doucement et part se garer, moteur allumé, vers la sortie, à côté du rond-point.

L'avion ne s'est toujours pas posé sur le tarmac de l'aéroport. Antoine Quilichini, le conducteur de la grosse BMW, fait les cent pas. Il sort, entre, s'assied dans sa voiture, revient. Il papote avec Cathy S., la femme au treillis, avec qui il a noué des liens d'amitié en prison. Quilichini en est sorti quinze jours plus tôt, après un peu plus d'un an de prison. Tony le Boucher craint pour sa vie, ne s'assied jamais dos à

la porte dans les bars et restaurants, et évite même, depuis sa sortie de Borgo, de trop traîner dehors. Il a évoqué l'idée de quitter la Corse avec l'une de ses maîtresses quelques jours plus tôt. Tant qu'il est sur l'île, il se fait prêter par un de ses vieux amis, patron d'une boîte de nuit, la BMW achetée quelques mois plus tôt cent mille euros (sans le blindage). Ce jour-là, il vient chercher son ami Jean-Luc Codaccioni, parti quelques jours en permission à Paris et qui doit purger encore quelques semaines à Borgo dans le dossier de l'assassinat de Jean-Claude Colonna. La détention lui pèse, certes, mais il a réussi à la rendre moins pénible. Après quelques négociations avec la direction, il a pu faire entrer des graines et animer une sorte d'activité de jardinage avec d'autres détenus. Les plus jeunes le respectent, il leur prête parfois un peu d'argent et leur fait la morale.

Enfin l'avion se pose. Les passagers commencent à descendre de la passerelle, la plupart n'ont pas de bagage en soute, tout va très vite. Rien ne distingue cet homme à la casquette, qui téléphone, entre, sort de l'aérogare et guette la sortie des passagers, des autres badauds qui patientent. Jean-Luc Codaccioni arrive. Accolade, échange de nouvelles, il s'apprête à sortir avec Tony et à rejoindre la voiture, quand la femme aux cheveux longs déboule en courant et l'embrasse subitement. S'embrassaient-ils derrière les barbelés ? La mère de famille vient de lui donner le baiser de la mort. Il est 11 heures, 22 minutes et 43 secondes.

Sept secondes plus tard, l'homme à la casquette sort deux armes de son sac à dos, une kalach petit calibre et un pistolet 9 mm. Un expert-comptable parisien d'une soixantaine d'années prend l'air sur le parvis de l'aéroport après l'heure et demie de vol. Il est en train de discuter avec un de ses clients venu le chercher, quand il entend les premiers tirs. « Ces bruits étant répétitifs, je me suis retourné et j'ai alors vu un homme d'environ ma taille, un mètre soixante-quinze, assez fin, avec une casquette sur la tête et un sac à dos, rouge il me semble, et je suis persuadé qu'il avait une sorte de masque de type cinéma qui lui donnait une autre apparence que la sienne, j'ai eu l'impression que ce masque lui donnait un air plus jeune par rapport

à sa démarche, j'ai eu l'impression qu'il boitait un peu. Je suis formel sur le fait qu'il avait un masque, parce que j'ai vraiment cherché à voir son visage. » Antoine Quilichini, le premier visé, court sous les balles. « Il sautillait comme sous des piqûres d'insecte, il fuyait le tireur qui était dans son dos », se rappelle un passager, un Corso-Parisien venu assister aux obsèques d'un cousin. Quilichini tombe peu de temps après, et le tireur l'achève de deux balles de 9 mm dans la tête. L'expert-comptable ne baisse pas les yeux, ne tente pas de se protéger et suit toute la scène de bout en bout. Il voit tout, jusqu'à la scène finale, insoutenable. Jean-Luc Codaccioni, touché, titube et tente de se cacher derrière une voiture noire. Le tireur s'approche, se baisse et le vise à trois ou quatre reprises, à bout portant. L'homme tombe ensuite comme un pantin, mais respire toujours.

Le tireur se relève et s'éloigne d'un pas tranquille. « Il est reparti normalement, d'un calme naturel, très sereinement, comme un professionnel. C'était comme s'il venait de promener son chien », raconte un témoin. Il pique ensuite un sprint. « Il a couru cinquante à soixante mètres, puis il a tourné vers la droite et a cavale en direction du rond-point, et là il a couru à une vitesse folle, je me suis dit, c'est un attaquant, un ailier droit ou gauche de football, même Usain Bolt ne l'aurait pas rattrapé... À sa course leste, ce ne pouvait être qu'un jeune homme. » « Ce n'est rien, c'est du cinéma », lance le conducteur de la Golf à une douanière qui promène son chien.

Dans l'aérogare, certains passagers ont d'abord pensé à une attaque terroriste. D'autres se sont cachés, n'ont rien vu, rien compris. Un homme qui se trouvait sur le parvis saigne abondamment, il a été blessé à la fesse dans la fusillade. « Ma petite Chloé, 7 ans, aurait pu prendre une balle dans la tête, vu la hauteur de la fesse de l'homme qui est la même que la hauteur de la tête de mon enfant », s'affole le Corso-Parisien, qui quitte l'aéroport fissa pour ne pas louper les funérailles de son cousin de Moltifao. Les images de vidéosurveillance ont tout filmé. Il est 11 heures, 23 minutes et 7 secondes. La Golf s'engage sur le rond-point de l'aéroport, le tireur la rejoint en courant et s'y engouffre, avant qu'elle ne redémarre en trombe.

« Je vais brûler cette terre et on s'en ira »

« C'est bon, *l'avemu fattu*⁹² ! » À 20 h 33, le 5 décembre 2017, Ange-Marie Michelosi écrit à Christophe Guazzelli *via* le nouveau réseau de PGP que le petit groupe vient d'activer. Ils viennent de se procurer une nouvelle flotte de téléphones, et ont cassé les anciens. Quelques heures après le double assassinat, Ange-Marie, Christophe, Jacques et leurs amis ne se méfient pas. Cela fait des semaines qu'ils utilisent ce mode de communication sans jamais avoir été inquiétés. Leurs téléphones sont réputés inviolables. Ils se vendent d'ailleurs très chers (1 500 euros) et l'abonnement coûte au minimum 200 euros par mois. Le prix du secret, le prix de la liberté et de l'impunité, pensent-ils. Leurs appareils ne peuvent pas être mis sur écoute ou géolocalisés. Les messages, qui se transmettent par emails, sont protégés par de puissants algorithmes. La technologie dite « PGP », seulement adaptée aux téléphones BlackBerry, est à leurs yeux dignes de toute confiance : elle a servi au départ à protéger les plus gros secrets industriels. Des entreprises en équipaient leurs salariés afin de les surveiller. Les échanges transitent sur un serveur privé et les appareils ne fonctionnent qu'en réseau. Une aubaine pour les délinquants qui ont détourné son usage... Jusqu'à ce que les experts surdoués de l'Institut criminel de la Gendarmerie, les seuls en France à être en pointe sur ces technologies avec les services de renseignement et l'armée, parviennent à faire parler ces petits téléphones noirs. Mais ça, personne ne s'y attendait. Alors les fils, exaltés, se livrent sans retenue, à cœur ouvert. Ils sont tous disséminés aux quatre coins de l'île, ou sur le continent. Ces échanges sont leurs seuls exutoires. Un peu plus de huit heures après le double assassinat de l'aéroport, Katana44, *alias* Christophe Guazzelli, fait parvenir sa nouvelle adresse au groupe.

« T'as vengé tout le monde d'un coup, tu as écrit l'histoire, tu as vengé ton père », lui répond Jacques Mariani depuis sa chambre d'hôtel de La Baule. Lui écrit sous le pseudonyme de « Mat » (le fou) ou « Darkcardinal ». « J'ai vengé le tien aussi », lui rétorque Christophe. « Comme je suis heureux. Pow Pow Pow ! Ma parole, j'ai même bu une coupe à la santé de nos pères », lance à son tour Ange-Marie Michelosi, caché derrière le nom de code « Koh-Lanta ». Il est si fier qu'il demande à des proches d'aller fleurir les tombes de leurs pères respectifs dès le lendemain. Il s'apprête à rejoindre l'île pour prêter main-forte à son clan pour la suite des opérations, mais pour le moment il se trouve toujours à Montpellier.

Toute la soirée, et une partie de la nuit suivant la fusillade, les trois orphelins vont savourer leur vengeance. « La cause nous unira à jamais. Même dans nos rêves les plus fous, on n'y aurait jamais cru, on vit un rêve éveillé », peine à réaliser Christophe. « On se venge comme les grands de ce monde. J'ai basé ma vie sur mon père et je l'ai prouvé. Je lui avais promis de le venger sur son lit de mort. La réussite, c'est celle de Francis Guazzelli, car s'il a laissé des frères et sœurs en carton, il a fabriqué des enfants en béton. » Le jeune homme échange également longuement avec un compte au nom de Dolores. Ce pseudonyme est relié à un téléphone servant tour à tour aux compagnes des deux frères Guazzelli et à leur mère. Christophe s'adresse à cette dernière, Sylvie Cappuri : « Tu sais, tu n'as pas à être plus fière qu'hier ! Mais si un instant tu as pu douter de nous, surtout de moi, ton petit, sache que tu t'es trompée ou qu'on t'a mal influencée à mon sujet. À mon père, je lui ai promis ma vie à l'âge de 18 ans ! Peut-être que tu n'y as pas cru, mais regrette-le alors parce que j'ai l'ADN d'un homme irremplaçable sur terre ! ! ! Maintenant, digère cette affaire, d'autres suivront, ne te rends pas malade et ton unique mission sur laquelle je compte sur toi et sur laquelle mon père compte encore sur toi, c'est de vivre pour Francis, [...], Gaëlle et Chloé ! Si tu as un minimum de respect pour mon sacrifice d'une vie et que tu veux t'investir à notre projet, prends soin d'eux AVANT N'IMPORTE QUI... On t'aime. »

Francis, le petit frère, Gaëlle et Chloé, les petites amies. Christophe

est très attaché à sa famille, il sait que les mois et les années qui arrivent vont être difficiles pour ses proches. Sylvie Cappuri le sait également, mais, tout en lui faisant part de ses craintes, elle tient à rassurer son fils, à lui dire sa fidélité et son soutien : « Je n'ai jamais douté de vous, et encore moins de toi ! Je regrette seulement ta fougue, ton impatience, qui t'ont fait commettre beaucoup d'erreurs. J'ai toujours été fière de chacun de vous et depuis que tu es né je n'ai jamais cessé de penser que ton chemin était celui-là, même si je le refusais ! Je pense que j'ai autant donné à mon mari que chacun pourra le faire, mais on n'a pas la même façon ! Je ne revendique rien de plus, mais je mérite aussi ma part de lutte pour sortir ma famille la tête haute ! Je vous remercie et je vous félicite même si je meurs de peur. »

Christophe semble en transe. Ses mots sonnent comme une prière prononcée en l'honneur de son père. « Sans la force et l'amour qu'il me donne chaque seconde de ma vie je ne serais pas arrivé à rendre toute sa puissance à ce géant ! Je ne suis rien et serai jamais rien ! Je veux que tous les mérites reviennent à cet homme, que tous ont trahi, je veux qu'on baisse les yeux quand on voit son nom écrit, qu'on entend son nom, quand on te croise ! Ils l'ont laissé crever seul avec ses enfants ! Je ne lâcherai jamais, je Lui offre ma vie ! Et c'est pas fini regarde le cado de noel ! Tu as enfanté le diable ! Ça fait que commencer ! On t'aime et on t'aimera de plus en plus, on a juste besoin de guérir. Prend soin des nôtres. Du haut de ma fougue aujourd'hui, j'ai fait tomber deux parrains. Quoi qu'il arrive je suis enfin bien, j'ai retrouvé l'appétit. Je respire enfin ! »

Chloé, la mère de sa fille, l'a « sauvé le jour de la mort de son père », selon ses propres termes. Le jeune homme prépare l'avenir. Du fond de sa planque dans l'extrême sud de l'île, il explique à sa compagne que bientôt des gens lui apporteront de l'argent. « J'ai travaillé pour vous, il y a sept cent mille euros, au mieux un million. Je leur avais promis l'enfer, personne n'a cru en mon amour pour lui ! Je vais brûler cette île et on s'en ira. »

Tout au long des échanges, Christophe apparaît désormais comme

le chef incontesté de l'équipe. « Je vous avais dit de me faire confiance, les pertes, les merdes, les problèmes, le sacrifice je l'assume seul ! » Il donne des instructions très précises. À Christophe Andreani, qui a choisi le pseudo de « Castaldi », il ordonne de brûler des plaques d'immatriculation : « Elles sont compliquées à brûler, elles mettent du temps, il faut que tu mettes de l'essence, que tu partes quand tu as vu que tout a brûlé. » Il demande ensuite à Gaëlle, la petite amie de Richard, de récupérer la puce d'un téléphone tactile blanc, laissé par son frère sur la cheminée chez ses parents, puis de la casser et de la jeter à la mer. Il s'assure que l'ensemble de l'équipe a fait place nette, en se débarrassant de différentes clefs de voiture ou en cachant un sac Adidas contenant deux chargeurs de kalach.

Christophe s'inquiète aussi de l'embonpoint d'Ange-Marie Michelosi. Il veut que son ami maigrisse, ce qui explique peut-être son surnom « Koh-Lanta », titre de l'émission de survie de TF1 où les candidats n'ont presque rien à manger. Il demande à Christophe Andreani, qui ira le récupérer à Bastia le 8 décembre, de veiller à ce qu'il ne mange « que des légumes et basta ! Plus de viande, plus de rien ! Pas de pain, rien que de l'eau ! ». La diète qu'il veut lui imposer n'a rien d'un souci esthétique, il sait que si ce ne sont pas les policiers, les proches de Quilichini et Codaccioni vont se mettre à leur recherche. Lui et son frère sont dans leur planque, et Ange-Marie est une proie facile. Un régime pourrait lui sauver la vie en cas d'une éventuelle course-poursuite. Il insiste auprès d'Andreani : « Tu ne comprends pas qu'il va mourir ! Tu ne comprends pas que plus personne ne va me trouver, ils vont le lancer en deux minutes ! Frère, il ne s'en sort pas, je te dis, frère ! S'il n'est pas à 100 kilos le 31, c'est qu'il n'a pas de parole... Amène-le marcher tous les midis à jeun sur la petite route jusqu'à l'église, frère ! Je veux perdre aucun de vous ! J'ai déjà assez perdu, c'est horrible. »

À l'autre bout de la France, Jacques Mariani vit tout par procuration. Le 7 décembre à 3 h 16 du matin, il envoie un message à Christophe. « Tu dors ? » Non, Christophe ne dort pas. En pleine nuit, Jacques lui explique qu'il regarde une vidéo amateur qui a circulé sur les réseaux sociaux et qui a même été reprise par ViaStella, l'antenne régionale de France 3. Ce sont des images tournées à

l'aéroport au moment de la fusillade, on n'y voit pas grand-chose, mais on y entend des tirs répétés.

Jacques est surexcité, il demande à son ami de lui raconter, encore.

« Dis-moi comment tu as fait du début à la fin, ça me fait du bien. »

« Non de vive voix, je te les mimerai. »

« T'as vu, je t'avais dit, autant il y en a deux. Nos pères les attendent là-haut. »

« Il m'a regardé cent fois, j'ai attendu quinze minutes à côté de lui. »

« Pow pow pow, t'es sérieux ! Le masque c'est top, mais brûle-le, ils l'ont en vidéo. »

Loin de la petite maison de Tollare, où les policiers l'avaient repéré sans se douter de son futur usage, le masque en latex a été expédié sur le continent pour être détruit. Christophe prépare déjà la suite.

« Pour moi, ce n'est que le début, explique-t-il à Ange-Marie Michelosi. Frère, tu as confiance en moi ? Tu veux gagner la guerre ? Je te montrerai tous les niveaux de mes capacités ! Écoute-moi, frère, écoute-moi à la lettre. J'ai tout préparé pour le troisième, l'assiette et les couverts sont mis, tu n'as plus qu'à le manger ! Alors concentre-toi et sois efficace, frère. S'il met le poison, on a gagné la guerre comme des bonshommes ! On fait trembler la Corse ! »

La vengeance des fils n'est pas terminée. Les deux morts de Poretta ne sont qu'un début. Ce qu'ils veulent, c'est exterminer tous les membres de l'équipe suspectée d'avoir assassiné leurs pères. Leurs autres cibles sont en prison et ils ne comptent pas attendre leur libération. « Ne parle jamais du maton à personne, lance Christophe à Jacques. Il a été énorme, on le ferait tuer en parlant et il ne le mérite pas. » Le maton est en fait la matonne. Elle a donné le baiser de la mort à Jean-Luc Codaccioni à l'aéroport afin que Christophe puisse l'identifier. Son rôle ne s'arrête pas là. Elle est l'un des rouages essentiels de la suite du scénario élaboré par le clan des orphelins...

Puisque les autres cibles sont emprisonnées, il faut les tuer là où elles sont : dans leurs cellules. La matonne est chargée de mettre du poison dans le café de Stéphane Luciani, à l'intérieur de la maison d'arrêt de Borgo. Jacques évoque aussi Germani, « Lizarazu », l'ennemi juré. « Faut qu'on touche l'autre Germani, à Arles, il est

frit. » Germani purge une peine de prison à la maison centrale d'Arles-Le Pontet. Ils évoquent aussi le projet de tuer Frédéric Federici⁹³.

Un jour, *via* le PGP de « Koh-Lanta », Christophe s'adresse directement à la surveillante.

« Déjà tu as été merveilleux ! Tu as été impressionnant ! Ton frère peut être fier⁹⁴ ! Pour ma part, j'ai préparé un gros sac de sport pour toi et que tu sois à l'abri des finances en famille ! Je te promets de te rendre riche ! Empoisonne Sté⁹⁵ ! Mets-lui la poudre, c'est urgent urgent ! Mets-lui dans le café ! Je dois le faire urgent ! Assure ! Assure ! Au plus vite ! Chaque jour est un jour de trop ! Je suis fier de toi et je ne te remercierai jamais assez. Tu n'as pas plus de prix à mes yeux, je vais te mettre à l'abri que tu le veuilles ou non ! Mais fais-le, mon ami ! ! Fais-le, mets-lui, rapproche-toi de lui par tous les moyens ! Le café, ça serait top, je vais te donner tout le pot assure ! »

Christophe ne veut plus perdre de temps, il demande à Ange-Marie Michelsoni de presser la surveillante. « J'ai été au sacrifice ! Maintenant donne-lui juste ça rapidement avant qu'elle aille en vacances, on les fait tous en même temps on est des dieux ! » À Ange-Marie, qui pose parfois des questions sur l'argent qui tarde à rentrer, Christophe répond sèchement : « Pense à tuer, pas à compter. » Reclus dans la maison de Porto-Vecchio, le jeune homme sait que l'étau se resserre et qu'il faut agir vite.

« En enfer ils ont mis les pieds, insiste-t-il auprès de Christophe Andreani. Frère, si je remonte tout le monde, si je suis encore plus exigeant, encore plus dur, c'est que le jeu en vaut la chandelle, tout le monde doit élever son niveau, ses capacités ! Si Luciani tombe dans dix jours ! J'ai Frédéric [Federici] de suite, les gars ! On fait trembler la France, je vous dis ! Et seuls sans personne ! C'est pas le moment de se regarder et de se trouver bons ! On est des merdes, on reste des merdes, les gars ! Un jour, on fera les comptes... Maintenant, on oublie et on se projette aux autres objectifs. »

Mais le jeune homme, si sûr de lui en apparence, devine que les choses ne seront pas simples. Le double assassinat de l'aéroport est

dans toutes les têtes, et il s'attend à la riposte du clan adverse. « Il ne faut plus mettre le nez dehors ! On a lancé des agents de l'État ! On a tout Matignon sur la nuque ! Tomi va payer deux milliards pour nos têtes ! » Michel Tomi, le « parrain » des jeux en Afrique, le milliardaire dont le réseau semble sans limites, le père spirituel de Jean-Luc Codaccioni. Ils savent qu'il va venir en Corse pour l'enterrement d'un de ses plus proches. Les deux hommes évoquent en rigolant la possibilité de tirer un coup de « bazooka » à l'Ostella, cet hôtel de Bastia où Tomi pourrait descendre. « Attends-toi à voir débarquer le RAID, frère ! confie-t-il à Jacques Mariani. On a touché au chou de la République. Mais stp meurs pas, la réponse logique pour Tomi et Squarcini, c'est de te faire tuer immédiatement ! Ne meurs pas, mon frère ! On va être plus puissants que jamais ! »

Le jeune Christophe est persuadé que Tomi a le bras si long qu'il peut organiser une riposte avec la complicité de Bernard Squarcini, ancien patron du renseignement intérieur français sous Nicolas Sarkozy. Certes, le Squale n'a jamais caché ses liens avec Michel Tomi. Tous les deux ont d'ailleurs été photographiés ensemble en 2012. Encore aujourd'hui, quand Tomi vient à Paris, il leur arrive de déjeuner, et, comme tout le monde, il l'appelle « Tonton ». Mais Squarcini nie tout lien d'affaires avec le Corso-Africain... « Il ne vient quasiment jamais à Paris, note le Squale, désormais à la tête d'une entreprise de sécurité privée nommée Kyrnos [« Corse » en grec]. Quand il est de passage et qu'il veut me saluer, j'y vais, oui. » Saluer quelqu'un, boire un café, manger, même, ce n'est pas un délit, remarque Squarcini. Surtout pas en Corse.

Traqué, Christophe Guazzelli pense à la cavale. Il faut de l'argent. Il demande à Jacques Mariani de « tout mettre en œuvre » pour avoir « les cent kilos » : la drogue qui a servi à financer la vengeance doit aussi servir à soutenir la fuite. À La Baule, Mariani s'impatiente, il veut partir, rejoindre les frères. Il demande à accélérer les choses pour obtenir de faux papiers, mais Christophe temporise, tente de le canaliser. « Bouge pas et parle à dégun ou on est morts ! Sois patient et très sérieux, on va se retrouver, frère. » Il se renseigne également

auprès d'un de ses contacts, nom de code PGP « 488 », pour savoir s'il peut l'aider à se planquer « au bled ». Mais pour rejoindre les côtes espagnoles, il faut d'abord quitter la Corse. Les ports et les aéroports sont sous surveillance, impossible de quitter l'île par les moyens légaux, même sous une fausse identité : toutes les polices sont à la recherche des frères Guazzelli, et Christophe le sait bien.

« Le bateau, l'avion, c'est cramé, je vais faire venir un hélico de Lyon. » Jacques Mariani s'inquiète, la presse commence déjà à évoquer « le fils d'un baron de la Brise de Mer ». Mais ça, Christophe s'en moque. « Je m'en fous, je le savais que j'étais frit. Je m'en fous, frère ! Tu n'imagines même pas ce que j'ai dans le ventre ! Je finis, même quand je sors dans trente ans ! Frère, tu sais, je n'aurais jamais dû être à cette place aujourd'hui ! Mais je la prends, je l'assume ! Pour l'honneur ! Mon père m'a trop élevé avec ça, les valeurs, frère ! Alors sache-le, je serai là pour tout le monde ! À condition que ça s'inscrive dans la logique de notre malheur ! Je ne tuerai jamais aucun de mes amis ! Soyez-en sûrs... Mais j'aurai aucun mal à m'en séparer si je vois des failles d'attitude ou de comportement qui saliraient le nom de mon père ! Vous avez tenu à lier votre nom au mien, il faut suivre les codes. »

Les codes, les valeurs, Christophe n'en démord pas. « Moi, je mène une réelle vengeance, la vie de voyou, de parrain, j'ai pas connu, frère ! Et elle ne me tente pas ! Je veux juste sauver mon petit frère, profiter de ma fille et honorer mes parents ! J'ai pas de rêve d'inscrire mon nom en haut de l'affiche ! On n'est pas des parrains, des voyous ! » Le jeune garçon ne veut pas entendre parler de racket. Il a obligé Christophe Andreani à rendre l'argent que ce dernier avait extorqué à un ami de son père. Il avertit son équipe : c'est la première et dernière fois, et l'argent va être rendu. « J'ai décidé de faire revivre mon père, pas de le tuer une deuxième fois, je veux qu'on soit aimés ! Pas des croix infâmes. [...] Maintenant que j'ai rendu toute sa puissance à la Brise, tu peux parler en nos noms, explique-t-il à Jacques Mariani, l'aîné des orphelins. C'est toi le chef ! ! 50/50 sur toutes les affaires en tout genre ! » Les « affaires », ce qu'il reste de la Brise de Mer, celles que Jacques menait encore à distance depuis sa cellule ou, à présent, depuis l'hôtel où il est assigné

à résidence à La Baule. Christophe lui demande par exemple si désormais il mérite sa part dans certaines d'entre elles ; il évoque un établissement aixois, Le Mistral. Jacques lui répond que tout lui revient, « tout pour toi, je ne veux rien », mais, encore une fois, le jeune Christophe tient à respecter les codes : « C'est toi le patriarche, maintenant, faut assumer, patron. »

Et puis il y a les projets, ceux d'Ange-Marie Michelosi notamment. « Faut tout peser et peut-être que ta vraie réussite, c'est de creuser les déchets, et tu auras fait mieux que moi si c'est ta motivation, frère ! Les déchets, tu nous propulses à de hautes sphères, frère, inespéré. » Christophe Guazzelli ne veut donc racketter personne... sauf l'argent public. Le marché insulaire des déchets est juteux et très disputé. « Les déchets, frère, je creuse, bien sûr je creuse, et je ne lâcherai pas, ils s'échangent les dossiers, etc., et si on peut aller dans ces sphères, on ira, et de bon cœur, et je ferai absolument tout pour, absolument tout, crois-moi, en espérant qu'on aille au bout. » Ange-Marie Michelosi en veut plus, la vengeance n'était que la première étape ; la seconde, c'est mettre sa famille à l'abri. « Moi aussi, ma vie, mon objectif, c'est venger mon père et commencer à profiter de ma famille et faire en sorte que mes amis vivent vieux. Et aujourd'hui je pense que toi qui aimes ma mère tu peux comprendre qu'à 64 ans dans un HLM, ça me fait mal au cœur, vraiment. »

En une semaine, entre le 5 décembre, jour du double assassinat, et le 12, jour de leurs arrestations, les membres du petit groupe vont s'échanger 2 622 messages cryptés. Des messages souvent emplis de satisfaction, du sentiment du devoir accompli, de la volonté de poursuivre une vengeance mûrie depuis de longues années. Un livre ouvert, pour la première fois, sur les secrets de ces vendetta insulaires qui ont inspiré tant d'écrivains. Personne ne pourra dire, cette fois, que l'intrigue a été exagérée, romancée ou inventée par des policiers en mal d'inspiration. Tout est écrit, tout est vrai. Mais Christophe Guazzelli ne trouve pas l'apaisement. Sa mère a toujours voulu l'élever « loin de cette vie ». « On a cru pouvoir vous sauver aussi, on était inconscients tous les deux », écrit-elle à son fils. Elle sait que tout cela ne ramènera jamais leur père. Il est 1 h 46 du matin ce

12 décembre 2017 ; dans quelques heures, la courte cavale de Christophe Guazzelli va prendre fin. Une semaine après avoir réalisé la mission de sa vie, le jeune homme dresse un constat amer. « Et malgré tout je souffre et souffrirai toute ma vie, car je n'ai pas retrouvé mon père dans leurs flaques de sang, j'ai bien compris que je l'ai perdu à tout jamais. Je ne ferai jamais quitte. »

92. « On l'a fait. »

93. Frédéric Federici, emprisonné au centre pénitentiaire de Toulon-La Farlède.

94. Le frère dont parle Christophe est très probablement Ange-Marie Michelosi.

95. Stéphane Luciani.

Les arrestations

Il fait encore nuit noire quand la colonne de voitures s'immobilise sur la petite route étroite qui mène à la marine de Tollare, à l'extrême nord du Cap Corse. Une demi-heure plus tard, à 6 h 30 du matin, les hommes de la Brigade de recherche et d'intervention de Corse reçoivent le feu vert pour lancer l'opération. 12 décembre 2017. Un groupe se glisse côté terre. L'autre côté plage, qui longe la cale de mise à l'eau des bateaux. Derrière les volets verts de la maison, la lumière est allumée. Ange-Marie Michelosi et Christophe Andreani ont été réveillés par le bruit. Difficile de rester discret dans un hameau aussi isolé, où le moindre ronflement de moteur est suspect. Les policiers procèdent à une rapide perquisition. Le BlackBerry d'Andreani est cassé. Celui d'Ange-Ma reste introuvable. Dans les chambres, ils ne trouvent que des effets personnels. Le salon est en désordre. Un gilet pare-balles repose sur une chaise, à côté d'un casque. Et plusieurs liasses de billets conditionnées sous cellophane sont planquées dans une boîte à outils. Au total, quarante mille euros. Mis à part la Rolex retrouvée au poignet de Christophe Andreani, rien d'autre n'est à signaler. Les deux hommes sont placés en garde à vue.

Le masque de cinéma a disparu. Il y a un pot transparent et fermé d'un couvercle bleu posé sur la table, mais il n'attire pas l'attention des policiers. Sur les photos prises lors de la perquisition, on le distingue à peine, caché derrière du linge qui sèche sur un étendoir. Ce n'est qu'au printemps, une fois les messages PGP décryptés, que les policiers comprendront : le poison était là, sous leurs yeux. La femme de ménage chargée de remettre la maison en ordre fin décembre l'a jeté dans les poubelles.

Au même instant, à 6 h 30 précises, à l'autre extrémité du sud de

l'île, les frères Guazzelli sont arrêtés près de Porto-Vecchio, dans la petite villa où ils s'étaient repliés le soir du double assassinat. Les deux frères ne tentent même pas de résister aux hommes de la BRI. Richard a tout juste le temps d'avaler sa puce de téléphone. La perquisition est plus fructueuse qu'à Tollare. Un pistolet automatique est rangé sur une étagère. Dans la veste de costume Givenchy de Christophe, les policiers retrouvent deux paires de gants en latex et des munitions. Sur le rebord de la cheminée, des liasses de billets lestées par deux balles de 9 mm ont été posées. Il y en a pour un peu plus de mille six cents euros. Les restes du dîner sont photographiés. Une cartouche de clopes et du Doliprane complètent la liste des objets trouvés. Dans une de leurs anciennes planques près de Marseille, une feuille couverte de plusieurs croquis est saisie. Parmi eux, un visage esquissé au Bic noir, traits ingrats et yeux menaçants. En dessous, l'auteur a écrit le nom de « Codaccioni » avant de le barrer.

Les frères n'ouvrent pas la bouche. « Je vous ai décliné mon identité et je pense que cela suffit amplement, lance Christophe. J'ai une fille d'un an et demi, et ma place est auprès d'elle. J'ai une entreprise de bâtiment. Et je ne suis pas contre un bracelet ou autre. » Richard ne moufte pas. Andreani tente quelques réponses, avant de s'apercevoir qu'il est surveillé depuis des mois, que les enquêteurs ont du « biscuit », comme on dit, alors il se tait. Ange-Marie est le plus bavard. Son contrôle judiciaire lui interdit de mettre un pied sur l'île. Que faisait-il donc là, caché au fin fond du Cap Corse en plein hiver, bien loin de sa base ajaccienne ? « À l'approche des fêtes, j'ai voulu venir profiter de ma famille, de ma mère, qui est âgée de 64 ans et qui est très fatiguée. Ça fait sept Noël d'affilée que je passe loin de ma mère. Je ne supportais pas l'idée de ne pas pouvoir le passer avec elle. » Il n'est arrivé que trois jours plus tôt, le 8 décembre, et évoque comme preuve le billet de bateau retrouvé dans la maison de Tollare. « Je ne comprends pas ce que je fais ici. » Il est placé en cellule pour la nuit. Stupeur. Au matin, les policiers sont destinataires d'une bien étrange alerte. Le BlackBerry de Michelosi, surveillé au cours de l'enquête et introuvable la veille lors de la perquisition, a été allumé tard dans la soirée. Il a actionné une borne située juste à côté du

commissariat d'Ajaccio. Les policiers foncent dans les toilettes des gardés à vue et retrouvent le téléphone baignant tranquillement dans le réservoir de la chasse d'eau, juste à côté de sa batterie. Un rapide visionnage des images de la cellule montre le jeune Michelosi dissimulant maladroitement un écran sous sa couverture dans la soirée. Où l'avait-il planqué ?

Les flics sont sur les nerfs. Michelosi jubile en expliquant qu'il n'a rien à voir avec ce téléphone. « Je précise que j'ai été fouillé deux fois, une fois par la BRI de manière intégrale et une fois hier au commissariat d'Ajaccio. Je précise par anticipation de ce que l'on pourrait dire à l'avenir et qui ne pourrait être vérifié, depuis hier soir je n'ai pas été aux toilettes, mis à part pour faire pipi porte ouverte sous surveillance. » Il conclut : « Ça me fait sourire parce que, chaque fois que je vais au commissariat, il y a une histoire de vol qu'on me met. » Petite référence à la clef USB disparue lors de sa précédente audition à Bastia, après la bagarre de Borgo... Mais la fin de la récréation est bientôt sifflée. S'étalent sur le bureau du commissariat des procès-verbaux d'écoutes longs comme le bras, des photos de surveillance à n'en plus finir. Ange-Ma se mure dans le silence.

Le lundi 18 décembre, six jours plus tard, un deuxième coup de filet est lancé à La Baule. « Pénétrons dans l'enceinte de l'hôtel Adonis, quand un homme âgé d'une cinquantaine d'années, que nous reconnaissons immédiatement comme étant Jacques Mariani, depuis le balcon de sa chambre au premier étage à gauche de l'entrée principale, nous harangue, nous insulte avant de déclarer qu'il nous attendait depuis trois jours », peut-on lire dans le procès-verbal d'interpellation. Mariani dit avoir été prévenu de leur arrivée, et jure qu'il leur a préparé les cafés et les croissants. La petite caméra installée au-dessus de sa porte dans le couloir de l'hôtel a filmé l'arrestation. On n'y distingue aucune miette de viennoiserie, mais on voit distinctement Jacques Mariani sortir sans résistance, bonnet sur la tête et en pantalon de jogging. Les gros bras de la BRI le plaquent pourtant au sol immédiatement. Dans sa chambre, les policiers trouvent Django, le berger belge adoré. Un gilet pare-balles dans le panier à linge. Une caméra de vidéosurveillance orientée vers l'entrée

du parking. Des billets de banque. Sur la table basse, devant l'écran plat, traînait un détecteur de micro, censé prévenir Mariani d'éventuelles écoutes... Le gadget n'a pas bien fonctionné. Après seize années de prison et à peine onze mois de liberté, Jacques Mariani va retourner derrière les barreaux des Baumettes, où il sera placé de nouveau à l'isolement.

Dans le petit avion à hélices venu le chercher à La Baule pour le ramener à Nanterre, au siège de la brigade de lutte contre la criminalité organisée corse, Jacques Mariani a le temps de croiser le regard de Pascal, son ancien ami. La veille, le dimanche, il était allé le prévenir de sa possible arrestation, après avoir reçu un coup de téléphone de Bastia. Un membre de sa famille venait d'avoir le tuyau *via* un flic. Jacques lui avait demandé de lui envoyer de l'argent chaque mois en prison pour subvenir à ses besoins, de récupérer ses affaires sensibles. Mais Pascal est, lui aussi, interpellé. Pendant les deux premiers jours de garde à vue, il reste silencieux. Il entend sa femme dans la salle d'à côté. Pense à ses trois enfants confiés à la voisine. Et décrypte le marché que lui proposent les policiers entre les lignes. S'il parle, sa femme sort immédiatement. Lui sera libéré après leur avoir tout raconté. S'il persiste à se taire et à tout nier en dépit de l'évidence, il retourne en prison. Les enquêteurs le préviennent ensuite que son beau-père est arrivé à La Baule. Ce dernier serait furieux, et aurait tout appris sur les circonstances de son interpellation, ses liens avec Jacques Mariani... Gendre et beau-père ne s'entendent pas. Le cerveau de Pascal tourne à toute vitesse. Le pire des scénarios est désormais possible. Le beau-père va emmener ses trois enfants dans son propre pays d'origine (il n'est pas français). Sa femme n'aura pas d'autres choix que de le suivre. Il imagine le reste de sa vie sans eux. *Jamais sans ma fille*, ce sera lui. Cette vision lui est insupportable. À 23 heures, le 20 décembre 2017, il hoche la tête. Il va répondre aux questions, oui. Les policiers relâchent son épouse et commencent à recueillir un témoignage unique, exceptionnel, et d'une précision extrême.

*

En Corse, les familles de deux victimes de la tuerie de l'aéroport, Tony Quilichini et Jean-Luc Codaccioni, débarquent sur l'île. Les autorités sont inquiètes. Le fils du second, Codaccioni junior, qui va sur ses 27 ans, est déjà connu des services. Au printemps 2015, il a été jugé pour deux assassinats et une tentative contre des membres de la bande dite « du Petit Bar ». À la surprise générale, la cour d'assises d'Aix-en-Provence l'avait acquitté, comme la totalité des accusés, dont Guy Orsoni et son père Alain. Depuis, il a pris le large et de la distance avec la Corse, il vit à Libreville et y travaille dans des casinos pour Michel Tomi, qu'il considère comme son grand-père.

Le voilà de retour sur son île, en plein hiver, dans un contexte tragique. Son père est hospitalisé, entre la vie et la mort. Jean-Luc Codaccioni junior sait qui est à l'origine des coups de feu. « Coda junior était en folie après la mort de son père, mais lui et sa bande n'ont pas réussi à localiser Christophe Guazzelli avant la police, note un enquêteur. Ils s'étaient tous regroupés dans un hôtel de Bastia, l'Ostella. S'ils avaient réussi à le trouver, ils l'auraient tué, mais l'arrestation a fait retomber la pression. » Quelques surveillants de la prison de Borgo, qui s'étaient pris d'affection pour le détenu, se rendent à l'enterrement de Jean-Luc Codaccioni dans le sud de l'île, malgré la neige qui est tombée sur le col de Vizzavona. Il a finalement succombé à ses blessures. Dans sa cellule, un carton de jouets pour ses petits-enfants est retrouvé.

Jean-Luc Codaccioni partage maintenant avec son épouse un même héritage tragique. Le père de cette dernière, Paul Renucci, propriétaire de l'Auberge du col Saint-Georges à une trentaine de kilomètres au sud d'Ajaccio, a été abattu en août 2005 dans un autre de ses restaurants, L'Ambata, sur la plage de sable de Porticcio. La salle était pleine à craquer au moment du meurtre. Il n'a pas été résolu.

*

Quelques mois plus tard, lors d'une deuxième vague d'arrestations en juin 2018, Sylvie Cappuri, la mère de Richard et de Christophe Guazzelli, est placée en garde à vue. Les investigations ont permis de

mettre au jour toutes les conversations PGP. Qu'a-t-elle su des projets de ses fils ? A-t-elle tenté de les en empêcher ? Les a-t-elle nourris ? Sylvie Cappuri, mère d'un troisième garçon, né en 2006 et appelé Francis, est amère. « Mes enfants, depuis qu'ils sont nés, je les ai élevés dans un esprit de famille et loin de toute pollution délictueuse », assure cette ancienne esthéticienne, qui s'est lancée dans l'immobilier depuis la mort de son mari. « Je me suis évertuée à leur donner un cadre familial. Depuis le 15 novembre 2009, c'est un cataclysme. Je me suis évertuée dans l'espoir de les voir sourire un jour. Je leur ai donné la notion d'envie de vivre, de travailler et loin de cette horreur. Je me suis investie dans l'immobilier et j'ai voulu les embarquer avec moi. » Elle n'a peur que d'une chose : les voir mourir à leur tour. « Je veux que ça cesse, juste qu'on me laisse vivre en paix. » Aux dizaines de questions que lui posent les policiers, elle refuse de répondre. Devant leur entêtement, lasse, elle finit par leur lancer. « J'aurais aimé que vous y mettiez autant d'ardeur pour l'assassinat de mon mari. »

L'ancienne compagne de Jacques Mariani est la plus bavarde. Mère de Francis – junior, donc –, elle vit aujourd'hui en couple avec Stéphane Domarchi. Le monde est petit en Corse, et surtout à Bastia. Stéphane Domarchi est le fils de Dominique Domarchi, l'ancien conseiller du président du conseil général de la Haute-Corse, Paul Giacobbi, que l'on disait proche de la Brise de Mer. Le père Domarchi, surnommé « l'homme du président », a été tué le 21 mars 2011 au fusil de chasse un soir d'élection, sans que son meurtre soit jamais élucidé. Mais, ce jour-là, Virginie Luccini n'est pas venue parler politique. Les policiers se concentrent sur son fils. Ils ont manqué Christophe, ils veulent tout savoir de Francis junior, 17 ans, qui pourrait bien hériter d'un fardeau encore plus lourd. « Il ne voudra jamais de cette vie », jure sa mère. La sonorisation de leur appartement montre que le jeune Francis a évoqué le double assassinat. Jacques Mariani lui a-t-il fait des confidences ? « Parler de ça à son fils, il faut avoir un gros grain », s'énerve sa mère. Nouvelle question : est-ce que Francis porte le poids de la souffrance de son père quant au décès de Francis Mariani, le père de Jacques Mariani ? « Non, jamais, car son père ne s'est jamais plaint. Il a toujours le

moral. » Compte-t-il lui transmettre cet héritage ? Si c'était le cas, elle jure qu'elle balancerait tout à un juge, sans état d'âme. « Si je pouvais, j'empêcherais Francis de voir son père. » Elle évoque également les frères Guazzelli, qu'elle a connus gamins, « bien élevés, tellement gentils, que c'est compliqué d'imaginer ça. Je sais que, pour Christophe, son père, c'était son dieu ». Les deux garçons se sont toujours occupés de Francis comme d'un petit frère.

Le lycéen est lui aussi entendu. Il a déjà fait une garde à vue au mois de décembre 2017, à Ajaccio. Le voilà de nouveau interrogé sous le même régime six mois plus tard, mais cette fois à Bastia. On le prend en photo, on lui prélève son ADN, on le questionne sur le double assassinat. Intrigué par la présence de ce « fils de » et « petits-fils de » dans les locaux, de nombreux flics passent derrière la vitre. Ils veulent voir la tête de Francis junior, l'héritier de ce patronyme qui a si longtemps fasciné puis terrorisé la Corse. Ils doivent être sacrément déçus, s'ils s'attendaient à retrouver les traits du grand-père ou les yeux un peu fous de son père. Ce Francis-là a un visage doux, des traits fins à peine sortis de l'enfance. Une gueule d'ange. C'est d'ailleurs comme ça que des policiers l'appellent : « Gueule d'ange ». Comme s'il devait, lui aussi, avoir un surnom. Comme s'il devait faire partie de ce monde, inexorablement.

Francis dit que son père n'y est pour rien. Pas plus que les frères Guazzelli. Lui ne sait rien, en tout cas, n'a jamais entendu parler du moindre projet. Connaissait-il les victimes ? « Je pense que Quilichini et Codaccioni faisaient partie de ceux qui étaient contents de la mort de mon grand-père. Pour mon père, c'est symbolique, on peut dire que c'est une vengeance symbolique. Dans tous les cas, mon père n'est pas l'auteur de ces assassinats, donc ce n'est même pas une véritable vengeance. » Des micros ont été posés dans les prises de sa chambre. Il a été placé sur écoutes. On l'entend, un jour, plein d'espoir, dire à son père que son plus grand bonheur serait de partir avec lui loin de tout ça. Sa garde à vue est prolongée, mais Francis n'a rien à déclarer. Il ajoute simplement, à la main sur le PV, un petit mot à l'attention du magistrat : « J'ai le bac lundi prochain... Si cela peut aller vite. »

« J'ai bien travaillé, alors ! »

Après des semaines de surveillance, le 4 juin 2018, à 5 h 55 du matin, les hommes de la police judiciaire se présentent à la prison de Borgo. Cathy, la matonne, est emmenée en toute discrétion. Dans un premier temps, elle nie toute implication. Les policiers ont décrypté les PGP, regardé les images de vidéosurveillance de l'aéroport. Le rôle de Cathy ne fait aucun doute, mais ils n'ont pas la moindre idée de ses motivations. A-t-elle été menacée ? A-t-elle agi sous la contrainte ? Devant les preuves accablantes, la mère de famille décide d'« assumer » et ne se cherche aucune excuse. « Ce n'est pas une pauvre victime, confie un de ses anciens collègues. Elle est à la fois très naïve, tout en n'ayant peur de rien. On dirait qu'elle n'a pas conscience du danger, mais en fait si. Le problème, c'est qu'elle se croit plus maligne que tout le monde et elle ne se rend même pas compte qu'elle a été manipulée. » Après de longues heures de garde à vue, elle lance aux policiers qui l'interrogent : « Je suis une tueuse, ouais, j'ai tué des gens. Faut regarder la réalité en face, je savais très bien comment ça allait se terminer. » Elle semble fière.

Elle dit tout, et même ce que personne ne lui demande. Son avocat commis d'office ne peut pas l'arrêter. Pourquoi s'est-elle rendue à l'aéroport de Bastia ce 5 décembre au matin ? « J'ai pris cette initiative de mon propre chef. Je connaissais [Jean-Luc Codaccioni], je pouvais lui [au tueur] décrire ses vêtements. J'ai proposé mes services parce que j'avais l'impression d'appartenir à quelque chose. J'estimais que ces gens me faisaient confiance, je voulais leur montrer que j'étais à la hauteur. J'estime que, lorsqu'il y a un travail à effectuer, il faut le faire jusqu'au bout. » Dans les polars qu'elle aime tant lire, les personnages s'expriment peut-être ainsi. Cathy veut leur ressembler. Alors, comme les vrais voyous des romans, elle ne flanche

pas devant les policiers. En Corse, rares sont ceux qui acceptent de leur répondre, même pour donner l'heure. Les enquêteurs sont éberlués.

Après son service de nuit le 5 décembre au matin, elle explique s'être rendue à l'aéroport, en avance, et avoir pris le soleil au niveau du dépose-minute, poursuit-elle. « J'ai dit sur le PGP que j'étais en place et que j'attendais les instructions. Jean-Luc ne devait pas me voir, je devais juste donner la description de ses vêtements. On m'a demandé les effectifs policiers, j'ai dit qu'il y avait deux femmes avec un chien et j'ai vu Tony, je me suis dit merde ! » Il était venu chercher son ami Jean-Luc Codaccioni. « Quelque part, j'étais contente car je ne lui avais pas dit au revoir, et en même temps je savais ce qui allait se passer. Même si quelque part cela m'embêtait qu'il allait mourir, je suis restée fidèle à mes engagements. Pour moi, Jean-Luc, c'était fait, il allait mourir, je n'étais pas préparée pour Tony, mais j'avais un job à faire. Si je le prévenais, je sais que j'allais trahir et je sais comment se finissent les trahisons, je savais que c'était lui ou moi. Naïvement pour moi, Tony est armé, j'ai laissé son destin entre leurs mains. Malheureusement, j'avais été trop loin. J'avais un boulot à faire, faut pas mettre de sentiment. »

C'est le seul argument qu'elle est capable de donner lors de ses auditions. « Coincée. » Prise dans l'engrenage. Elle était allée trop loin pour reculer, c'est un fait. Une parole est une parole, il faut la respecter quoi qu'il en coûte. Son attachement pour Tony ne l'empêche pas de continuer son travail avec zèle. Elle se dissimule aux toilettes et sans trembler envoie *via* son PGP à Ami (le nom de code de Christophe Guazzelli) une description de la tenue de Tony Quilichini. Casquette noire, blouson duffle-coat noir, jean troué, chaussures marron. « Oui, t'inquiète, on a vu », lui aurait répondu « Ami », lui enjoignant ensuite de s'éloigner et de « reprendre le cours de sa vie ». Mais Cathy tient à rester jusqu'à l'arrivée de Jean-Luc. Et à l'embrasser. Elle se souvient du dernier regard de Tony Quilichini. « Je pense que Tony avait compris. J'aurai toujours son regard en tête jusqu'à la fin de ma vie. Je suis sortie de mon nuage après les tirs, j'ai culpabilisé tout de suite. Je suis sortie et j'ai vu la casquette, je me suis dit "merde, c'est Tony". Je savais ce qu'il allait se

passer, mais j'espérais que Tony puisse s'échapper, s'en sortir. J'étais grillée, je ne pouvais pas revenir en arrière. » Quand le juge lui lit un message de Christophe, admiratif de l'aplomb de la matonne juste avant les assassinats, elle se ressaisit et se réjouit des compliments du chef de la bande. « J'ai bien travaillé, alors ! »

À 11 h 28, cinq minutes à peine après les tirs, Cathy retrouve ses esprits. Elle est évacuée avec les autres passagers et badauds vers la sortie. Elle appelle son mari, qui l'avait déposée plus tôt dans la matinée à l'aéroport. Tout en marchant en direction du rond-point où il doit la récupérer, elle enlève la puce de son téléphone BlackBerry, la mâche et l'avale, comme le ferait un voyou aguerri. Le couple ne rentre pas directement à la maison mais récupère les enfants à la sortie de l'école, puis les fait manger, comme si de rien n'était. Le soir, son mari, Dominique, se saisit du téléphone débarrassé de sa puce et le détruit à coups de marteau.

Sans nouvelles de son « clan », Cathy comprend ce qu'elle a fait. En regardant le journal de France 3 Corse ViaStella, les deux morts deviennent réels. Mais c'est surtout la disparition de Tony qui la tourmente. Enroulée dans une couverture devant la télé, elle pleure, reste prostrée pendant des heures et s'abrutit de médicaments. C'est aussi à cette période qu'elle commence à consulter un psy.

Une visite d'Ange-Marie Michelosi, quatre jours plus tard, la sort de sa torpeur.

Il a quitté Montpellier où il était assigné à résidence et vient de débarquer du bateau. Dominique lui ouvre la porte. Sans même le connaître, il identifie tout de suite l'« Ange-Ma » dont lui a tant parlé sa femme. « Je suis un ami de Cathy », lui dit-il, mimant un geste avec ses mains, « comme s'il écrivait un message avec un portable ». Cathy a détruit son PGP, Ami ne peut plus communiquer avec elle, c'est pour cela qu'Ange-Marie lui rend visite. Il lui passe son téléphone pour que Christophe la félicite et surtout lui donne les consignes pour le projet à venir. Cathy est en vacances, il va lui faire remettre le poison le 19 décembre, veille de son retour au travail, et elle devra l'administrer à Stéphane Luciani le plus vite possible. Le rendez-vous pour la remise du poison a été fixé à Ludiq'land, sorte de parc de jeux d'intérieur pour enfants avec Lego géants, piscine à balles,

licornes gonflables, tout près de Bastia. Comment comptait-elle reconnaître la personne qui lui déposerait le produit ? La question du juge fait rire la gardienne. « J'aurais reconnu une personne cagoulée dans Ludiq'land. »

Mais, le 19 décembre, Cathy ne se rend pas au rendez-vous, où elle avait déjà remis l'uniforme de gardien, et ne récupérera jamais le poison. Une semaine plus tôt, la quasi-totalité de « son clan » a été interpellée et placée en détention. Elle-même sera interpellée six mois plus tard, après le décryptage des PGP.

Elle augmente la dose de médicaments. Quand elle ne travaille pas, elle dort. Et, à Borgo, elle regarde sur son ordinateur portable les cinq saisons de la série *Mafiosa* que son mari lui a téléchargées.

Quelques jours après son arrestation, les 18 et 19 juin, elle téléphone depuis la prison à certains de ses proches. « Je me suis fait happer par le truc, confie-t-elle à sa mère. Ma vie est comptée, mon avenir est sombre. Si un jour je sors, j'aurai une balle dans le front, mais pas les enfants. » Son fils aîné, lui, s'inquiète, il a reçu sur Facebook des messages de la fille de Jean-Luc Codaccioni. « Montre ça à ton monstre de mère », lui a écrit Coralie Codaccioni en lui envoyant des photos de son père, épanoui, en famille. Cathy, maladroitement, tente de rassurer son fils. « C'est moi le point faible du clan, c'est à moi qu'ils vont s'attaquer, j'ai poucave⁹⁶ les deux assassinats. Tu crois que tu fais les choses gratuitement ? »

Les policiers, puis plus tard le juge d'instruction tentent d'éclairer ce mystère. Comment Cathy, totalement étrangère au grand banditisme insulaire, qui avait pris un nouveau départ en Corse, que tous ses proches décrivent comme une mère poule, proche de ses cinq enfants, a-t-elle pu devenir la complice de voyous assassins ? Pourquoi s'est-elle retrouvée associée à cette vendetta de Corses, d'orphelins de la Brise, hantés par la vengeance de leurs pères ?

Emma Bovary ou Colomba, au choix, Cathy déconcerte par ses explications. Pour elle, tout cela est une « échappatoire ». « Je me faisais chier dans ma vie. Je ne pensais pas être prise sur le fait. Je n'ai pas réalisé ce que je faisais. J'étais prise dans un engrenage. Je n'ai pas pensé aux conséquences. Il y avait aussi le facteur financier. Mes filles veulent faire de hautes études et du coup j'ai pensé à elles. Je n'ai

même pas réfléchi à l'après. Je ne sais pas comment j'aurais pu justifier l'argent à mon mari. Je n'ai pas pensé à autre chose. » La jeune femme est également dans une recherche éperdue de reconnaissance. « Je ne viens pas de ce milieu et j'ai bien travaillé. La Parisienne comme moi qui arrive en Corse, qui ne parle pas un mot de corse et qui rentre dans un truc comme ça, c'est fort, quand même. » Mais elle ne donne aucun nom des commanditaires ou complices de l'assassinat. Ni celui de Christophe Guazzelli, qu'elle affirme ne pas connaître. Ni celui d'Ange-Marie (en dépit des preuves). « On a quand même le sentiment que cette jeune femme a été subjuguée par ce qu'elle découvrait, analyse Me Renaud Portejoie, son avocat. Au point de mettre en péril sa cellule familiale. Elle donne le sentiment encore aujourd'hui d'être tiraillée⁹⁷. »

Dans la cellule où elle est incarcérée depuis juin 2018, Cathy a eu quelques soucis avec des gardiens. « Tu sais de quoi je suis capable, alors ne viens pas me chercher », a-t-elle menacé. Les choses se sont ensuite apaisées. À Borgo, on l'appelait « la Parisienne », on la surnomme désormais « la Corse », elle joue de son aura, mais n'en abuse pas non plus. Sport, promenade, couture, Cathy s'est pliée à la discipline carcérale. Elle espère que son mari sortira vite pour récupérer leurs cinq enfants. Il a été incarcéré en même temps qu'elle pour l'avoir épaulé dans ses sinistres missions. Elle a bien compris qu'elle ne devait pas compter sur une sortie rapide. Dans les lettres écrites à son « chtit n'amour », elle s'inquiète pour son aîné, resté un temps en Corse, et pour ses autres « bébés ». Ses trois chiens lui manquent, et les imaginer à la SPA lui « brise le cœur ». Elle regrette d'avoir tout foutu en l'air, leur vie, leur famille. Mais regarde aussi l'avenir. Une formation dans l'hôtellerie lui a été refusée, trop peu d'inscrits. Alors elle fait le ménage dans les unités de vie réservées aux familles des détenus, pour gagner un peu d'argent. Elle envisage de s'inscrire en licence de psycho – « ça me plaît » – et continue d'apprendre le corse. Pour elle, on fait partie du clan à la vie à la mort, et, si quelque chose devait lui arriver après sa sortie, autant que ce soit sur l'île, où elle envisage de se réinstaller un jour. Ses lettres se

terminent toujours par quelques mots de tendresse en corse : « *Ti tengu caru.* »

« Vous êtes Petit Bar ou Brise de Mer », lui demanderont les policiers à la fin de sa toute première garde à vue. Sans hésiter, Cathy répond « Petit Bar ». Logique, non, puisqu'elle est « proche d'Ange-Marie Michelosi » ? Sauf que Michelosi junior a rompu depuis longtemps les liens avec le clan ajaccien de son père, pour se rapprocher des héritiers de la Brise de Mer. Jusqu'au bout, elle n'aura donc rien compris.

96. « Dénoncer », en argot.

97. L'avocat de son époux n'a pas souhaité s'exprimer.

Jean-Luc Germani,
ennemi juré et intouchable

La prison a été son meilleur refuge. Incarcéré depuis novembre 2014, Jean-Luc Germani était intouchable derrière les barreaux. Alors ils ont visé deux de ses lieutenants présumés. Et ont caressé le projet d'en empoisonner deux autres pour anéantir son clan avant de l'atteindre, lui. Dans la tête des héritiers de la Brise de Mer, et dans celle du jeune Michelosi, Jean-Luc Germani est à l'origine de leur malheur, donc la cible ultime de leur vendetta. Celle-ci ne s'arrêtera pour eux qu'à la mort du « Sarde », de « Cure-dents » ou « Lizarazu ». Averti des projets d'empoisonnement à son encontre, Jean-Luc Germani n'a pas été surpris. Il n'a pas été transféré, contrairement à Stéphane Luciani et à Frédéric Federici, qui sont régulièrement changés d'établissement pénitentiaire. Il ne l'a pas estimé nécessaire. Une note de la police judiciaire précise en effet qu'en prison, comme en liberté d'ailleurs, Germani reste le boss. Les détenus viennent lui demander son avis, voire son aval. Lors de son bref passage aux Baumettes en 2015, juste après la fin de sa cavale, il a apaisé une série de conflits entre les prisonniers et l'administration pénitentiaire. « En promenade, il a bien fait comprendre à ses voisins qu'il ne voulait plus de bruit dans les cellules, notent les policiers qui le surveillent, y compris dans sa prison. Plus tard, il leur a ordonné de couper la musique à 21 heures. Il semble que les soirées soient maintenant plus calmes, aux Baumettes⁹⁸... »

Aucune des enquêtes judiciaires sur les assassinats des barons de la Brise n'a abouti. Pierre-Marie Santucci, tué au sortir de sa partie de cartes ? Pas une mise en examen. Francis Guazzelli, fauché par les balles en se rendant à la chasse ? Des écoutes, des actes d'enquêtes, mais pas même un interrogatoire. Aucun élément n'a permis

d'incriminer Jean-Luc Germani. Fantomatique, sa main, réputée peu clémente, continue pourtant de s'agiter comme un spectre au-dessus de tous ces tombeaux.

Pendant les premiers mois de sa détention, juste après sa folle cavale entre camping-car et Cameroun, Germani reste aux Baumettes mais déménage régulièrement de cellule. Chaque fois, il se félicite : les lieux ne sont pas insalubres, et les murs ont été fraîchement repeints. Il ne se doute pas que, sous les couches de peintures fraîches, des micros ont été dissimulés. Entre septembre et décembre 2015, l'un des derniers survivants des guerres internes à la Brise de Mer a été écouté. Des centaines de feuillets ont été noircis de ses conversations. Certains de ces échanges montrent que, deux ans avant le double assassinat de l'aéroport de Bastia, deux ans avant la machination du clan des orphelins, Germani avait déjà tout anticipé.

Sa cellule ne désemplit pas. Le détenu semble avoir eu un traitement de faveur, sa porte n'est pas fermée et il peut recevoir et discuter à sa guise. Il invite du beau monde : braqueurs, trafiquants, faux-monnayeurs... Mais ce sont surtout ses conversations avec Guy Orsoni, fils de l'ancien leader nationaliste Alain Orsoni, âgé alors de 31 ans et condamné à huit ans de prison pour une association de malfaiteurs en vue de commettre deux assassinats, qui intéressent aujourd'hui la justice. Car, entre eux, ils ne parlent quasiment que de la Corse. Le jeune homme redouté et turbulent⁹⁹ et le voyou aguerri dans la fleur de l'âge conversent à bâtons rompus. Dans ce monde solitaire, où la paranoïa est de qualité, Germani se montre étonnamment bavard face à son cadet. Il sait, lui explique-t-il, que sa vie ne tient qu'à un fil. « L'histoire, elle était écrite avant, de toute façon, comme je te dis, j'étais mort à 99 % si j'ai pas assez de... si je suis pas aguerri à tout ça », reconnaît Germani. Il pense avoir survécu, car « ils sont rentrés dans mon jeu ». « Ils » désigne les membres de la Brise de Mer. Il a aussi triomphé, car « la guerre, explique-t-il, c'est ce que je sais faire de mieux, la guerre, moi, c'est mon métier ».

Il évoque Michel Tomi, « Tonton », « le Boss », son « équipe », et nie être un parrain. « Le parrain, c'est celui qui reste à la maison et qui reçoit l'argent. Chez nous, ce n'est pas pyramidal, on est tous à la

même enseigne. Tony, s'il mange (c'est-à-dire s'il gagne de l'argent), automatiquement on mange nous aussi, Tony, il peut pas manger seul. » Antoine Quilichini, « le Boucher », n'est pas encore mort à cette date. Et fait toujours partie de son clan. Germani sous-entend que s'il n'avait pas riposté après le meurtre de Richard Casanova en 2008, et que s'il ne s'était pas caché durant sa cavale, il serait mort, comme « 80 % de [ses] amis ». « On me tue de toute manière, c'était réglé [...]. J'aurais aimé vivre cette vie sans donner un coup de fusil, rêve-t-il dans sa cellule, mais c'est impossible. » Quant à « la suite, ce n'est pas ici que ça va se régler ». Il ne dit ni où ni comment. Mais il ne compte pas rester « cent ans » en prison.

Sa conversation éclaire sur le contexte de la vendetta en cours. Et permet aussi, pour la première fois, de mieux cerner Germani, ses activités, sa puissance, ses centres d'intérêt et ses ambitions. À travers lui se dessinent les contours d'un grand banditisme aux accents mafieux quienserre la Corse encore aujourd'hui.

Outre la « guerre », un autre sujet passionne Jean-Luc Germani : le business. Son emprise sur l'île semble tentaculaire, y compris depuis les Baumettes. Stups, jeux, boîtes de BTP, les affaires roulent. Le clan Germani semble plus actif que ses rivaux, les héritiers de la Brise de Mer. En perdant leurs pères, les orphelins ont aussi perdu leur puissance sur l'économie insulaire. Germani, lui, tire toujours certaines ficelles. Il estime par exemple toujours toucher entre vingt et vingt-cinq mille euros des casinos. On est bien loin de la manne fantastique que représentaient le Wagram et l'Eldo, mais quand même les sous tombent toujours. Avec la fin des cercles de jeu, Germani envisage d'investir dans les parties de poker en appartements ; il faut savoir s'adapter. Il faut aussi savoir bien s'entourer, et entretenir un relationnel haut de gamme. Le patron des casinos d'Aix-en-Provence, notent les policiers, est un de ses très proches. « Il loge la mère de Jean-Luc Germani quand elle vient au parler. »

Comme à la meilleure période de la Brise de Mer, Germani lorgne également l'argent public et compte sur ses appuis politiques pour obtenir des marchés. Il connaît toutes les subtilités : qui sont les

décideurs, qui sont ses concurrents (il aurait la mainmise sur des boîtes de BTP), quels sont les noms des participants aux réunions importantes. Quand l'écoute est réalisée en 2015, Paul Giacobbi (le président de la collectivité, surnommé « Paul Emploi ») est toujours aux manettes, ainsi que son conseiller, Mimi Viola. Guy Orsoni et Jean-Luc Germani semblent considérer ce dernier comme leur interlocuteur.

GO : Et les marchés de Viola et compagnie, ça donne quoi ?

JLG : On va prendre des sous, tu es fou ou quoi ? Eux, ils sont à la région, et au conseil général. C'est pas des très, très gros marchés, mais c'est des marchés de quinze, vingt millions d'euros [...]. C'est pas qu'ils soient très gros, mais si tu les as tous, si tu as eu, tout sur tout, c'est des rentrées permanentes, permanentes.

Mais Germani a appris à se méfier de la Corse, où il n'y a que « des fatigués ». « À part les grosses affaires de BTP, le reste, je veux rien en Corse, mais rien de rien, d'avoir des trucs en Corse, il faut savoir un truc, comme il faut que tu saches que d'avoir des affaires en Corse, ça va nous faire que de la convoitise pour te tuer aussi. »

Il ne veut plus entendre parler de son île, mais il ne cause pourtant que de ça. La Corse, la Corse, la Corse. Il a par exemple étudié de près le marché de construction de l'hôpital d'Ajaccio, un projet à cent vingt millions d'euros... qui risque de lui passer sous le nez. Pour éviter toute entente préalable ou coup de pression des entrepreneurs locaux, l'État a décidé de confier le projet à un Italien. Germani laisse entendre que Brandizi, une importante boîte de BTP en Corse, roule pour lui (sans dire s'il est plutôt question de racket ou d'amitié) et qu'elle a été écartée du projet, car quelqu'un a « balancé » ses accointances avec lui. Pour éviter toute pénétration mafieuse, c'est encore un Italien qui a été chargé par les autorités de l'île de distribuer les petits marchés de sous-traitance locale. En prison depuis un an, Germani le déplore : « Ça fait un an que je n'ai pas assisté aux discussions. » Mais « on a discuté avec les Italiens ». « On envoie des... ils vont à la réunion, y a des nationalistes aussi, y a truc, ils ont mis, ils ont mis des, ce qui se passe... on a discuté un peu avec eux. Nous, ça

nous gênait pas, nous du moment qu'on y était, eux, ils étaient intervenus quand on leur ramène quelque chose. » Ces propos peuvent sembler très obscurs : il manque les noms de certaines entreprises, les patronymes des gens liés à Germani au sein des marchés publics. Pour les spécialistes de ces dossiers, ils sont très clairs et révèlent la volonté de cet homme de capter une partie de l'argent public investi en Corse en continuant à se tenir au courant de toutes les réunions, y compris depuis les Baumettes.

Germani est partout. Il s'intéresse à tous les gros marchés, à la reprise de la SNCM (les ferries), et à la guerre que se livrent les plus gros chefs d'entreprise de l'île, Patrick Rocca et François Padrona, pour remporter le marché. En revanche, il ne veut plus entendre parler de la CCI de Corse-du-Sud, la poule aux œufs d'or de tant de « natios » et de voyous depuis des décennies. Trop dangereux. Germani est lucide : « Y aura pas que la discussion, il y aura des coups de fusil à distribuer, on n'a pas envie de rentrer là-dedans. » Guy Orsoni insiste. Historiquement, son père, les amis de son père ont toujours eu leurs entrées et leurs hommes de confiance au sein de la chambre de commerce. Guy a même eu un tuyau : il a entendu que le front de mer d'Ajaccio, côté port, devait être refait. Un marché, qui dépend donc de la CCI, estimé à cinquante millions d'euros. Le fils Orsoni pense avoir des entrées faciles. Le trésorier d'alors, Ambroise Fieschi¹⁰⁰, est l'un de ses amis, détaille-t-il à Germani. Réponse de Jean-Luc Germani : « Ça rentre comme dans du beurre ! » Il change donc d'avis : si c'est facile, la CCI, et rentable de surcroît, pourquoi ne pas tenter ? On peut envoyer « des gens à nous », propose-t-il. « Même pour tout le monde, si demain puisqu'il y a des appels d'offres et tout, on peut, on peut en envoyer du monde, nous on envoie nos gens à nous, et ça vous fait profiter à vous, ça nous fait profiter à nous, ça fait profiter tout le monde. »

Il est aussi question de justice, de jurés d'assises qui ont peut-être été achetés. À cette date, en 2015, Guy Orsoni vient d'être acquitté à Aix-en-Provence pour son implication dans des assassinats. À ses côtés comparait le fils de Jean-Luc Codaccioni. « Il y a eu une grosse touche », l'informe Germani. À la lecture de cette confidence, les flics

sursautent. Ils ont eu du mal à accepter cet acquittement, après de nombreuses années d'enquête et des preuves qu'ils pensaient solides. Germani est encore plus précis sur cette possible corruption de jurés. Il croit savoir que cette « touche » a été effectuée par Jean-Luc Codaccioni, mais l'enquête ouverte après ces conversations a été classée sans suite. Rien n'a pu être démontré. Les jurés ont simplement reconnu, coup dur pour les magistrats qui l'ont ensuite appris, que dans ce genre de procès ils prenaient peur même sans être directement menacés. Prononcer un acquittement leur semble parfois le choix le plus sage. Le jugement est aujourd'hui définitif.

Pourquoi Guy, fils d'Alain Orsoni, se tourne-t-il ainsi vers Germani et non vers son père ? Le « bel Alain », avec sa gueule d'acteur de cinéma, n'est plus aux yeux de son fils la figure tutélaire d'antan. L'ancien leader nationaliste puissant et redouté, devenu le symbole des dérives affairistes des anciens militants politiques insulaires, n'aurait plus la confiance de son fils. « Aujourd'hui, il est plus capable de rien, déplore Guy. Je le mets au milieu de quelque chose, au mieux ça va servir à rien, au pire il va emmener des embrouilles. Il va faire une connerie, nan, mais c'est à un degré, c'est grave, il faut le, il faut réaliser, hein. C'est à un degré gravissime. » Alain Orsoni, qui ne circule qu'en voiture blindée quand il est en Corse, est reparti s'installer en Amérique du Sud en 2018.

Guy Orsoni a en revanche toute confiance en Germani. Ce dernier lui livre ainsi une méthode pour racketter les gens, mais en douceur. Rien à voir avec la brutalité d'un Jacques Mariani. « Si j'étais à ta place, ce que je ferais, dans un premier temps, essayer de faire un truc pour leur couper les vivres », conseille Germani au jeune Guy, qui aimerait prendre le pouvoir sur des établissements de nuit d'Ajaccio. Lors de cet échange, ils parlent plus précisément du casino d'Ajaccio. Germani suggère que Guy ou des hommes proches de lui se montrent ensuite sur place, aillent manger, boire un verre, l'air de rien, mais en imposant une présence lourde de sous-entendus. « À la rustique, c'est pas bon, vous explosez, théorise-t-il. Le plus discrètement possible, un rendez-vous, stop. » Selon lui, une simple présence devrait suffire. Il

ne restera alors plus au jeune Guy qu'à dire aux patrons : « Voilà, à partir de maintenant, ce sera comme ça, voilà, mettez les sous de côté, on vous dira à qui il faut les mettre, et ne vous trompez pas, on sait ce que c'est ! » C'est Germani qui parle en mimant des dialogues. Boîtes et brasseries à Aix, entreprises de BTP en Corse, concessions automobiles... l'homme a une certaine expérience en la matière.

Cette sonorisation a été décortiquée par tous les services de police travaillant sur le grand banditisme insulaire. Les assassinats. Le racket. Les liens avec les hommes politiques, les chefs d'entreprise, la recomposition du milieu, les techniques pour préparer un assassinat... Tous ces sujets sont pour la première fois abordés sans fard ni faux-semblants. La sonorisation a été au cœur de plusieurs réunions organisées entre les parquets d'Ajaccio, de Bastia, de la JIRS¹⁰¹ de Marseille.

Des vérifications administratives ont aussi été lancées en Corse sur la base de renseignements issus de ces écoutes. « Nous avons concentré notre attention sur deux points, confirme l'ancien procureur d'Ajaccio, Éric Bouillard. Nous nous sommes d'abord intéressés aux pressions sur les établissements de nuit. Puis j'ai demandé au coordinateur de sécurité de l'île [il s'agit à l'époque de Nicolas Lerner, aujourd'hui directeur des services de renseignement intérieur français] de faire remonter toutes les informations concernant les projets d'agrandissement et de rénovation des ports dans le sud de l'île. Cela nous a donné l'occasion de vérifier un certain nombre de choses, d'être alertés sur les projets en cours et de les suivre de près. »

Ces investigations n'ont pas abouti judiciairement. Aucune pression contre l'Italien en charge du projet de l'hôpital n'a pu être démontrée. Les marchés locaux de construction ont été distribués par petits morceaux. Quant à la rénovation du port de plaisance d'Ajaccio, le port Charles-Ornano, l'appel d'offres n'a pas encore été lancé. Jean-Luc Germani a lui-même longuement été questionné sur ces conversations par le juge d'instruction parisien en charge d'enquêter sur sa cavale, au mois d'octobre 2019. C'est ce magistrat qui avait fait la demande d'écoute. « Parole de prisonnier, je n'ai rien à dire », a rétorqué Jean-Luc Germani. Ses avocats tentent maintenant

de faire annuler cette pièce. D'après eux, la procédure n'aurait pas été respectée. Cette sonorisation serait une atteinte à la vie privée, contraire à la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme, et ils s'étonnent au passage qu'un détenu particulièrement surveillé (DPS) puisse recevoir si facilement d'autres détenus dans sa cellule. De là à parler d'un piège...

C'est vrai que Germani reçoit beaucoup. Un braqueur. Un spécialiste des laboratoires de cocaïne. Le temps est long en prison. Dans la cellule, Orsoni et Germani parlent de lingots d'or. Guy Orsoni n'en a jamais vu. Germani si. Des petits, qu'il aurait revendus pour plusieurs millions d'euros. Il parle braquage, il « a fait ça toute sa vie », mais « jamais quand il y avait des enfants ». Et il parle aussi drogue. « Le chœur des vierges s'effarouche dès que l'on ose aborder le trafic de stupéfiants chez les voyous corses, ironise un magistrat rompu à ces dossiers... Nous sommes parfois bien loin de la vérité, cette discussion enregistrée le prouve. » Germani semble en effet avoir une certaine expertise sur le sujet, même s'il n'a jamais été poursuivi ou condamné pour des faits de trafics de stupéfiants. Il connaît les prix, les techniques, les ports accueillants. Tous les deux, Germani et Orsoni, imaginent des moyens de faire venir de la poudre en grosse quantité d'Amérique du Sud. Par bateaux. Dans des torpilles. Ils font des calculs d'apothicaire, s'imaginent des gains nets de cinq millions d'euros pour une cargaison de cent kilos de coke... Ils vont tellement loin, dans leurs rêves, dans leurs discussions, qu'ils se demandent même comment la couper. À la lidocaïne ou à la caféine blanche ? Guy est encore plus calé que son aîné. Il sait tout faire. L'acheminer, la conditionner, la couper, la vendre. Guy se vante d'avoir gagné un million d'euros quand il avait 20 ans. « Dans l'été, je vendais de vingt à trente kilos de coke. » Il se souvient d'avoir fini la saison fatigué.

Germani ne peut s'empêcher d'évoquer Francis Mariani, son ennemi préféré. Celui qui n'a pu dompter son ego face à Richard Casanova, qui a pourtant permis à la Brise de faire fortune. Il jure au jeune Guy qu'il n'a jamais essayé de le tuer. Il n'est pas à l'origine des premières tentatives de règlements de comptes. Il n'a fait que

riposter. « Quelque temps après la mort de Richard, il y a des rumeurs qui disent que c'est Francis Mariani [qui l'a tué], c'était pas quelqu'un de léger, j'ai été obligé de réagir, non ? » Guy ne répond pas. Sincère ou non, le voyou regrette la violence dans laquelle sa vie l'a entraîné. Mais il donne volontiers des conseils à son cadet pour mener à bien un assassinat. « Tu sais quoi ? Si j'ai bien compris un truc, c'est quand tu travailles sur les gens, que tu dois toujours t'occuper, que tu t'imprègnes de tout ça, confie Germani. Tu t'imprègnes de l'endroit et de ce que tu vas faire. [...] Tu restes à la maison [...] si tu n'es pas imprégné dans l'histoire [...] tu vas faire n'importe quoi. » Ils évoquent ensemble l'éventualité de tuer Jacques Santoni, le chef présumé du Petit Bar, ennemi juré des Orsoni et qui semble également être celui de Germani. « Tu disais, on va tuer Jacques Santoni sur le balcon, on va le tuer sur le balcon, ils en ont parlé pendant dix-huit mois jusqu'à ce que ça lui arrive aux oreilles et qu'il y aille plus, sur le balcon », déplore Guy. Germani ne rebondit pas. Mais il lui conseille de bien cibler les assassinats... « C'est simple, quand tu tapes bien, tu t'enlèves d'autres gens qui sont autour. Si tu tapes mal, tu t'en crées. Je te le dis. [...] Si tu te trompes, ça te revient dessus. » Il ne dit pas quels sont ses projets. Mais le monde carcéral est petit, et les informations circulent vite.

Le braqueur Rédoine Faïd, embastillé de nombreuses années, croit d'ailleurs connaître le plan secret de Germani pour poursuivre sa guerre contre la Brise de Mer. Pendant sa détention, Faïd écrit à Mariani pour l'avertir que Germani a mis un contrat à un million d'euros sur sa tête et qu'il compte le faire exécuter par une « équipe d'origine maghrébine de Seine-Saint-Denis¹⁰² ». Il aurait aussi prévu de faire enlever Pascale Mariani, sa sœur jumelle, et de faire disparaître son corps. La lettre de Faïd a été écrite en pattes de mouche sur un bout de papier toilette recouvert de cellophane et donné à un de ses frères pour échapper à la vigilance des matons. Vrai ? Faux ? L'absence de noms, de détails, de précisions n'a pas permis de lancer une enquête. Au cours de ces longs mois d'écoute, Germani évoque parfois ses ennemis. Au sujet de l'un d'eux, Germani aura même cette phrase qui a sidéré jusqu'aux policiers qui

l'écoulaient : « Celui-là, s'il est mort quand je sors, je le déterre et je le retue. »

98. Extrait d'une note relative à la sonorisation de la cellule de Jean-Luc Germani à la prison des Baumettes, entre les mois de septembre et décembre 2015.

99. Après sa remise en liberté en octobre 2015, Guy Orsoni a de nouveau été arrêté en octobre 2018 et mis en examen pour association de malfaiteurs en vue de commettre un assassinat. Il est soupçonné d'avoir voulu tuer Pascal Porri, membre présumé de la bande du Petit Bar. En décembre 2019, il a de nouveau été mis en examen pour l'assassinat de Jean Livrelli. Le retraité, tué le 23 août 2018 à Bastelica (Corse-du-Sud), a très vraisemblablement été victime d'une méprise alors qu'il circulait dans une voiture identique à celle d'Alain Lucchini, un de ses voisins, véritable cible des balles des tueurs. Guy Orsoni est présumé innocent.

100. Ambroise Fieschi a depuis démissionné, en 2017, en même temps que dix-sept élus, dont le président de la CCI, Jean-André Miniconi, qui dénonçait un « climat de tension ». Le restaurant ajaccien dont Ambroise Fieschi est cogérant a été la cible d'un incendie criminel dans la nuit du vendredi 30 au samedi 31 août 2019. L'établissement a subi des dégâts dont le montant est estimé à vingt mille euros. Ambroise Fieschi est par ailleurs le mari de la chanteuse Jenifer, la nièce de Jean-Luc Codaccioni.

101. La juridiction interrégionale spécialisée où sont instruits la plupart des dossiers corses de criminalité organisée.

102. Cette information a été révélée par Pascal, ami de Jacques Mariani devenu témoin protégé. Le message de Rédoine Faïd était destiné à Jacques Mariani, car le premier comptait sur le second pour l'aider à s'évader.

Les confessions de Jacques Mariani

À 52 ans, Jacques Mariani est retourné en prison, moins d'un an après avoir retrouvé sa liberté. Il a été placé au quartier d'isolement de la prison des Baumettes, à Marseille. Dans sa cellule, il pratique le yoga, discipline découverte derrière les barreaux. Quand sa santé le veut bien, il fait du sport, quatre à cinq heures par jour. Fou de rage d'être de nouveau incarcéré pour des délits qu'il jure ne pas avoir commis, Jacques Mariani a beaucoup écrit aux juges au début de sa détention, en décembre 2017, mais il a maintenant cessé. Il continue de dénoncer un acharnement injuste lié à son patronyme, à son passé, à sa réputation.

« Ce qu'ils veulent, c'est me garder en prison, assure t-il. À partir du moment où j'ai été libéré en février 2017, j'ai eu trente policiers qui me suivaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une semaine après les assassinats de Bastia, ils m'ont arrêté pour une affaire d'extorsion qui avait pourtant débuté en 2009. Je faisais ma vie tranquillement, je me cachais pas, je faisais du vélo, de la natation. Cette soi-disant extorsion qui n'a jamais existé. Je suis peut-être un voleur, mais je ne suis pas un racketteur, vous avez ma parole d'honneur¹⁰³. »

Le fils terrible de la Brise de Mer nie également être le commanditaire du double assassinat de Bastia « Je ne serai jamais commanditaire de rien, je vous le dis, je ne suis pas un lâche, ça me rend fou qu'on dise cela. Si je dois faire des choses, je les fais, je ne me sers pas de ces jeunes. » Il considère Pascal, le repent, comme un affabulateur. Christophe et Richard, eux, sont comme ses enfants. Des enfants qui n'ont pas choisi une vie de voyou. « S'ils ont fait quelque chose, c'est une vengeance de gosses, poursuit-il. Francis Guazzelli n'a jamais fait un jour de prison, il se fait tuer sur une route en partant de chez lui. La Brise de Mer aujourd'hui, c'est elle qui a eu des

malheurs. Pas les autres. C'est un joueur de ballon, à la base, Christophe. Je l'ai vu, moi, il était attaché à son père comme un arbre est accroché dans la terre. » Il n'ira pas plus loin. Mis en examen pour association de malfaiteurs dans les deux assassinats de décembre 2017, Jacques Mariani n'est désormais plus détenu dans ce dossier. Ses avocats ont réussi à faire lever son mandat de dépôt au printemps 2019. Il ne lui reste « plus » que le dossier d'extorsion sur le dos.

Quel regard porte-t-il aujourd'hui sur les dossiers dans lesquels il est toujours poursuivi, sur son parcours, ses projets et ses souvenirs de la Brise de Mer ? Le « taulard », comme il se surnomme lui-même, a toujours été du genre plutôt bavard. Longtemps il a multiplié les conversations téléphoniques depuis ses cellules, jamais à cours d'un téléphone portable. Lors de ses procès, il répond volontiers aux questions et, comme son père avant lui, multiplie les bons mots, parfois aussi drôles que glaçants. Mais l'héritier n'a jamais évoqué son enfance, son parcours, ses souvenirs de la Brise. Sur l'existence du clan, pas de surprise, il botte en touche : Jacques Mariani évoque le café du Vieux-Port de Bastia, le groupe d'amis qui joue aux cartes et s'en réfère au patriarche, Francis Mariani. « Mon père a dit un jour que c'était "de la pipette". Moi je pense comme mon père. »

Mais le fils est quand même plus disert. Son père, par exemple, il en parle volontiers. Il était trop jeune quand il l'a eu. Il s'est comporté davantage comme un ami, un oncle ou un frère protecteur. Il n'en cultive aucune amertume, il reste pour lui une figure fascinante et adorée. « Il était très discret en plus, mon père, se souvient Jacques Mariani. Il disait "si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi." On parlait de voitures, de jet-ski, je ne l'ai jamais entendu parler de voyou. Et je ne l'ai jamais vu armé. » Jacques Mariani assume son parcours débuté très jeune. Pas de faux-semblant. Oui, il était un voyou, il s'est laissé attirer par ce monde où tout semblait si facile, les belles voitures, les beaux restaurants, les filles. Il y ajoute une dimension quasi politique, en Robin des Bois du grand banditisme : « Je voyais que les riches avaient tout, et les pauvres rien : alors j'ai décidé qu'il fallait changer ça, j'ai fait pareil que les gens qui manifestent aujourd'hui dans la rue pour protester, mais d'une autre

manière. » Il admet quand même s'être trompé. « On copie toujours son père. Sauf que moi, j'ai fait encore pire. » Même sa réputation semble le dépasser. Il ne se considère pas comme un parrain. « Parrain de quoi ? Ça me fait rire. Un parrain, c'est quelqu'un qui apaise, qui a une influence positive. Il n'y en a pas aujourd'hui en Corse. Moi, je suis plutôt un imbécile qu'un parrain ! »

Partir, loin, avec son fils et sa nouvelle compagne. Voilà ses rêves aujourd'hui. Il n'en a aucun autre. « Je ne veux plus mettre un pied en Corse, jure-t-il. S'il se passe quelque chose, automatiquement, ils vont encore dire que c'est moi. Pourtant, des morts, il y en a eu alors que j'étais enfermé en prison, non ? Je veux finir ma vie tranquillement. Je veux respirer des bouffées d'oxygène. Je ne suis pas la personne que l'on dit : oui, j'ai eu la fougue de mes 20 ans, mais aujourd'hui je veux juste me reposer. » Jacques Mariani a gardé le sens de la formule. « La justice, elle se dit aujourd'hui : on a enfermé un chien, quand on va le libérer, il va mordre. Elle se trompe. Moi, si on me libère, je ne mords pas, je m'enfuis. Il y a un temps pour tout. »

Au sujet de Jean-Luc Germani, Jacques Mariani n'a rien de particulier à dire. « Je le connais depuis longtemps ; tout petit, on s'est fréquentés jeunes, je connais sa mère, sa sœur. Ma mère était amie avec sa mère. Je n'ai jamais eu de griefs contre lui, c'est la police, qui a imaginé cette histoire de clan. Je lui souhaite longue vie, chacun ses moutons et tout ira très bien. On va de toute façon tous être rattrapés par la vie. Je parle de façon générale, je ne parle de personne, mais on récolte ce qu'on sème, non ? »

Épilogue

En toute fin de matinée, juste avant que la chaleur du mois d'août ne vienne plonger le village dans la torpeur et la sieste, à Tasso comme dans bien des vallées, c'est l'heure des apéritifs qui s'éternisent. Les petits sirotent des Saint-Georges grenadine ou des sirops d'orgeat en courant entre les tables. Les anciens, une centaine d'habitants vit ici à l'année, passent fièrement au bar présenter leurs enfants, leurs petits-enfants ou leurs cousins fraîchement débarqués du continent pour passer les vacances dans le fief familial. On papote, on se macagne, on joue à la belote ou à la contrée, les gamins filent dans les ruelles et goûtent aux premières ivresses de liberté.

Au cœur du mois d'août 2019, les habitants de Tasso ont vu revenir pour la première fois depuis des années l'enfant le plus célèbre du pays. Michel Tomi s'est avancé sur son fauteuil roulant poussé par ses gardes du corps gabonais vers la terrasse du bar. Il est resté le temps du pastis, taillant une bavette avec les villageois, qu'il n'avait pas revus depuis si longtemps. « Personne n'était au courant de sa venue, témoigne un habitant, même les plus proches, même des gens qui ont pourtant longtemps travaillé en Afrique avec lui. Personne ne voulait y croire, il ne s'est pas affiché comme ça, publiquement, à Tasso, depuis vingt-deux ans. »

Même les autorités ont été surprises. Elles n'avaient pas repéré le jet privé du milliardaire, qui s'est posé sur le tarmac de l'aéroport d'Ajaccio ou à l'aérodrome de Propriano. Après le meurtre de Richard Casanova en 2008, il avait expliqué ne plus vouloir mettre un pied en Corse, à part pour assister à quelques enterrements ou pour effectuer quelques visites discrètes. Michel Tomi a peut-être décidé de profiter encore un peu de son île sous le soleil de ce mois d'août 2019. De goûter à la douceur d'une journée d'été, comme n'importe quel insulaire qui reviendrait retrouver, le temps des

vacances, la chaleur du berceau familial. À plusieurs reprises, lors d'interviews et d'interrogatoires, il a confié se sentir désormais plus africain que corse. Mais peut-on vraiment jamais quitter son île ? Son dernier enfant, un petit garçon né après le double assassinat de l'aéroport de Bastia-Poretta, a été prénommé Jean-Luc.

À l'issue de son séjour, Michel Tomi est reparti aussi discrètement qu'il était venu. Mais cette fois les autorités en ont gardé une trace. Ils l'ont vu monter dans son jet, le 19 août, à l'aéroport Napoléon-Bonaparte. Pour quelle destination ? Le Gabon, son pays d'adoption, très probablement. Ou Dubaï, autre port d'attache.

Après son passage estival à Tasso, des gendarmes ont été aperçus rôdant autour du village.

*

Le même été 2019, la tranquillité de Tasso a également été troublée par la présence d'une remuante petite bande. Jean-Luc Codaccioni junior, le fils de l'une des deux victimes de l'aéroport de Bastia, et quelques-uns de ses amis ont été aperçus dans les rues à flanc de montagne du village durant une partie du mois d'août. Quelques mois après les mises en examen des fils de la Brise de Mer, les gendarmes avaient déjà commencé à s'inquiéter. Comment anticiper la réaction du clan Germani et du fils Codaccioni ? D'autant que les familles des victimes ont eu accès au dossier d'instruction, et donc aux violents messages échangés sur les fameux PGP. « Des messages très durs apparaissent, en procédure, après les faits, ce qui pourrait laisser présager que les familles ne se contenteront peut-être pas de la seule action judiciaire, même si les clans Guazzelli-Mariani semblent bien affaiblis », note un rapport de renseignement. Ils ont également pu lire dans le dossier que les fils avaient évoqué l'idée d'aller tirer à l'Ostella, l'hôtel où la famille Codaccioni s'était installée juste après la fusillade de Bastia.

Au moment de la mort de son père, Jean-Luc junior résidait au Gabon avec sa femme. Il y vit toujours, mais les autorités redoutent ses désirs de vengeance, ou encore qu'il soit pris pour cible. En cet été 2019, le jeune homme de 30 ans a ainsi été vu au village protégé

d'un gilet pare-balles, armé et circulant dans une voiture blindée. Il ne s'est même pas rendu au mariage de Jenifer, pourtant l'un des événements people de l'été dont *Paris Match* a fait sa une¹⁰⁴. Les policiers n'ont pas non plus manqué une miette de la noce. Elle se tenait sur un terrain familial appartenant à Jean-Luc père et surplombant le maquis au-dessus de Serra-di-Ferro. Sur cette colline, Codaccioni senior gardait naguère ses chiens, et avait fait construire un hangar. Il aimait y réunir ses amis autour d'un feu de cheminée après les parties de chasse.

*

Loin de la Corse, et loin de son fief familial de Sant'Andrea-di-Cotone, Francis Mariani junior a, lui, entamé de bonnes études à Paris après avoir eu son bac. Il a maintenant 19 ans, ses traits se sont affirmés depuis la photo que les flics avaient prise de sa « gueule d'ange » au moment de l'arrestation de son père, deux ans plus tôt. Francis garde malgré tout un visage adolescent. Assis face à nous dans un café parisien, il nous regarde et cherche peu ses mots. Il parle facilement, y compris des sujets les plus difficiles. « Parfois on pense que mon nom est un fardeau, sourit-il. Ce n'est pas un fardeau, non. En Corse, quand je dis "Francis Mariani", soit les gens ils se braquent, je les comprends, je leur en veux pas, soit ils aiment. C'est tout l'un ou tout l'autre. C'est comme ça, je me suis habitué. J'ai compris il y a trois, quatre ans que j'étais, enfin que j'étais... je suis personne... Mais mon nom, quoi, ce qu'il signifiait. » Il se marre.

À Paris, encore récemment, un homme lui a fait remarquer qu'il portait le même nom qu'un des plus célèbres parrains corses. « Et je vous ai raconté l'histoire de la salle de sport ? Un jour, je vais m'inscrire à Bastia pour faire du sport. Je donne mon nom. Francis Mariani. La gérante me dit : "Oh, merde, je suis désolée pour vous, c'est pas facile, ça, en plus on doit croire que vous êtes de la même famille que l'autre." Je rigole, lui dis que c'est mon grand-père. Elle est gênée, puis, finalement, elle rigole aussi : "Vous ne braquez pas ma salle de sport, hein !" »

Son père est soulagé qu'il ait quitté la Corse. Il est fier de ses études,

de son bac, de lui. À son sujet, Jacques Mariani nous a confié : « Mon plus grand chagrin serait qu'il fasse comme moi. Aujourd'hui je comprends pourquoi mon père ne voulait surtout pas que je fasse pareil que lui et que j'emprunte la même route. » Le fils rêve que son père sorte de prison. « C'est plus dur maintenant que j'ai vécu quelques mois avec lui à La Baule. Avant, je ne le connaissais pas bien, finalement, il n'avait fait que de la prison. » Ils se téléphonent souvent. Le jeune Francis n'ignore rien des menaces qui pèsent sur la vie de son père. Mais la vengeance est un mot qui ne lui parle pas. « Au final, cette guerre, personne ne l'a vraiment gagnée. »

Index des personnes citées

Christophe Andreani : ami d'enfance de Christophe Guazzelli et proche d'Ange-Marie Michelosi, interpellé en décembre 2017 et mis en examen dans le dossier du double assassinat de l'aéroport de Bastia-Poretta.

Richard Casanova : *alias* « le menteur », membre fondateur de la Brise de Mer, beau-frère de Jean-Luc Germani et fils spirituel de Michel Tomi. Cerveau présumé du casse de l'UBS à Genève en 1990. Assassiné le 23 avril 2008 à Porto-Vecchio.

Jean-Luc Codaccioni : fils spirituel de Michel Tomi et proche de Jean-Luc Germani. Ancien directeur de la sécurité du PMU du Gabon. Assassiné le 5 décembre 2017 à l'aéroport de Bastia-Poretta.

Jean-Jé Colonna : dernier « parrain » du sud de la Corse. Décédé dans un accident de la route le 1^{er} novembre 2006.

Jean-Claude Colonna : cousin mais surtout héritier symbolique de Jean-Jé Colonna. Assassiné le 16 juin 2008 à Pietrosella.

Jean-Luc Germani : beau-frère de Richard Casanova, mis en cause très jeune dans des braquages, actuellement incarcéré à Arles et proche de Michel Tomi. Il aurait succédé à Casanova dans ses nombreuses affaires. Il est surnommé « Cure-dents » ou « Lizarazu »

Francis Guazzelli : membre fondateur de la Brise de Mer, père de Richard et de Christophe, assassiné le 15 novembre 2009.

Christophe Guazzelli : fils cadet de Francis Guazzelli, mis en examen dans le dossier du double assassinat de l'aéroport de Bastia-Poretta. Il est soupçonné d'être le tireur.

Richard Guazzelli : fils aîné de Francis Guazzelli, mis en examen dans

le dossier du double assassinat de l'aéroport de Bastia-Poretta. Il porte le même prénom que son parrain, Richard Casanova.

Francis Mariani (le grand-père) : membre fondateur de la Brise de Mer, père des jumeaux Jacques et Pascale, décédé dans l'explosion d'un hangar agricole le 12 janvier 2009.

Jacques Mariani : fils de Francis Mariani, incarcéré pendant plus de trente ans dont neuf à l'isolement. Se surnomme lui-même le « Mat » (le fou)

Francis Mariani (le petit-fils) : fils de Jacques Mariani et petit-fils de Francis Mariani.

Ange-Marie Michelosi (père) : héritier du parrain du sud de la Corse, Jean-Jé Colonna et gérant du café ajaccien le Petit Bar. Assassiné le 8 juillet 2008 à Grosseto-Prugna (Corse-du-Sud)

Ange-Marie Michelosi (fils) : fils d'Ange-Marie Michelosi, mis en examen dans le dossier du double assassinat de l'aéroport de Bastia-Poretta. Il a quitté son clan « naturel », le Petit Bar, pour se rapprocher des héritiers de la Brise de Mer et venger son père.

Antoine Quilichini : dit « Tony le Boucher », proche de Jean-Luc Germani et de Jean-Luc Codaccioni. Assassiné le 5 décembre 2017 à l'aéroport de Bastia-Poretta.

Pierre-Marie Santucci : membre fondateur de la Brise de Mer. Assassiné le 10 février 2009 à Vescovato. Son frère, François-Marie, dit Francis, est mort d'un cancer en 1992.

Georges Seatelli : membre fondateur de la Brise de Mer. Surnommé « le Gris », il meurt assassiné en août 1998.

Précisions juridiques sur les personnes évoquées

Christophe Guazzelli est poursuivi pour double assassinat, association de malfaiteurs en vue de commettre les empoisonnements, et corruption de la surveillante de prison. À l'exception de cette dernière incrimination, **Richard Guazzelli** a été mis en examen pour les mêmes chefs de poursuite. Ils sont également mis en cause pour trafic de stupéfiants. Ils sont détenus dans des prisons différentes. Ni l'un ni l'autre n'a répondu à la moindre question depuis leurs interpellations en décembre 2017. Leurs avocats n'ont pas répondu à nos sollicitations.

Christophe Andreani est poursuivi pour double assassinat, association de malfaiteurs en vue de commettre les empoisonnements et destruction de la voiture ayant servi aux homicides. Il est également mis en cause pour trafic de stupéfiants. Contacté, son avocat nous a indiqué que son client ne souhaitait pas s'exprimer. Depuis son arrestation, il n'a pas répondu aux questions de la justice.

Ange-Marie Michelosi est poursuivi pour complicité de double assassinat, association de malfaiteurs en vue de commettre les empoisonnements, et corruption envers la surveillante de prison. Il est également mis en cause pour trafic de stupéfiants. Contacté par les auteurs par courrier envoyé à sa maison d'arrêt, il n'a pas donné suite à nos sollicitations. Depuis son arrestation, il n'a pas répondu aux questions de la justice.

Jacques Mariani est poursuivi pour association de malfaiteurs en vue de commettre des crimes et des délits punis de dix ans d'emprisonnement. Il est également mis en cause pour extorsion. Il a

accepté de fournir des réponses à certaines de nos questions. Son avocat n'a pas souhaité nous répondre.

L'avocat de **Jean-Luc Germani** n'a pas donné suite à nos sollicitations. D'après sa fiche pénitentiaire, il est libérable en avril 2022. Lors de ses permissions visant à préparer sa sortie, quatre ou cinq en 2019, il s'est rendu à Paris. Son épouse, qui vit à Libreville, a pu le rejoindre. En vue d'une demande de libération conditionnelle, il dispose d'une promesse d'embauche dans une société de bâtiment de la région parisienne et d'un logement. Il a accepté la perspective d'un bracelet électronique, comme Jacques Mariani à La Baule en son temps. Il jure aux magistrats qu'il veut commencer une nouvelle vie. Il nie par ailleurs avoir hérité des affaires de son beau-frère, Richard Casanova. Il nie également son appartenance à un clan criminel.

Michel Tomi refuse d'endosser le costume de « parrain des parrains ». Lors de plusieurs interviews, il a tourné cette expression en ridicule. Parrain de quoi ? De qui ? S'il était ce chef suprême, il vivrait en Corse et non en Afrique, or il n'a plus fait une affaire en France depuis 1989. Contacté, il n'a pas donné suite.

Les proches de **Jean-Luc Codaccioni père** soulignent que ce dernier n'était pas en Corse au moment de la mort des barons de la Brise de Mer et qu'il n'a jamais été entendu dans ces enquêtes. Son casier, jusqu'à sa condamnation pour l'association de malfaiteurs dans le dossier du meurtre de Jean-Claude Colonna en février 2016, était vierge. Il a toujours nié les faits. Sa famille nie son appartenance au grand banditisme insulaire. Leurs avocats ont un temps étudié la possibilité d'attaquer l'État : les frères Guazzelli étaient surveillés depuis 2014 et leur trace a été perdue la veille du double assassinat. Ils ont finalement renoncé à cette idée. Ils attendent aujourd'hui la clôture du dossier, puis le procès d'assises.

Cathy S. est poursuivie pour les deux assassinats et l'association de malfaiteurs en vue de commettre les empoisonnements. Elle est

emprisonnée à Riom. Dans des lettres écrites en détention, elle confie à son époux, Dominique S. – lui aussi emprisonné à l’heure où nous bouclons ce livre –, qu’elle va se remettre au fitness pour prendre soin de son apparence. Le procès s’annonce, à son avis, très médiatisé, et elle ne veut pas avoir l’air d’une « moins que rien ».

Chronologie

L'apogée

11 novembre 1965 : naissance de Jacques Mariani à Bastia.

10 septembre 1981 : assassinat de Louis Memmi.

14 septembre 1982 : assassinat de Daniel Ziglioli.

22 janvier 1984 : évasion de Francis Mariani et de Charles Pieri de la prison Sainte-Claire à Bastia.

28 mai 1985-1^{er} juin 1985 : acquittement par la cour d'assises de Dijon de Pierre-Marie Santucci, de Georges Seatelli et de Robert Moracchini lors du procès de l'assassinat de Daniel Ziglioli.

2 décembre 1989 : naissance de Richard Guazzelli, premier fils de Francis Guazzelli et de Sylvie Cappuri.

25 mars 1990 : casse de l'UBS, l'Union des banques suisses, à Genève, 125 millions de francs (19 millions d'euros) sont dérobés.

3 juillet 1991 : naissance de Christophe Guazzelli, deuxième fils de Francis Guazzelli et de Sylvie Cappuri.

17 juillet 1991 : braquage lors d'un vol Paris-Bastia. Un malfaiteur caché dans les soutes dérobo près de 6 millions de francs.

Juillet 1992 : mort de François-Marie Santucci d'un cancer.

11 août 1992 : braquage d'un avion sur la piste de l'aéroport de Bastia-Poretta. Sept millions de francs sont dérobés dans les soutes par quatre hommes arrivés en hélicoptère.

5 juillet 2000 : arrestation de Francis Mariani, de Pierre-Marie Santucci, de Maurice Costa à Sartène (Corse-du-Sud).

31 mai 2001 : évasion de la prison de Borgo grâce à un faux fax de Francis Mariani, de Pierre-Marie Santucci et de Maurice Costa.

17 août 2001 : assassinat du leader nationaliste François Santoni à Monacia-d'Aullène (Corse-du-Sud).

21 août 2001 : assassinat de Dominique Marcelli et de Jean-

Christophe Marcelli à Moriani-Plage (Haute-Corse).

5 septembre 2001 : assassinat du militant nationaliste Nicolas Montigny à Bastia.

3 mars 2006 : arrestation à Lucciana (Haute-Corse) de Richard Casanova après quinze ans de cavale.

10 mars 2006 : assassinat à Ajaccio de Robert Feliciaggi.

1^{er} novembre 2006 : mort de Jean-Baptiste Jérôme Colonna, dit Jean-Jé, 67 ans, dans un accident de la route à Porto-Pollo (Corse-du-Sud).

13 mars 2008 : verdict dans le procès de l'assassinat de Nicolas Montigny. Jacques Mariani est condamné à quinze ans de réclusion criminelle. Francis Mariani, condamné à sept ans d'emprisonnement, se met en cavale.

La mort des pères

23 avril 2008 : assassinat de Richard Casanova, 48 ans, à Porto-Vecchio (Corse-du-Sud).

16 juin 2008 : assassinat de Jean-Claude Colonna, 47 ans, à Pietrosella (Corse-du-Sud).

8 juillet 2008 : assassinat d'Ange-Marie Michelosi senior, 54 ans, à Grosseto-Prugna (Corse-du-Sud).

12 janvier 2009 : mort de Francis Mariani, 59 ans, dans l'explosion d'un hangar agricole à Casevecchie (Haute-Corse).

10 février 2009 : assassinat de Pierre-Marie Santucci, 51 ans, à Arena-Vescovato (Haute-Corse).

23 avril 2009 : arrestation d'Ange-Marie Michelosi à Ajaccio dans le cadre de l'enquête sur un projet d'assassinat du leader nationaliste Alain Orsoni.

15 novembre 2009 : assassinat de Francis Guazzelli, 55 ans, sur la route menant au village de La Porta (Haute-Corse).

La guerre des fils

23 août 2011 : arrestation de Christophe Guazzelli à Marignane (Bouches-du-Rhône) pour trafic de stupéfiants. Son frère, Richard, sera arrêté quelques mois plus tard dans le même dossier.

27 novembre 2014 : arrestation de Jean-Luc Germani dans les Hauts-de-Seine après plus de trois ans et demi de cavale.

30 juin 2015 : acquittement de Jean-Luc Codaccioni junior par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône, qui jugeait deux assassinats et une tentative d'assassinat, commis dans la région ajaccienne.

12 février 2016 : Jean-Luc Germani, Jean-Luc Codaccioni père, Stéphane Luciani, Antoine Quilichini et Frédéric Federici sont condamnés pour association de malfaiteurs dans le dossier de l'assassinat de Jean-Claude Colonna.

5 décembre 2017 : assassinat de Jean-Luc Codaccioni, 54 ans, et de Tony Quilichini, 49 ans, à l'aéroport de Bastia-Poretta.

12 décembre 2017 : arrestation de Christophe et de Richard Guazzelli à Porto-Vecchio (Corse-du-Sud).

12 décembre 2017 : arrestation d'Ange-Marie Michelosi junior et de Christophe Andreani à Tollare (Haute-Corse).

18 décembre 2017 : arrestation de Jacques Mariani à La Baule (Loire-Atlantique).

16 septembre 2019 : assassinat d'Icham Saffour, dit Michel, à Furiani (Haute-Corse).

Bibliographie

- Leonardo Sciascia, *Le Jour de la chouette* [1961], GF Flammarion, 2015.
- Alexandre Dumas, *Les Frères corses* [1844], Folio classique, 2007.
- Jacques Follorou et Vincent Nouzille, *Les Parrains corses. Leur histoire, leurs réseaux, leurs protections*, Fayard, 2004.
- Pierre Péan, *Compromissions : la République et la mafia corse*, Fayard, 2015.
- Xavier Monnier, *Les Nouveaux Parrains de Marseille*, Fayard, 2016.
- Claude Chossat, *Repenti*, Fayard, 2017.
- Mathieu Grégoire, Brendan Kemmet et Stéphane Sellami, *Les Parrains du foot*, Robert Laffont, 2018.
- Bernard Petit, *Secrets de flic*, Le Seuil, 2018.
- Jean-Michel Verne (dir.), *Juges en Corse*, Robert Laffont, 2019.

Remerciements

Merci aux nombreuses personnes qui nous ont aidées à mener cette enquête en partageant leurs expériences et leurs souvenirs insulaires. Beaucoup ont souhaité rester anonymes, qu'elles reçoivent notre discrète mais profonde reconnaissance.

Merci à nos rédactions, à *L'Obs* et Radio France, pour leur soutien et leur confiance.

À l'aide toujours précieuse et bienveillante d'Éric Pelletier.

À Fred, pour son coup de pouce dans le monde du football.

Aux conseils judicieux et encourageants de Caroline Michel.

Merci à Jules Lavie, à sa passion du récit.

À Stéphane, pour son amitié sans faille, son écoute et ses conseils éclairés.

Aux confidents restés dans l'ombre, à leur plume alerte, à leur présence réconfortante.

Merci à Christian, Martine et Émeline pour leur relecture attentive, et pour bien plus encore.

À Timothée qui a de nouveau tout rendu possible.

Ouvrage publié
par Violette Lazard

Bigmagouilles. UMP, où est l'argent ?, Stock, 2014

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr



et sur les réseaux sociaux

